

42/11
5
L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



1^{ER} AOÛT 1943

Photo Labhart · Rotohéliochromie Ringier & Co S.A., Zofingue

Cette fraîche photographie en quatre couleurs évoque non seulement l'Engadine et sa poésie, mais surtout la douceur de la paix helvétique. Pour la quatrième fois en effet, la Providence permet à notre pays de célébrer le 1^{er} août à l'écart du tumulte des armes. En sommes-nous suffisamment conscients et reconnaissants ?

B 1663
No 31 · 29 juillet 1943

Lausanne et Zofingue · Prix 40 cts
XXIII^{ème} année — Paraît le jeudi



NOTRE CHÈRE DIVERSITÉ

TOUS CES LIEUX, TOUS CES LIVRES...

PAR CHARLY CLERC

Ceux qui, ce soir-là, célébreront la fête dans leur ville ou sur une colline au-dessus de leur village, il faudra qu'ils pensent à d'autres lieux du pays, à d'autres bourgs et à d'autres villages, dont ils firent la connaissance dans une excursion ou au temps d'un service de relève. De même que, au moment de Noël, on se prend à songer à la famille dans son ensemble, et non seulement aux quelques-uns de ses membres que l'on voit chaque jour.

Pour mon compte, à la lueur du feu qui brillera dans un pâturage des montagnes neuchâtelaises, face à la patrie toute constellée, je m'imaginerai celui qui s'allume à Bargen, tout au nord du canton de Schaffhouse, là où notre sol a pris déjà un visage souabe. La flamme éclaire ce très paisible fond de vallée, où les demeures sont placées un peu en désordre, où les fumiers sont assez minables, et les tas de bois mal rangés (en Suisse, je ne crains pas, de temps à autre, de découvrir une commune au visage négligé), mais où l'enseigne de la « Couronne » et les armoiries du patron ont été fraîchement repeintes. — Puis, je me transporterai en pensée à Sagno, d'où l'on verra très bien, par ce soir de pleine lune, miroiter un bout du lac de Côme. Ils ont entassé des fagots de châtaignier sur un bastion herbu d'où l'on n'aperçoit que l'Italie,

tandis que la « maison du poète », à travers le feuillage, garde les yeux tournés vers notre Mendrisiotto, lequel ressemble tout de même à la Toscane, sauf que les cyprès sont remplacés ici par de braves sapins. Comme on entend la rivière étranglée qui sort du Val Muggio ! — J'émigrerai vers Chancy, au fin bout de la campagne genevoise, non sans traverser en pensée Laconnex, le ravin d'Eaumorte et Avully. Je bénirai le ciel de ce que, ne pouvant plus voyager, nous avons chez nous ce diminutif d'Ile de France, de ce qu'une pareille distinction de paysage nous appartienne. — Je remonterai vers le Rhin ; je me tiendrai silencieux sous la tour romaine de Kaiserstuhl qui monte la garde depuis toujours, ou au seuil de cette église où nous, mobilisés de 1918, allions entendre vers le soir — pieux ou curieux — le « Gegrüst seist du, Maria », avant que d'aller en patrouille par le chemin boisé au-dessus du fleuve, jusqu'en vue du pont d'Eglisau. — J'obliquerai vers l'Ajoie, où telle ruine, tel bois portent un nom de douce légende : Asuel, Milandre ; où tel nom de hameau sonne plus fier que celui d'une immense bataille : Courtemaury. Je penserai à la place de Grandfontaine, pas très riante, aux champs qui s'élèvent un peu, avant de redescendre vers un tournant du Doubs. — Nous penserons avant tout à ces lieux et communes en

sentinelle, qui ne voient presque rien de la patrie, qui ont devant eux un petit secteur de frontière, un district de l'étranger, et dont la haute flamme solitaire monte ce soir en face d'un pan de nuit. — Il va de soi que nous nous rappellerons les villes, bourgs et villages de « l'arrière », aussi affectueusement, tous ceux qui sont de notre parenté, tous ceux qui signifient pour nous vacances, courses d'école de jadis, tous ceux qui évoquent une circonstance de l'histoire nationale, tous les endroits où, une fois ou l'autre, nous avons goûté le silence, la contemplation, le réconfort. Nous aurons devant les yeux, ainsi, une image bien concrète et assez complète de la patrie. Et ceux d'entre nous qui prient, aussi bien que ceux qui, sans prier, se recueillent, porteront ce soir-là vers l'immensité du ciel leur patrie entière, si étonnamment diverse qu'on a peine à croire que tant de richesse nous appartienne.

A ceux qui ne peuvent pas, ou ne peuvent plus guère circuler à travers les cantons, je voudrais dire — en y insistant très fort — combien les livres contribuent à entretenir en nous l'image du pays. Je ne parle pas de manuels de géographie ou d'histoire. Nous sommes très loin ici de l'école. Je ne songe même pas à ces admirables et de plus en plus abondants albums illustrés, qui mettent devant nous les demeures, les coutumes, les fêtes, les « landsgemeindes » et les montées à l'alpage, les aspects connus et moins connus du Plateau, du Jura et des Alpes. Les éditeurs de ces volumes-là auront certes bien travaillé, me semble-t-il, en ces dix dernières années, à la formation, à la conservation de l'âme nationale.

Je parle romans et poésie, tout simplement. Je parle de strophes et de récits qui ne furent pas composés pour stimuler le sentiment national, moins encore pour servir à la propagande « touristique », mais où il se trouve qu'un district, un coin de terre quelconque de chez nous, dont les « guides » ne parlent qu'en trois mots, ou pas du tout, vous est décrit de telle manière que le lecteur croit l'avoir vu, y avoir séjourné, en connaître parfaitement les courbes et l'atmosphère. S'il est vrai que tel grand auteur étranger, par le charme de sa phrase et la vérité de ses peintures, nous a bien souvent liés mystérieusement à un pays qui ne nous est de rien, que nous n'aurons jamais à servir, combien plus la vision exacte d'un écrivain de chez nous, sa prose ou ses vers, l'amour des choses proches qui s'y manifeste, sauront-ils nous attacher à un espace de campagne romande, à une cité du pays suisse. Si j'aime le Jorat, et crois en saisir l'âme, c'est pour l'avoir parcouru maintes fois en mai ou en hiver ; c'est aussi parce que cinq lignes de notre Juste Olivier m'en ont défini l'apparence : « Ses formes peu saillantes et arrondies ont une certaine douceur d'humilité ; mais le sapin vient leur faire prendre une teinte glacée. De grands bois sombres couronnent toutes les collines, et semblent se promener de l'une à l'autre, comme pour rappeler que le sol leur appartient... La contrée a quelque chose de couvert et de caché, d'arrêté et de triste ». Si Vevey nous demeure si présent et si dominical, c'est peut-être que nous avons contemplé la splendeur d'une Fête des Vignerons ; mais c'est aussi parce que nous ne pouvons oublier cette matinée, dans Ramuz, où Samuel Belet se rend au temple avec la jeune femme qu'il a épousée sur le tard, et qui bientôt ne sera plus là. — Vous qui lisez le dialecte schwytois — même difficilement —, est-ce qu'Einsiedeln vous serait pareillement cher, si vous n'entendiez, au-dessus de la haute vallée, les chansons à la Vierge ou à la fiancée, les couplets de « Kiltgang », les strophes de kermesse ou de Noël, qu'a écrites Meinrad Lienert ? Et il est certain que nous n'aurions pas cette tendresse pour l'Obwald, pour le lac de Sarnen, si l'école buissonnière, si les amusants personnages



Le vignoble de Lavaux, pays de soleil... Les murs, les pierres, les lézards, les chemins, l'air même, tout est pénétré de cette bonne chaleur qui fait de cette région une petite Provence. Surtout lorsque le regard, plongeant par-dessus le vallonnement vert des ceps, embrasse l'étendue bleue et déjà méditerranéenne du Léman.



Autre vision méridionale : le Mendrisiotto.
(Photo Stauder, Zofingue)

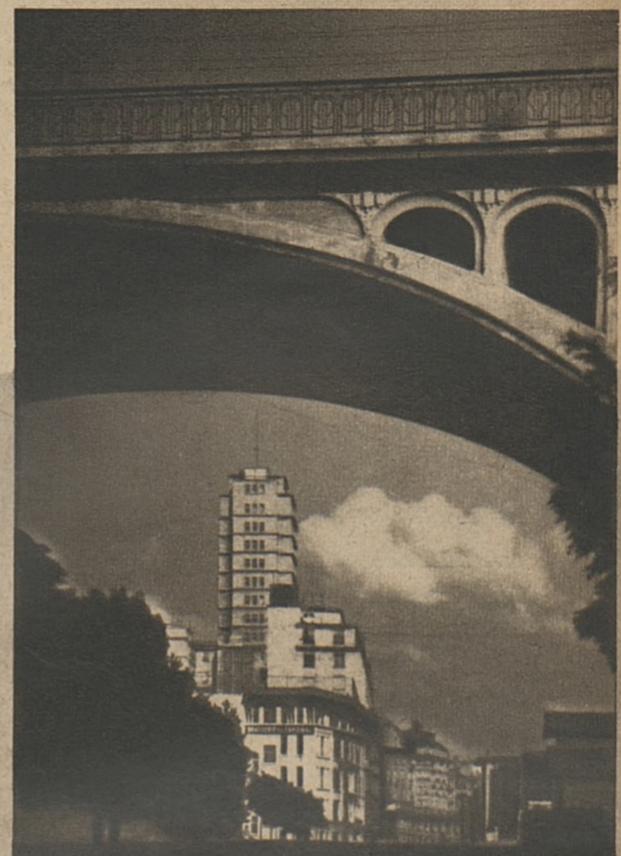


LE RHIN PRÈS DE TEUFEN (ZURICH)

(Photo Gaberell, Thalwil - No 6022 A.C.F. 3. X. 39)

de Henri Federer n'avaient pour cadre le minuscule pays de Nicolas de Flue. Ceux qui ne se sont jamais promenés dans la campagne de Genève, ne sont-ils pas tout de même un peu de Cartigny, à cause de « Mon Village » de Ph. Monnier ? Parlerai-je de notre solide appartenance à tout le pays bernois, celui des fermes patriarcales et des petits manoirs patriciens, à nous autres qui avons lu deux ou trois histoires de Jérémias Gotthelf et quelque roman de Rodolphe de Tavel ? — Ce nord du canton de Zurich, qui n'est pas spécialement pittoresque, j'avoue que je le porte en moi à cause d'une page de « Henri le Vert », de Gottfried Keller: celle où le héros malchanceux rentre dans sa patrie en fils prodigue, par un soir d'élections, alors que toutes les cloches sonnent sur le vaste espace de bois et de cultures. — Mon cher Giuseppe Zoppi, est-ce que le Val Maggia me serait si réel, si proche tous les jours de la vie, si je ne le connaissais aussi par vos livres ? — Notre vie est terriblement remplie et préoccupée. Peu nombreux sont ceux-là qui trouvent loisir pour beaucoup de lectures. Mais il n'est pas question de lire une masse de volumes. Il s'agit d'en choisir quelques-

uns, de se rappeler les aspects qu'on y a découverts. Il s'agit que nous ayons par là, en pays suisse, « plusieurs demeures », qu'elles nous deviennent presque aussi chères que le lieu natal. Il faut que, par la connaissance des poètes de diverses régions, notre patrie soit élargie; qu'elle soit faite non pas de notions, mais de visions, de choses, de couleurs, de courbes de terrain, d'éclairages du matin ou du soir sur nos lacs et nos monts, sur des lieux sublimes ou modestes; que toute cette diversité nous soit expérience vécue, à tout moment, autant que l'unité exprimée par la bannière qui flotte au mât du premier août. Notre bien chère diversité... Que personne n'oublie, en cet anniversaire, que nous sommes aujourd'hui tout ce qui reste de l'Europe. Cette Europe que nous avons connue et parcourue, et qui nous fut si chère, nous ne pouvons plus la trouver qu'à l'intérieur de nos frontières. — En même temps que, devant le feu, surtout devant ces feux à la frontière, allumés devant un large pan d'obscurité, nous souhaitons le maintien de notre patrie dans la dignité, nous appellerons aussi de tous nos vœux la résurrection et le salut de notre Europe. Charly CLERC.



Aïssance alémanique : ferme de l'Emmental.
(Photo Gaberell, Thalwil)



Poésie montagnarde : alpage valaisan.
(Photo Kettel, Genève)

Diversités et contrastes : en haut, la vieille ville de Schaffhouse, dominée par son majestueux Munot ; ci-dessus, un aspect de la Lausanne moderne.

(No 6022 A.C.F. 3. X. 39)

Le président dans l'intimité

Enrico Celio parmi ses amis



Le président Celio révère profondément la mémoire de son prédécesseur, le grand citoyen que fut G. Motta. Comme lui, il se fait une haute idée de la mission de notre peuple, qu'il veut fidèle, droit et humain. C'est dans cet esprit que M. Enrico Celio a formulé la pensée qu'il a bien voulu nous autoriser à publier à l'occasion du 1er août. (Photo G. Tièche, Olten)

Première rencontre.

Un jour — c'était peut-être en 1915 — que je me rendais par le train à Fribourg, où j'étais encore élève du lycée, à la gare d'Ambri, près d'Airolo, je vois monter dans mon wagon un jeune monsieur très distingué, le sourire facile, le teint rose, la blonde moustache relevée... Je compris tout de suite que c'était Richino Celio, déjà alors bien connu pour les discours qu'il avait prononcés à droite et à gauche dans le pays. Une dame âgée l'accompagnait : sa mère, sans doute.

Comme ils vinrent s'asseoir juste vis-à-vis de moi, nous entrâmes bientôt en conversation.

— Que voulez-vous étudier, une fois le lycée fini ? me demanda-t-il.

— Les lettres ! répondis-je avec toute la candeur de la jeunesse.

— Vous y perdrez votre temps, me dit-il avec une gentille compassion pour mon futur destin, à moins que vous n'entendiez faire du journalisme. (Il était alors difficile de trouver un place de professeur au Tessin.)

Années heureuses.

L'année suivante, nous nous trouvâmes ensemble à l'université : lui étudiant en droit (mais il était déjà docteur ès-lettres, et c'est pourquoi il avait pu me faire de si noires prédictions !); moi, malgré ces prédictions, étudiant ès-lettres et, plus que jamais, épris de poésie. Mais, à vrai dire, j'obtins bientôt non seulement son amitié, mais aussi sa compréhension : oui, maintenant il admettait bien qu'on pût étudier les lettres, voire écrire des poèmes et obtenir quelque succès. Il me poussait même dans cette voie.

Quant à lui, il s'était plongé entièrement dans le droit. Mais, de temps en temps, il en sortait quelque peu. C'était alors notre ami,

toujours gai, cordial, généreux. C'était peut-être le seul d'entre nous qui pût se permettre le luxe de nous offrir une bouteille de temps en temps. Il nous l'offrait et cela devenait bientôt merveilleux. Nous savions rire, conter plaisamment une histoire. Nous étions tous aussi gais que lui. Quatre ou cinq d'entre nous étaient musiciens et, tous ensemble, formaient quelque chose comme un petit orchestre. Lui, Celio, jouait du piano et dirigeait nos petits concerts. Souvent, très tard, dans la nuit, nous allions faire une sérénade. Entièrement conquis et charmés, les gendarmes étaient indulgents à notre égard. Je crois même qu'ils nous suivaient pour leur plaisir. Et là-haut, tout à coup, comme par enchantement, quelques aimables fenêtres s'illuminaient.

Il arrivait aussi que nos séances fussent sérieuses et même graves. On y faisait des conférences, on y avait des discussions. Il va de soi que Celio était de beaucoup notre meilleur orateur. Il me semble encore le voir, dans une petite salle d'un des cafés où l'on se réunissait. Il est là dans un coin, il se lève. Il nous regarde, nous sourit, nous parle. Que la salle soit petite, que nous soyons peu nombreux, tout cela ne le trouble point. Il parle : la voix chaude, le geste autoritaire. Pour lui, la parole n'était qu'une des formes de l'action. Nous le voyions déjà parmi nos chefs.

De temps en temps, il disparaissait. Il allait à Berne voir Giuseppe Motta dont il était déjà le disciple et l'ami. Un soir, en rentrant, il nous dit à ce propos cette belle parole : « Aller chez Motta, c'est devenir meilleur. »

Dans la vie.

Ces années passèrent vite. Puis nous entrâmes dans la vie : lui journaliste pendant quelque temps, puis avocat; nous autres répandus dans nos professions. Une des sur-

Pensée du 1^{er} Août 1943
Qu'avons-nous fait de mieux ou de moins mal que les autres peuples, pour être épargnés par la guerre? Je me suis posé souvent cette question mais je n'ai jamais pu donner de réponse satisfaisante. Je sens pourtant que nous pourrions justifier notre bonheur passé et créer celui de l'avenir en promettant à Dieu, à nos ancêtres et à nous-mêmes d'être meilleurs demain que nous l'avons été hier. A cette condition, le monde qui a déjà tant souffert et souffre encore, nous pardonnera d'être presque heureux

Enrico Celio
Président de la
Confédération

Pensée du 1er août 1943

Qu'avons-nous fait de mieux ou de moins mal que les autres peuples, pour être épargnés par la guerre? Je me suis posé souvent cette question, mais je n'ai jamais pu donner de réponse satisfaisante. Je sens pourtant que nous pourrions justifier notre bonheur passé et créer celui de l'avenir en promettant à Dieu, à nos ancêtres et à nous-mêmes d'être meilleurs demain que nous l'avons été hier. A cette condition, le monde qui a déjà tant souffert et souffre encore, nous pardonnera d'être presque heureux. Celio, président de la Confédération.



Mme Celio en conversation avec le chancelier de la Confédération, M. Georges Bovet.



Le poète tessinois G. Zoppi, professeur à l'E.P.F. de Zurich et auteur de cet article.

A Fribourg, en 1917... On reconnaît dans ce groupe de la «Leopontia friburgensis» le futur président Celio (2me du 1er rang) et son ami Zoppi (debout, portant une écharpe).

UN CHEF DE FILE: F. WARTENWEILER

Dans les temps troublés, il se trouve toujours des hommes qui se présentent comme la conscience, le miroir moral d'un peuple. Ils commencent modestement leur œuvre. Peu à peu, cette œuvre brille plus fort et, enfin, elle attire les regards de tous. — F. Wartenweiler, fondateur des Centres de culture suisses pour adultes, est un de ces hommes. Il n'est plus un inconnu chez nous. Beaucoup de soldats romands l'ont entendu parler dans leur unité et les civils, eux aussi, ont pu assister aux conférences qu'il a données à Genève, Lausanne et ailleurs. Ceux qui ont eu la chance d'entrer en contact avec lui en l'entendant, par exemple, dans sa conférence sur « Une éducation nationale » ont senti qu'ils se trouvaient en face d'une personnalité puissante qui leur a communiqué la révélation de ce qu'est l'essence éternelle de la Suisse.

F. Wartenweiler est Thurgovien. Il a beaucoup voyagé. Il a étudié entre autres à l'université de Copenhague, et c'est durant son séjour au Danemark que lui furent révélées les « Folkehøjskoler », centres de culture destinés aux adultes en Scandinavie. — En 1919, à Frauenfeld, F. Wartenweiler ouvre le premier Centre de culture suisse pour adultes. Il avait quitté son poste de directeur de l'École normale du canton de Soleure pour se vouer à cette œuvre. — Pour comprendre ce que sont les centres de culture, il faut y vivre pendant quelque temps. Ce qu'on y reçoit est difficilement exprimable par les mots. F. Wartenweiler ne cherche pas tant à grossir le bagage intellectuel de ses élèves qu'à leur donner l'expérience d'une véritable vie de communauté. Il veut ouvrir leur esprit aux multiples problèmes personnels, sociaux, moraux et religieux qui se présentent chaque jour à chacun. Il veut les préparer à affronter la vie avec courage, les yeux ouverts et capables de distinguer les valeurs essentielles des valeurs passagères. Les débuts des centres de culture sont difficiles, mais à force d'énergie et de luttés, ils se développent et prennent racine. Ils sont encore trop peu connus, surtout en Suisse romande. Il en existe actuellement trois en Suisse alémanique. F. Wartenweiler en est l'âme. Il est co-directeur de celui du Herzberg près d'Aarau.



M. Fritz Wartenweiler, fondateur des centres suisses de culture populaire. C'est sous sa direction également qu'aura lieu du 7 au 15 août, au Herzberg s. Aarau, une semaine romande d'éducation nationale consacrée à l'étude de « Quelques aspects de la culture suisse ».

F. Wartenweiler est un travailleur infatigable. Il est aussi conférencier, journaliste, écrivain. Il est l'auteur d'un grand nombre de brochures et d'ouvrages de vulgarisation, les uns sur les centres de culture, les autres sur des Suisses et des étrangers célèbres qui ont entre eux ce trait commun : d'avoir été des lutteurs infatigables pour le bien de leur peuple et de l'humanité. Citons les biographies d'Escher de la Linth, J. Gotthelf, Lavater, Vinet, Nansen, Gandhi, etc. Ces livres seront bientôt traduits en français. Le but de ces ouvrages est d'éveiller dans l'âme de leurs lecteurs la flamme inspiratrice des grands caractères qui y sont dépeints.

Actuellement, F. Wartenweiler est attaché en tant que capitaine à la section « Armée et Foyer ». Il parcourt la Suisse dans tous les sens pour donner des conférences dans les lieux les plus différents. La majeure partie de sa vie doit se passer dans les wagons de nos C.F.F. L'avenir montrera quel rôle il a joué par la parole dans la défense spirituelle de notre pays. Ce rôle est énorme. — F. Wartenweiler est un homme de taille moyenne. Sous l'uniforme, on sent une charpente dure et solide comme le granit. Ce docteur en philosophie, cet architecte qui porte dans sa tête les vastes plans d'une véritable nation suisse et du monde à venir à ses mains d'un travailleur qui manie lui-même la hache et la scie. Lui qui passe sa vie à faire des conférences, est un taciturne. Sa parole est pleine de force et de conviction. S'il s'appuie sur le passé et les traditions de notre pays, c'est pour mieux dégager son présent et son avenir et dessiner toutes ses possibilités. Il opère ce miracle de réveiller chez ses admirateurs l'énergie, l'enthousiasme pour travailler à la construction du présent et de l'avenir. — F. Wartenweiler est essentiellement un constructeur et un harmonisateur. Il semble que sa ligne de vie soit de réconcilier, de bâtir des ponts, d'accorder l'homme avec lui-même, avec son prochain et l'univers. L'harmonie qu'il cherche à établir n'est pas superficielle et hypocrite. Elle est la manifestation extérieure de ce monde que chacun porte en soi au plus profond de lui-même comme sa vérité propre et qui, elle aussi, aspire à percer à la surface et à trouver sa réalisation. E. CLERC.

ce miracle de réveiller chez ses admirateurs l'énergie, l'enthousiasme pour travailler à la construction du présent et de l'avenir. — F. Wartenweiler est essentiellement un constructeur et un harmonisateur. Il semble que sa ligne de vie soit de réconcilier, de bâtir des ponts, d'accorder l'homme avec lui-même, avec son prochain et l'univers. L'harmonie qu'il cherche à établir n'est pas superficielle et hypocrite. Elle est la manifestation extérieure de ce monde que chacun porte en soi au plus profond de lui-même comme sa vérité propre et qui, elle aussi, aspire à percer à la surface et à trouver sa réalisation. E. CLERC.

CE QUE COUTE UNE RECRUE

Le tarif fédéral de l'habillement et de l'équipement des recrues, établi d'après les prix qui font règle à l'heure présente, donne une idée de la somme respectable que la Confédération doit dépenser pour équiper ses soldats. Cette somme ne comprend d'ailleurs pas les chaussures, l'armement, la buffleterie et naturellement pas l'instruction. Une comparaison avec les prix de l'été 1939 montre que la Confédération n'échappe pas non plus au renchérissement. Avant la guerre, un casque d'acier coûtait 13 francs, aujourd'hui il revient à 20 francs. La tunique, les pantalons et la capote revenaient à 60 francs la pièce. Actuellement, chacun de ces objets coûte dans les 90 francs. Le havresac a presque doublé de prix et atteint aujourd'hui la somme de 104 fr. 20. Ainsi, l'habillement et l'équipement du fusilier coûtent aujourd'hui 435 fr. 60, contre 281 fr. 80 avant la guerre. Le dragon revient à 344 fr. 50 (226 fr. 50), le cycliste, particulièrement cher, à 488 fr. 65 (330 fr. 95), le canonnier à 405 fr. 45 (279 fr. 65), le conducteur à 450 fr. 80 (310 fr. 10), l'aviateur à 435 fr. 60 (279 fr. 50).

prises qu'il nous fit, c'est que, même en dehors de la politique, le métier d'avocat devint pour lui une véritable passion. Il parlait avec joie du plaisir qu'il éprouvait à plaider une juste cause, à la vivre dans toute sa plénitude, à la gagner enfin. Cependant, il s'était marié et établi dans le gros bourg de Biasca, réservant pour les mois d'été la grande maison paternelle d'Ambri, au pied des montagnes. Passer une heure chez lui a toujours été, pour nous tous, un des plaisirs de la vie : sa charmante femme nous comblait de gentillesse, on parlait du passé, de nos professeurs, de nos copains, de la chère politique, de la chère littérature jamais reniée tout à fait, au contraire toujours secrètement aimée comme on aime le rêve et l'idéal.

En 1932 mourut Giuseppe Cattori, chef du parti conservateur au Tessin et directeur de l'Instruction publique. Il fut tout de suite évident que, dans cette dernière charge, seul Enrico Celio pouvait lui succéder. Il dit donc adieu, non sans beaucoup de regrets, à son étude d'avocat et aux salles des tribunaux. Il garda son appartement de Biasca comme un refuge tranquille; mais le champ de son activité devint Bellinzzone, capitale du Tessin.

Quelquefois, en passant par cette ville, nous allions le voir. Il nous recevait dans son bureau qui était modeste, mais tout orné d'œuvres d'art. Il nous donnait le réconfortant spectacle de voir un homme tout à fait à sa place. C'était vraiment un conseiller d'Etat, un homme d'Etat. La culture riche et variée, littéraire et juridique, sans jamais rien de lourd ni de pédantesque; l'admirable gentillesse, tout italienne, qui n'exclut pas, lorsqu'il le faut, la plus nette opposition; une espèce d'optimisme qui n'était certainement pas de la naïveté, mais une foi profonde dans quelques valeurs immortelles — religieuses surtout — qui ennoblissent la vie; un flair et un sens politiques remarquables, hérités de toute une suite de générations montagnardes habituées à se régir d'elles-mêmes: voilà les principales qualités dont toujours il fit preuve.

Comme directeur de l'Instruction publique, il eut l'honneur de publier et de préfacer les deux importants volumes *Scrittori della Svizzera Italiana* (1936) où toute la culture de la Suisse italienne

fut amplement illustrée pour la première fois : l'œuvre avait été conçue par Giuseppe Cattori. Comme chef aussi du département de police d'un canton frontière, Celio eut souvent à résoudre des questions fort difficiles et fort délicates.

La première fois qu'il fut président du gouvernement tessinois, nous nous réunîmes tous ensemble, un dimanche d'été, dans sa maison d'Ambri. Il y avait presque toute l'équipe des années universitaires : l'avocat Franco Brenni, consul général de Suisse à Milan; le Dr Guglielmo Vegezzi, colonel brigadier et vice-directeur de la Régie des alcools à Berne; le Dr Attilio Ferrari, directeur de la maternité cantonale à Mendrisio; le Dr Peppo Casella, directeur du sanatorium pour enfants de Medoscio; d'autres encore. Tous ensemble, nous retrouvâmes sans peine la gaieté et les rires de la jeunesse. La vieille maison ne nous reconnaissait plus : nous étions transportés dans les jardins du passé.

A Berne.

Il y a quelques années, M. Celio avait acheté une maison à Biasca et s'y était aménagé un appartement confortable. « Je ne bougerai plus d'ici », dit-il. Mais il n'en fut pas ainsi, heureusement.

Aujourd'hui, nous le revoyons à Berne une fois ou deux par an : dans la maison égayée par la vue des Alpes lointaines, où il se repose des soins de l'Etat, ou dans son bureau du Palais fédéral, d'où il dirige le département des postes et chemins de fer. A notre entrée, M. Celio se lève, il vient à notre rencontre, il nous fait asseoir.

Nous réussissons à peine à le faire parler de lui-même. Avec la gentillesse qui lui est coutumière, il nous amène plutôt à parler de nous, de notre famille, de nos travaux. Il connaît l'art de nous encourager, de nous faire croire un peu plus en nous-mêmes. C'est pour cela que ses amis ont une espèce de fanatisme pour lui.

Devant lui, sur sa table de travail, une photographie, un portrait. C'est Giuseppe Motta, le maître, l'ami, le père presque. Une protection tendre et sûre semble émaner de ses traits aimés, de son sourire sage et bienveillant : une protection pour nous et pour notre patrie. Giuseppe ZOPPI.

DES SUISSES, VICE-ROIS DE SICILE

Au temps où la Sicile formait avec Naples le royaume des Deux-Siciles, des régiments suisses constituaient le noyau de l'armée royale. C'est ainsi que l'île fut gouvernée à diverses reprises par des Suisses, soit comme gouverneurs généraux, soit comme vice-rois. Ce fut notamment le cas pour le Glaronnais Joseph-Antoine Tschudi et, successivement, pour ses fils Fridolin et Joseph-Antoine. Un Bâlois, Emmanuel Burckhart fut également vice-roi de Sicile de 1802 à 1815.



Joseph-Antoine Tschudi, 1707 - 1770, lieutenant-général du royaume des Deux-Siciles et gouverneur général de Sicile. Il commanda aussi la garde suisse à Naples, forte de 3500 Glaronnais, et revêtit le grade de maréchal. Ses deux fils gouvernèrent également la Sicile.

Emmanuel Burckhart, 1744-1820, fut officier au service de Prusse, de France et finalement de Naples. Généralissime du royaume des Deux-Siciles, il fut vice-roi de Sicile de 1802 à 1815. Ses descendants viennent de demander à recouvrer le droit de cité bâlois.

Bibliothèque Centrale, Zurich.

PENSÉES

Le pire pour nous serait de subir le sort de 9 millions d'Européens qui ont été déportés et dispersés, loin de leurs foyers et souvent loin les uns des autres. Que ferions-nous si telle chose nous arrivait ? La plupart penseraient à la Suisse, à son histoire, à ses lois. Et d'aucuns, qui auraient été de mauvais patriotes chez eux, deviendraient de bons Suisses dans l'exil. Pourquoi ne pas le devenir dès à présent ? Cela nous donnerait peut-être quelques titres à conserver le privilège de demeurer sur notre sol ! Fritz Wartenweiler.

Ce sont les montagnards qui ont fait la Suisse, ce sont les montagnes qui la sauveront ! Général Guisan.

NOS CHANTS NATIONAUX

M. Jacques Burdet, d'Yverdon, qui connaît admirablement la question, l'a traitée il y a quelques mois dans une causerie-audition donnée à Lausanne. Voici un extrait du compte-rendu que la « Gazette de Lausanne » publia à l'époque :

Le conférencier dont on connaît l'intelligente activité dans le domaine du chant choral et populaire a rappelé que le chant « O monts indépendants » a longtemps été le seul chant national suisse, mais qu'il est maintenant détrôné par le « Cantique suisse ». Sur l'origine du premier, on sait que Lully en a écrit la musique sur un texte de Mme de Brinon : « Grand Dieu, sauvez le roi ! Grand Dieu, vengez le roi ! Vive le roi ! » et que Händel, de passage à Saint-Cyr reprit cette mélodie et la présenta au roi d'Angleterre qui la choisit comme chant national anglais. La première version française surgit en 1831 par les soins d'un Vaudois nommé Faubert qui créa une société de chant à Morges et excita dans toute la région un enthousiasme extraordinaire. Ce texte est d'un anonyme vaudois. Après l'affaire de Neuchâtel qui faillit entraîner la guerre, un concours fut ouvert où un étudiant en théologie, Henri Rœhrich remporta le prix avec un poème qui a subsisté depuis lors sans changements.

Le « Cantique suisse » qui maintenant est sans conteste notre hymne national a pour origine un graduel, « Diligenter, Domine ! », écrit

pour voix d'hommes par un moine, maître de chapelle au couvent de Wetingen, Albéric Zwysig. On lui adapta des vers du poète Widmer de Zurich. En 1841, la version originale fut donnée par l'auteur. L'accent religieux de ce chant, sa solennité et sa solide construction ont peu à peu conquis tout notre pays.

Diverses tentatives furent faites pourtant pour remplacer le « Cantique suisse » par un autre, mais ce fut en vain. On a proposé le chant « Roulez tambours » dans sa version « La guerre sacrée » mais il est trop militaire d'allure. Le « Chant de Sempach » qui n'est pas assez grave, fut écarté également. La solution est difficile en raison de la diversité des langues nationales qui doivent exprimer des sentiments identiques.

Enfin, deux chants eurent des partisans, l'un, « Terre des monts neigeux » est une œuvre magnifique de Barblan : on en possède une belle traduction dans nos quatre langues, mais il est beaucoup trop difficile à chanter. L'autre, le « Chant de la Bérésina » n'a pas le caractère qu'il faut. On a même songé à la « Marche des Armourins » de Neuchâtel et au « Cé qu'à jainô des Genevois ». On peut donc conclure que le « Cantique suisse » gardera sa place : il la mérite. Reste la question du texte français dont on est bien forcé de reconnaître la médiocrité : verra-t-on un jour surgir les vers que tout le monde espère ? R. de C.



Comment on nous voit à l'étranger ! « Un Etat alpestre dort encore, pendant la 4me année de guerre, à l'ombre de l'arbre de la science du bien et du mal. » (« N. S. Kurier », Stuttgart)



Guillaume Tell au théâtre — De cette manière, monsieur le directeur, ce sera beaucoup moins dangereux ! (Dessin de F. Gianolla)

Les sensationnels événements d'Italie

Quand la nouvelle se répandit, dans la nuit de dimanche à lundi, que M. Mussolini venait de donner sa démission et que le roi Victor-Emmanuel l'avait acceptée et avait chargé le maréchal Pietro Badoglio de prendre la direction du gouvernement, la gravité de la situation dans laquelle se débat l'Italie apparut aussitôt nettement. « Tous les Italiens, disait le roi dans sa proclamation, savent les graves blessures qui ont lacéré le sol de la mère-patrie... » L'Italie saigne. Ses villes sont martelées jour et nuit par les bombardiers ennemis. Toutes ses colonies sont occupées. Son territoire métropolitain est envahi. Le peuple désire la paix ardemment, comme l'Europe entière. — Pour sauver le pays qui est, avec tant de raison, si jaloux de ses traditions antiques, le roi a fait appel à un grand soldat. Une fois de plus, un peuple dans la détresse confie sa destinée à un homme qui est au-dessus de la politique et qui, par son caractère autant que par ses capacités, paraît digne des responsabilités dont on le charge. Fidèle à la parole donnée, il exécutera scrupuleusement la charge qu'il a reçue, et celle-ci, disait-il dans sa proclamation, « est claire et précise ». « Quiconque, ajoutait-il, s' imagine qu'on peut interrompre un développement normal ou quiconque cherchera à troubler l'ordre public, sera frappé sans merci ». Quel sera le développement normal et quels seront les événements qui vont sans doute se précipiter ? Un fait capital marque de toute façon cette date du 25 juillet 1943 : l'Italie serre les rangs autour de la royauté qui paraissait s'effacer depuis plus de vingt ans derrière la forte personnalité de M. Mussolini, et Victor-Emmanuel, après avoir pris le commandement de ses armées, confie les rênes du pouvoir à un homme qui n'a jamais caché ses tendances antifascistes et qui est un des plus fidèles serviteurs du pays.



Le roi Victor Emmanuel III, commandant suprême des armées italiennes.



Le prince héritier Humbert est à la tête de l'armée qui défend le Sud de l'Italie.



Quand l'Italie entra en guerre contre la France en 1940, le maréchal Badoglio fut nommé généralissime des armées italiennes, poste qu'il abandonna au début de la campagne de Grèce. Notre photo montre le nouveau chef du gouvernement (à gauche) à côté de Mussolini, assistant à un défilé de troupes en 1940.



Pendant la guerre de 1914-18, Badoglio fut nommé sous-chef de l'Etat-major général italien en 1917. Et il joua un rôle important dans les opérations qui marquèrent la fin de la guerre.



Lors de la guerre d'Ethiopie, le maréchal Badoglio conduisit les armées qu'il avait sous ses ordres à Addis-Abeba. Le roi lui conféra le titre de duc d'Addis-Abeba. — Cette photographie date de cette campagne africaine, en 1936.



Après le bombardement de Rome, le pape Pie XII a exprimé son émotion profonde en visitant les ruines des quartiers atteints.



L'intérieur de la basilique de Saint-Laurent hors-les-murs. Les monuments les plus précieux se trouvant dans l'église, les fameuses fresques anciennes notamment, ne sont, paraît-il, pas endommagées.

L'OFFENSIVE CONTRE OREL



Sur les plages siciliennes, les soldats alliés font la chaîne pour transporter les munitions.



Le général Patton, commandant de l'armée américaine qui avança rapidement en Sicile, après avoir débarqué à Gela et Licata. Elle occupa en fin de semaine les importants ports de Palerme, Marsala, Trapani.



Palerme, capitale de la Sicile, est l'une des plus belles villes d'Italie.



La ville de Reggio de Calabre, proche de la Sicile, est maintenant directement menacée par les armées alliées.



Une formidable bataille est en cours sur le front de l'Est. Les Russes s'approchent d'Orel et les Allemands soutiennent un rude effort pour contenir leur avance. Pour parvenir jusqu'à ses lignes de combat, l'O.K.W. a fait construire plusieurs routes de ce genre, à travers les forêts dévastées.



Défenses allemandes sur le front d'Orel. Le mauvais temps dure là-bas depuis des semaines et l'eau envahit les tranchées que les soldats cherchent vainement à vider.



Le général allemand Model est à la tête de l'armée allemande que les Russes cherchent à encercler à Orel.



Le populaire prieur Siegen, de Kippel (Loetschental) vient de recevoir de l'université de Fribourg le titre de Dr honoris causa. (Photo Luscher, Nyon)



M. Martin Christoffel, le nouveau champion suisse d'échecs. Il a remporté son titre au championnat national de St-Gall, devant le maître Grob, ancien champion.



Le policier lausannois F. Hasler fut grièvement blessé lors d'une tragique chasse à l'homme qui bouleversa la capitale vaudoise la semaine dernière.



Un accident d'aviation a coûté la vie, en Alaska, à un des chefs de l'armée américaine, le général américain Upshur.



Dans le quadrimoteur américain qui s'écrasa en Alaska, se trouvait Charlie Paddock, le fameux sprinter qui fut longtemps champion du monde.



Le major-général Rennell of Rodd, a été désigné comme gouverneur civil de la Sicile par le général Eisenhower.



Le ministre des Affaires Etrangères de Hongrie a changé de titulaire. C'est maintenant M. Jenő Ghyzy, dont voici le portrait, qui remplace M. de Kalay, premier ministre.



« Il ne faut pas oublier que la guerre n'est pas finie! »

s'est écrié le conseiller fédéral Stampfli, dans sa réponse aux postulats développés, le dernier jour de la session d'été du Conseil national, par MM. Hirzel (Vaud), Spühler (Zurich) et Gut (Zurich). Le chef du département fédéral de l'économie publique, dans un discours mûrement pesé, a exposé aux parlementaires le point de vue du Conseil fédéral sur un plan de sécurité sociale proposé pour l'après-guerre. « Plus on espère la fin du conflit, plus aussi, en Suisse comme à l'étranger, on désire connaître les réformes que les gouvernements ont l'intention d'apporter à la législation sociale actuelle. Il ne faut cependant pas oublier que la guerre n'est pas finie et qu'elle peut nous valoir encore beaucoup de surprises et de dangers. Nous ne devons pas nous laisser détourner de nos tâches essentielles. Rappelons-nous, plus que jamais le vieil adage romain : *primum vivere, deinde philosophare*. Le Conseil fédéral se préoccupe avant tout de continuer à assurer au peuple suisse du pain et du travail. Les difficultés que nos autorités ont à surmonter sont d'une telle envergure qu'elles suffisent à absorber la capacité de travail des organes responsables. Il leur reste peu de temps pour s'occuper des problèmes de l'après-guerre. On a proposé, poursuit M. Stampfli, une série de mesures qui s'apparenteraient au plan Beveridge¹, mais cette solution centralisatrice se heurterait chez nous à des difficultés sans nombre. Les meilleurs plans, fruits d'un travail louable et d'une imagination généreuse, ne peuvent avoir aujourd'hui qu'une valeur relative. Ils sont prématurés. En définitive, les problèmes sociaux demeurent des problèmes financiers. Nos dettes, lourdement accrues, pèseront longtemps après la guerre sur notre économie. La politique sociale s'en ressentira fatalement. Le Conseil fédéral a envisagé toute une série de mesures destinées à asseoir le bien-être social du pays. Nous les mettons en évidence dans notre reportage illustré.

¹) Voir « L'Illustré » No 16-1943.



Avant tout: l'assurance-maternité

Le Conseil fédéral envisage comme mesure urgente, dans le domaine de l'assurance-maladie, l'introduction de l'assurance-maternité, en spécifiant bien que cela ne doit pas préjuger de la question de la protection de la famille. Un projet, déjà élaboré, comporte les prestations suivantes : honoraires des sages-femmes et des médecins, allocation hebdomadaire de 40 francs, prime d'allaitement de 50 francs, indemnité journalière de 2 francs pendant les six semaines suivant l'accouchement. Les dépenses occasionnées par cette assurance sont calculées à 10 millions de francs, dont la moitié sera versée par la communauté, c'est-à-dire par la Confédération, les cantons et les communes.



L'assurance-vieillesse. - La plus vieille antienne de la prévoyance sociale

Un nouveau rapport (après combien d'autres ?) concernant les vœux de la population en faveur de l'assurance-vieillesse est actuellement à l'étude devant le Conseil fédéral. Ce dernier ne pourra se prononcer sur l'assurance aux vieillards, survivants et invalides que lorsque les initiatives en cours auront été discutées. Mais, si même le principe en est accepté, le Conseil fédéral estime que les effets pratiques de l'assurance ne se feront sentir qu'après quelques années. Pendant une période de transition assez longue, les vieillards, les veuves et les orphelins dans le besoin dépendront donc encore du fonds de secours à la vieillesse qui dispose depuis 1914 de 29 millions de francs par an. Vu le renchérissement du coût de la vie, il est prévu d'augmenter encore ce montant.



Une belle façade n'est pas tout!

Il n'est que trop compréhensible l'ardent désir de l'humanité harcelée d'obtenir après le martyre de cette guerre une sécurité collective et individuelle accrue. Cette perspective n'évoque pas seulement l'image d'une organisation sociale nouvelle, mais amène de l'eau au moulin des spéculateurs politiques. Le danger est que soient formulées des exigences qui, avec les espoirs éveillés, se révéleraient irréalisables. L'un des interpellateurs, le conseiller national Gut, a signalé nettement ce péril en faisant des réserves les plus expresses au sujet de toute promesse fallacieuse faite au peuple. Il a de même mis nos dirigeants en garde contre la tentation de faire naître au sein des masses l'illusion que des réfections de façade pourraient corriger des fondements moraux erronés. Notre photo, image vraiment symbolique dans le cas particulier, montre les travaux de restauration de l'Helvétie de la gare centrale de Zurich en 1941, année du 650^e anniversaire de la Confédération.

La création d'occasions de travail, problème social No 1 de l'après-guerre

Le Conseil fédéral considère comme la tâche la plus urgente et la plus essentielle la lutte contre le chômage par la création d'occasions de travail. C'est pourquoi, au secours aux chômeurs, on a adjoint, pour la durée de la crise, un fonds de solidarité alimenté par les caisses de compensation. Toutefois, il n'est pas prévu d'instituer une assurance-chômage obligatoire pour tout le pays. En effet, les cantons ont la faculté de l'introduire eux-mêmes sur leur territoire. D'autre part, les cantons montagnards n'en éprouvent pas le besoin.



L'évolution sociale ne procède pas par bonds

Il est faux de croire qu'après cette guerre nous allons passer brusquement d'un ordre social à un autre, et que la société d'aujourd'hui sera remplacée par une autre, entièrement nouvelle. Le développement social ne procède pas par bonds, surtout chez nous, où nos institutions sociales ont été, en une si grande mesure, influencées par nos traditions et par notre conception démocratique. Nous devons, dans l'avenir, fonder notre prévoyance sociale aussi bien sur ce qui a été fait par l'entreprise privée que par l'initiative de l'Etat. Le conseiller fédéral Stampfli a la conviction que si l'on dressait un inventaire de toutes nos institutions de prévoyance sociale, la Suisse démontrerait, en ce qui touche la prévention collective des lacunes de l'ordre social qu'elle se trouve dans une situation beaucoup plus favorable que la plupart des Etats européens, bien qu'aucun progrès social ne puisse être réalisé chez nous sans la volonté et le consentement du peuple.



La santé de l'économie est la condition sine qua non du progrès social

Le principal souci du Conseil fédéral est d'assurer la santé de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Les plus beaux plans sociaux seraient inexécutables dans une économie malade, et la meilleure politique sociale est celle qui se lie à une politique économique intelligente. Le gouvernement ne négligera rien pour que la transition entre la guerre et la paix se fasse dans les meilleures conditions possibles.

DANS L'INTIMITÉ

POUR LE 1^{ER} AOÛT



Dans un monde en guerre, une telle image ne nous dicte-t-elle pas : confiance et gratitude ?

RECONNAISSANCE

Avant de nous rendre sur la grande place, où l'on nous dira des choses qui nous parleront au cœur, avant d'aller en famille, en groupe, voir briller sur les crêtes les feux du 1^{er} août, asseyons-nous autour de la modeste table que garnit, pour ce soir, une nappe aux couleurs vives et la vaisselle à fleurs. Comme l'an passé à pareille date, sur les plats s'arrondissent, veloutés ou luisants, les mêmes fruits de notre terre; dans les bols mousse le même lait crémeux. Avant de les porter à nos lèvres, recueillons-nous... Notre pays est encore vivant. Ceux qui par un serment solennel, fait devant Dieu, animés de son esprit, ont scellé une union qui s'est affermie au cours des siècles, ont droit à notre reconnaissance. Qu'en ce jour, les premiers élan de notre cœur soient pour eux. Mais s'il y a ceux qui l'ont bâti, il y a aussi ceux qui le gardent. Depuis quatre ans bientôt, minuscule bastion battu par les tempêtes, la Suisse a su tenir. Quand tant d'autres meurent ou sont morts déjà — hommes, pays, continents — nous sommes encore debout, vivants et forts. Ce qui me confond et parfois me peine, c'est que tant d'entre nous trouvent cela tout naturel, acceptent notre paix et notre sécurité comme des choses qui vont de soi et trouveraient à redire si l'on se permettait de les laisser dans l'angoisse ou dans l'incertitude. Ils sont blâmables sans doute; mais plus blâmables encore serions-nous si nous les laissions faire. Nous ne les laisserons pas faire.

En ce jour du 1^{er} août, plus particulièrement, nous saurons reviser notre jugement parfois faussé par l'impatience, la fatigue, les soucis. Nous saurons nous dire que, si nous mangeons quand d'autres meurent de faim, si nous avons un toit quand d'autres n'en ont plus, si, malgré les nuages sombres et même les jours d'orage, nous pouvons regarder vers l'avenir avec confiance, c'est parce qu'il y a dans notre pays des hommes conscients de leur grande responsabilité et qui savent lui faire face. Il est des moments dans l'histoire où l'on doit sentir mieux que jamais qu'être gouverné, ce n'est pas être opprimé. Il y a des pays surtout où l'on doit sentir cela. Disons-nous le bien, en ce jour de pieuse et fervente commémoration: nous sommes un de ces pays. Que dans un même élan de reconnaissance, nos cœurs aillent, on ne saurait trop le répéter, à ceux qui, au milieu de la tourmente, ont su le fonder; mais à ceux aussi dont, au milieu d'une nouvelle et formidable tourmente, la prévoyance, la calme et claire intelligence, la volonté et la sagesse permettent de nous préserver, de nous conduire et, avec l'aide de Dieu, de nous assurer notre pain quotidien.

DALZAC.

UN LIVRE A LIRE ET A MEDITER
L'AMOUR HEUREUX

Cette page est spécialement consacrée à tout ce qui concerne « home », le foyer, la famille. On y trouvera réponse à bien des problèmes que posent la vie familiale, l'éducation des enfants, leur orientation scolaire et professionnelle, ainsi que des conseils et suggestions d'ordre pratique. Nos lecteurs voudront bien utiliser largement le « Courrier des Parents » et le service « Orientons nos enfants ! » que nous avons confiés à un éducateur expérimenté, Gabriel Rauch

tantiel, qui non seulement mérite d'être lu, mais doit l'être par tous ceux qui ont le souci de leur propre bonheur et du bonheur de leur foyer, de leurs enfants. Qu'on n'en attende pas des phrases édulcorées, ni des révélations techniques sensationnelles. Les auteurs ont su se garder des unes comme des autres. Mais, en ceux qui savent lire sans parti pris et avec le désir sincère d'y voir clair, il est certain que ces pages ébranleront bien des préjugés. Tant mieux ! C'est dans ce but, à n'en pas douter, qu'elles ont été écrites. Les auteurs — et beaucoup d'autres avec eux — ne se font pas d'illusions : « Hélas ! disent-ils, il suffit d'avoir l'occasion de pénétrer dans l'intimité d'un grand nombre de couples pour s'apercevoir qu'ils sont à des points de vue et à des degrés divers, presque tous malheureux, sans qu'on en puisse donner des raisons d'ordre purement matériel. Ce n'est pas être pessimiste que d'oser proclamer, pour essayer d'y remédier, ce que beaucoup pensent tout bas. » Un tel livre vient à son heure. Il contribue dans une large mesure à réparer les ravages qu'ont fait et font encore les méthodes éducatives surannées; et, du même coup, il fera contrepois à tant d'ouvrages dits de vulgarisation dont l'aspect par trop technique et brutal dépasse, à notre avis, le but qu'ils se proposent. Certes, la lecture de ces pages n'est pas, à elle seule, un gage d'amour heureux. Mais elle déblaye la route, prépare la voie, permet de considérer ce problème sous un aspect nouveau en allant même jusqu'à faire du bonheur non pas un droit, mais un devoir. C'est un livre qui ne fera peur qu'à ceux dont la politique est celle de l'autruche. Mais pour les autres, pour tous les autres, quel bienfait, quel réconfort, quelle source magnifique d'une vie nouvelle !

1) P. Denal et G. Dubal: « L'amour heureux ». Collection Action et Pensée. Editions du Mont-Blanc, Genève.

COURRIER DES PARENTS

Cette rubrique est ouverte gratuitement à tous les parents. Ajouter à chaque demande un pseudonyme. — Dans le « Courrier des parents », nous répondons directement à toute question concernant l'orientation scolaire ou professionnelle d'un enfant ou d'un adolescent et les moyens éducatifs qu'il convient de lui appliquer. Pour cela, utiliser le questionnaire spécial que nous envoyons (contre 20 cts. en timbre poste) à toute personne qui nous en fera la demande. Y joindre deux ou trois documents manuscrits permettant l'analyse graphologique du sujet (possible dès 10 ou 12 ans déjà). Voyez ci-dessous les conditions de ces analyses. — Adressez la correspondance à la Rédaction de « L'Illustré », à Zofingue.

A PROPOS D'ÉDUCATION SEXUELLE.

L'article « Maman d'où viennent les petits enfants ? » du 17 juin m'a valu deux lettres, dont je crois intéressant de rapporter ici quelques lignes. Une lectrice, mère de trois enfants de 7 à 13 ans, m'écrit : « Il y a longtemps que je désirais vous écrire pour vous dire tout le plaisir que me procure la lecture de votre page « dans l'intimité »... puis elle ajoute, à propos de la réponse donnée aux grands : « ...Vous surprendrai-je en vous avouant mon étonnement, je dirais même mon effarement ?... Je tremble en pensant aux petits dévoyés qui se seront empressés de découper cet article et de le faire circuler dans les classes » Un lecteur nous écrit : « Dans le No du 17 juin, un article, que j'ai trouvé admirable, traite de la façon d'éclairer les enfants sur le mystère de leur naissance. Veuillez, je vous prie, m'envoyer ce No et nous donner beaucoup de choses aussi hautement éducatives ! » - Je voudrais rassurer cette maman tout en la remerciant de sa lettre d'une grande élévation morale et qui m'est un précieux encouragement. Je la rassurerai, en lui posant à mon tour une question: Où donc, chère lectrice, est le plus grand danger ? En supposant qu'ils en soient là (ce dont je doute fort), est-ce de voir des garçons de treize ou qua-

torze ans faire circuler cet article, ou de ne pas les voir (et de ceci, je ne doute, hélas ! nullement) faire circuler d'autres articles, d'autres dessins, d'autres livres et surtout de ces demi-phrases, de ces mots grossiers ou obscènes qui, à cet âge, font tant de mal ? Car ils sont le plus souvent d'une crudité, d'une brutalité telle qu'ils peuvent briser à tout jamais une âme d'enfant. Non, voyez-vous, il faut immuniser les jeunes contre la pourriture, en les vaccinant, en leur injectant à petites doses la vérité. Une vérité toute simple, dont nous ne devons pas craindre qu'elle soit limpide pourvu que ce soit l'esprit qui l'éclaire; tout, bien entendu, est une question d'âge, d'opportunité, de savoir-faire. Mais mieux vaut, mille fois, éclairer l'enfant un peu trop tôt, que de l'aveugler un peu trop tard.

ED-17. — Vous ne pouvez pas exiger de votre fils, qu'il travaille le matin plutôt que le soir, sous prétexte que « c'est meilleur pour la santé. » Il vous faut compren-

dre et accepter que c'est là une question de tempérament. Il y en a pour qui le travail matinal ne vaut rien, leur fonction et leur activité mentales étant lentes à s'établir; d'autres, au contraire, ont besoin de se coucher tôt. Il faut en tenir compte et, dans le cas que vous me soumettez, je vous conseille de laisser votre fils de seize ans faire ses devoirs scolaires le soir.

ED-18. — Il n'est pas du tout nécessaire que vous promeniez chaque jour votre nourrisson de trois mois, puisque vous habitez en dehors de la ville, et qu'il vit dans une chambre très ensoleillée et aérée. D'autre part, je vous déconseille vivement aussi, les bains de soleil qui ne sont sans danger que s'ils sont pris sous la direction d'un médecin ou d'une infirmière compétente. Les bains d'air, sur votre terrasse ombragée recouverte d'une tente, sont bien plus indiqués et moins dangereux. (Consultez à ce sujet « Le Nourrisson » Dr Exchaquet, pages 233-236.)

NOTRE SERVICE GRAPHOLOGIQUE

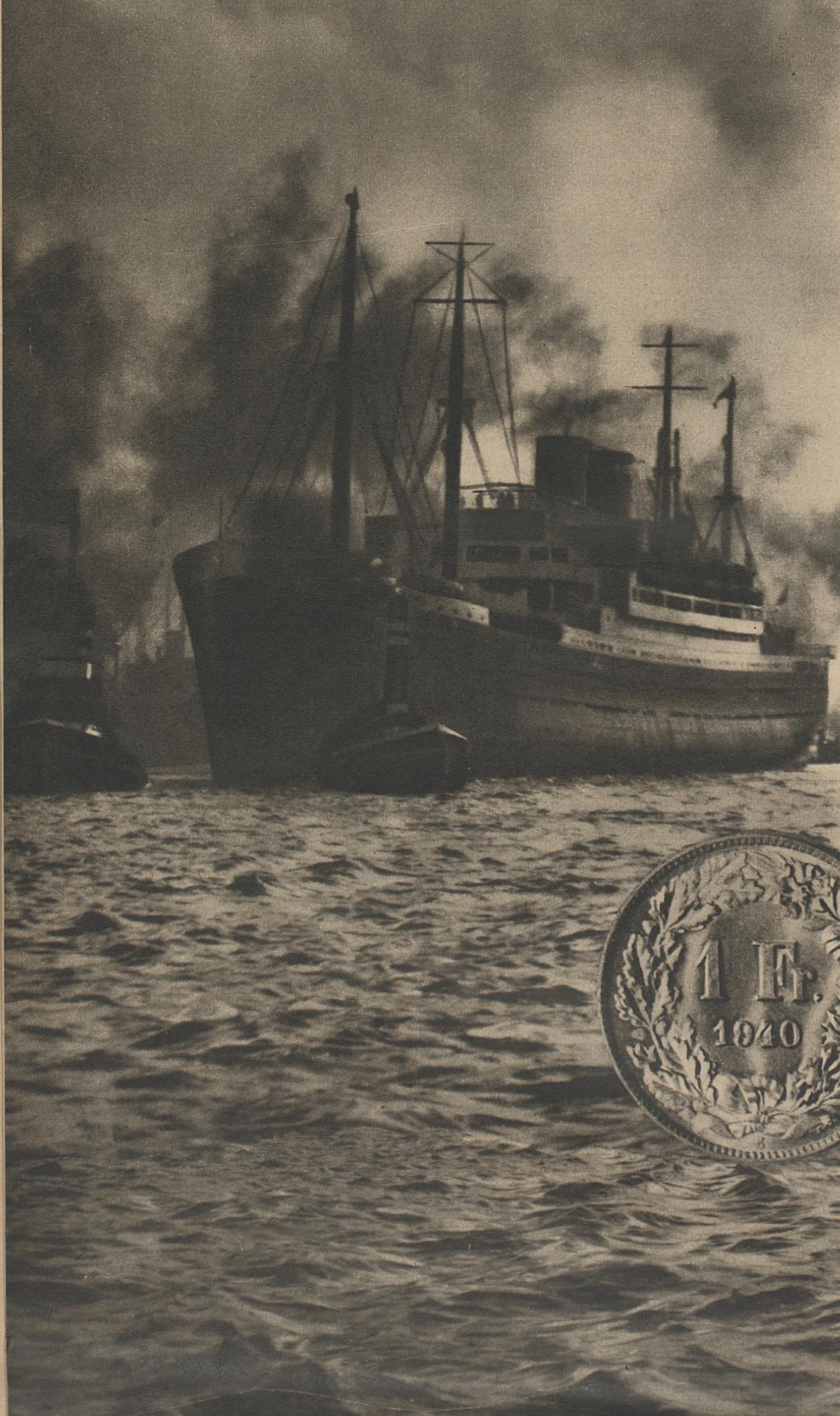
peut vous être d'une grande utilité dans les cas, si nombreux, où un problème psychologique se pose dans votre famille. Pour que puisse régner l'atmosphère familiale, il faut que chacun se connaisse et connaisse bien les autres.

Prix d'une analyse graphologique simple: 3 francs. Pour un portrait plus détaillé: 5 francs. Pour une étude complète ou comparative de plusieurs membres de la famille: 20 francs.

« L'ILLUSTRÉ »

LE MIRACLE ÉCONOMIQUE

Les matières premières provenant des pays les plus divers...



S'adapter pendant la guerre, c'est gagner la paix !

Chez les belligérants, les méthodes de recherches, de fabrication et de travail ont pris une ampleur telle sous l'énorme pression des événements que, dès le retour de la paix, la concurrence entre les pays industriels reprendra une nouvelle et terrible acuité. Un exemple entre beaucoup d'autres: en Amérique, les constructeurs de moteurs déclarent que tous les types de moteurs à essence fabriqués avant la guerre sont depuis longtemps dépassés par l'évolution de la technique. C'est pourquoi toutes les transformations techniques et économiques que la guerre nous a imposées, toutes les adaptations et tous les essais entrepris avec de nouvelles matières et au moyen de nouvelles méthodes profiteront en fin de compte au pays tout entier. Car la Suisse doit ses succès dans le monde uniquement à la faculté qu'elle a de s'adapter aux circonstances les plus changeantes.

Du travail des enfants au travail de qualité

Lorsqu'on a acquis un certain bien-être, on oublie trop facilement les longs et pénibles efforts qu'il a coûtés. Ces efforts, ce furent ceux de la jeune industrie suisse qui, il y a 130 ans, entreprit, dans la fabrication de produits de grosse consommation (textiles), de concurrencer les grands pays industriels — c'est-à-dire de se mesurer avec des nations possédant des matières premières, des ports de mer et des possibilités de transport peu coûteuses. Il en résulta, sur les marchés mondiaux, une lutte acharnée dans le domaine des prix et, à l'intérieur du pays, des journées de travail de 15 à 16 heures, à des salaires dérisoires. En 1827 encore, dans le canton de Zurich, la moitié de la main-d'œuvre des filatures était constituée par des enfants ! Or, devant le bon marché des produits suisses destinés à l'exportation — résultat obtenu par l'exploitation de l'homme —, les pays étrangers en vinrent à se protéger en établissant des barrières douanières. Ce qui contraignit les fabricants de produits de grosse consommation à vouer un plus grand soin à la qualité et, partant, à se spécialiser.

De la contrainte au succès

Cependant, pour pouvoir fabriquer des spécialités telles que personne n'en pût offrir de semblables, il fallut de nouvelles machines — des machines propres à transformer aussi rationnellement que possible les matières premières importées à grands frais. Ces machines, à leur tour, trouvèrent un débouché à l'étranger. Mais, pour actionner nos installations industrielles, on eut besoin d'énergie. Or, comme notre pays ne possédait pas de charbon, on se vit obligé de construire des machines utilisant la force hydraulique et des machines à vapeur consommant peu de combustible: ce sont ces machines-là qui firent la réputation de notre industrie. Ainsi,

...et ce qu'il faut



Une formation professionnelle

Un outillage de qualité,



des machines

Des capitaux industriels importants,



Des salaires élevés pour les ouvriers qualifiés, sont bien meilleures chez nous que dans bon nombre écarte le danger de grève et de lock out

Des amitiés dans le monde entier, assurées nos 500,000 compatriotes à l'étranger et le développement des relations commerciales

E SUISSE: 1 franc se multiplie par 9

l'un après l'autre, les obstacles furent surmontés et le pays sortit plus fort et plus riche de chaque victoire remportée. Au cours de la première guerre mondiale, la pénurie de charbon força la Confédération, bon gré mal gré, à procéder à l'électrification des chemins de fer, ce qui eut pour conséquence de donner un essor inespéré à l'industrie électrotechnique.

Pour pouvoir vivre, la Suisse doit « soigner » sa clientèle

Les tissus devinrent toujours plus raffinés, les montres toujours plus petites, les appareils toujours plus précis, les machines toujours plus perfectionnées et les médicaments toujours plus variés. C'est seulement de cette façon que l'on put continuer à concurrencer l'étranger. L'obligation de rechercher constamment la qualité fit des Suisses une nation d'inventeurs, un peuple de gens s'efforçant sans cesse de perfectionner et d'affiner les produits fabriqués au moyen des matières premières les plus simples.

Cette évolution n'a pas encore pris fin: un quintal de matières premières d'une valeur de 100 frs., par exemple, était il y a 60 ans transformé en produits d'exportation valant 500 frs.; il y a 30 ans, ce chiffre avait déjà passé à 700 frs. Il atteignit 900 frs. avant la présente guerre. C'est ainsi qu'un franc se multipliait par 9! Un rapport aussi favorable étant unique au monde, on pourrait croire que, dans ces conditions, la Suisse est forcément le pays de l'opulence.

Mais que sont devenus les 8 francs gagnés?

La prospérité générale, les salaires et les dépenses sociales augmentèrent, la formation professionnelle se perfectionna, les installations industrielles se modernisèrent. Cependant, le plus grand et le plus beau des résultats acquis a été l'accroissement de la population suisse, qui a augmenté de 1½ millions d'habitants depuis 1850, date des débuts de l'industrie moderne. Aujourd'hui, la Suisse passe pour être la nation accusant la plus forte densité de population du monde par rapport à ses possibilités de ravitaillement en denrées alimentaires, lesquelles suffisent en temps normaux pour 2 millions de personnes seulement, les succès remportés par son industrie d'exportation lui permettant de se procurer le pain indispensable à la nourriture des 2 autres millions. Dans l'espace de 80 ans, la nation s'est donc développée comme une famille qui, le nombre de ses enfants ayant passé de 5 à 8, aurait continué de s'enrichir au lieu de s'appauvrir. Considérés sous cet angle, les crises et les revers passagers, qui généralement engendrent de nouveaux efforts, ne représentent que de brèves interruptions d'une ascension constante, des pauses permettant de faire le point et de s'adapter aux circonstances du moment. Ce sont là assez de motifs pour que nous ayons confiance en l'avenir.

F. A. R.

pour obtenir ce résultat:

sérieuse

modernes, des locaux spacieux,
convenablement aérés et éclairés

d'ailleurs fournis en grande partie
par le peuple suisse en échange
d'actions et d'obligations



dont les conditions matérielles
d'autres pays. La paix du travail

par notre neutralité politique,
ment systématique de nos



...sont transformées par l'industrie suisse d'exportation et acquièrent une valeur neuf fois plus forte.



Guide de voyage



Cherchez-vous un séjour idéal pour vos vacances et votre repos, venez dans notre petit hôtel moderne • **ISLA AROSA** • tél. 31 213 Situation magnifique, ensoleillée, près de la forêt et de la plage, cuisine renommée, riche et soignée.



CHATEAU-D'OEX

HOTEL BEAU-SÉJOUR. La maison de famille qui vous offre à des prix abordables (arrangements forfaitaires) une bonne cuisine, Bar, Tea-room, Orchestre. W. Müller-Casutt, Propr.



ENGELBERG

LA GRANDE STATION D'ÉTÉ
• AU CŒUR DE LA SUISSE

On y est bien logé et bien nourri • Piscine et orchestre • Paradis d'enfants • 50 promenades • Prix globaux avantageux.

Prospectus par les bureaux de renseignements et de voyages



LOCARNO GRAND HOTEL

maison confortable, beau parc privé, proche du centre de la ville, Lido, Golf Locarno-Ascona. Restaurant - Bar - Cuisine et cave renommées. Pension dep. 15.-. H. Fauconnet, dir.



LOCARNO PENSION GASSMANN

Bien située dans grand parc. Chambres spacieuses et confortables. Cuisine soignée. Bains d'air et de soleil. Téléphone No 8.11.



ADLER HOTEL Téléphone No 2.42.17

ERICA SCHWEIZERHOF près de la gare. Ouverts toute l'année. Vue sur le lac. Toujours eau chaude courante. Adler chambres avec téléphone dep. fr. 4.50. Pension depuis fr. 12.50. Erica chambres dep. fr. 3.50. Pens. dep. fr. 11.50 - Aucune obligation de consommer. Propr.: Kappenberger-Fuchs.



LUGANO Hotel et Pension ★ SELECT ★

Maison bien connue pour sa belle position, son grand confort et sa cuisine excellente. Références et prospectus par la famille Rütschi-Blank, propr. Téléphone No 2.42.49.



WEGGIS HERTENSTEIN

Albana . . .	90 lits	Pension Fr. 12.50
Eden . . .	40 "	Fr. 11.25
Paradies . . .	50 "	Fr. 10.75
Gothard . . .	40 "	Fr. 10.—
National . . .	53 "	Fr. 9.50
Rössli . . .	50 "	Fr. 9.50
Pilatus . . .	50 "	Fr. 11.25

VALAIS



CHAMPEX HOTEL D'ORNY

(1470 m) Téléphone 68201
Bien situé — confortable — bonne cuisine.
F. Dénéreaz, directeur.



FINHAUT GRAND HOTEL BRISTOL

Confort. Cuisine soignée. Pension depuis Fr. 10.75. Cure d'eau Radio-active.
Famille E. Lonfat, Prop.



FINHAUT HOTEL DE FINHAUT

Tout confort. Cuisine soignée. Pension depuis Fr. 9.50.
Famille A. Lonfat.



SAAS-FEE GRAND-HOTEL BELLEVUE

La maison de la bonne famille. Un beau chez soi - situation tranquille. Confort, cuisine renommée. Promenades. excurs. Pens. dep. fr. 11.-. Arrangem. forfait. depuis fr. 87.50. Prosp. Tél. 7



St-LUC MONTANA

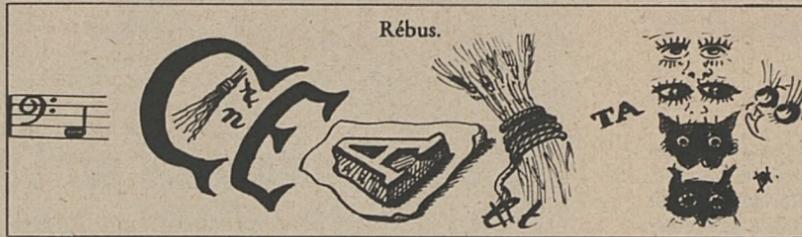
HOTEL WEISSHORN 2003 m. Tél. 6 Pens. dep fr. 9.- H. Tosello
HOTEL PENSION DE PREUX Téléphone 52424 Pension depuis fr. 9.- H. Tosello



ZERMATT HOTELS SCHWEIZERHOF, NATIONAL — BELLEVUE

Nouvelle direction: W. ZIMMERMANN
Notre devise: « Nous maintenons notre qualité » Arrangements forfaitaires par semaine dep.: Schweizerhof 112.-, National 106.-, Bellevue 98.-

LE COIN DES CHERCHEURS



Rébus.

SOLUTIONS DU N° 30

Devinette : Nôme.

Mots croisés.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
F	R	A	I	S	E	L	P	A	N			
M	A	N	I	C	H	E	I	S	M	E		
B	U	R	A	T	E	M	O	I	N	E		
R	R	U	A	M	O	I	C					
S	E	I	D	E	S	E	N	R	U	E	S	
R		P	I	C		N						
S	T	E	P	P	E	H	A	T	I	V	E	
R	R	O	T	E	L	U	A					
C	A	L	E	R	O	E	R	R	E			
P	I	T	T	O	R	E	S	Q	U	E		
E	P	E	R	O	N	R	E	U	S	S	I	
T	E	E	T	E	E	E	N					

SOLUTION DES MOTS CROISÉS DU N° 28 (RETARDÉE)

Horizontalement : 1. Antofagasta. 2. Midour. — Bah. 3. Aborda. — Ame. 4. Concis. — FDR. 5. Enclos. — Arc. 6. Rallumerons. 7. EV. — Ai. — Semis. — Aa. 8. Me. NT. — ITENE. — id. 9. En. — CC. — Orner. — Se. 10. Ni. — Eh. — Nette. — Su. 11. Treillisser. — Verticalement : 1. Austèrement. 2. Macé. — Avenir. 3 IBON (bion). — Lancée. 4. Donc. Litchi. 5. Forclusion. 6. Audiomètre. 7. Grassement. 8. Aba. — Farinets. 9. Sam. — Drosères. 10. Thé. — Renaissance. 11. Ambassadeur.



Vos vieux souliers ressemelés avec du liège naturel

vous donnent une nouvelle paire de souliers élégants et modernes sans coupons. Prix cour. à disposition
CALZOLERIA BRANDA
Atelier spécial pour semelles de liège
Lugano-Massagno (Tél. 2 10 88)



Il est facile de se rendre compte de la différence qu'il y a entre une moutarde quelconque et la fameuse moutarde Thomy, ... surtout si l'on apprécie les bonnes choses!

Nous, Confédérés, avons une réputation de «fins becs»; et s'il n'y a, hélas, plus autant de choses à se mettre sous la dent; du moins exigeons-nous que ce peu soit *bon!* — C'est grâce à cette mise au point que la moutarde Thomy doit son gros succès, même en temps de guerre. Car, malgré le rationnement des viandes, on la demande toujours autant. — Et pourquoi cela? Parce que la moutarde Thomy est plus que jamais à sa place dans une bonne cuisine.

Savez-vous préparer une sauce Thomy? Ce condiment très profitable s'emploie parfaitement pour un grand nombre de mets, par exemple: en mayonnaise, en sauce piquante pour viandes grillées, rôtis et bouillis, pour les sauces de poisson et avec les légumes étuvés, etc. — En tartine sur des pommes de terre en robe des champs, c'est un régal!

Voici une bonne recette toute simple: Faire fondre une cuillerée de graisse dans la poêle, y ajouter une cuillerée de farine, puis un peu d'eau et remuer pour que la sauce devienne lisse; **lier le tout avec la moutarde Thomy**, assaisonner de poivre et de sel; cuire à peine. Verdure à volonté.

Médiocre est la sauce?
«Thomy» la rehausse!

Moutarde Thomy

Lorsque la guerre a éclaté...

Les aventures d'un Suisse en Pologne

Récit d'Alfred Rietmann (Suite).

Sur la place du village, on dirait une fête des moissons. Les femmes, les soldats, mes chauffeurs, les paysans et toute la jeunesse du pays se sont maintenant réunis. La *vodka* et le *kwass* coulent abondamment dans les pots et dans les verres. On distribue de larges tranches d'un pain de campagne succulent accompagnées des traditionnels concombres. Tout le monde plaisante et ces braves gens exultent parce que c'est nous et non pas les « autres » qui sommes là. Il ne manque que de la musique. Que dis-je ? Déjà, dans la nuit, montent les sons de l'accordéon et peu à peu les voix s'accordent pour atteindre bientôt à la sonorité d'un orgue d'église. Il est de coutume ici de préluder aux chants en commun par un choral. Mais bien vite le chant profane l'emporte et les mélodies deviennent violentes, sauvages. J'entends parmi ces paysans des chanteurs étonnants, des ténors à la voix chaude et passionnée, des basses sonores. Les yeux jettent des flammes. Petit à petit les corps se mettent à se balancer, les bottes marquent la mesure, les danseurs s'élancent et le rythme devient fou, sans limite : hei... hei, hei hei hei... hehehei !!!

Ma montre me rappelle à la réalité. Déjà deux heures. Il faut couper court. Les paysans sont trop prodigues de leur eau-de-vie et je ne voudrais pas continuer ma route avec une équipe de gens enivrés. Il me faut beaucoup de paroles amicales et de sérieux avertissements pour mettre fin à la fête. « Encore un peu de *vodka*, petit frère ? » Mes hommes sont enfin rassemblés.

Hâtons-nous de quitter le village ! Un kilomètre plus loin, nous prenons, heureuse diversion, de l'essence. Que les têtes brûlantes se rafraîchissent un peu pendant ce temps ! Derrière nous, des cris joyeux d'adieu se font encore entendre. La fête est finie. Peut-être la dernière en terre polonaise ?

Au petit matin nous arrivons à Vilna. Notre expédition inutile est terminée. Je dors le reste de la journée.

La guerre ? Il paraît que nous y sommes... Avec le comptable et la caissière, je joue le lendemain au « directeur » de l'exploitation urbaine des autobus. En vrai homme d'atelier, je n'ai jamais aimé m'attarder dans les locaux de la direction. Mais aujourd'hui, il faut bien que je m'assoie dans le fauteuil vide du directeur absent. Nous avons à prendre des décisions importantes sans rapport avec les lois de la guerre, mais destinées à éviter une faillite. L'administration communale nous a menacés, en cas de non paiement, de nous envoyer un commissaire, mon « ami » l'expert du contrôle des automobiles. Lorsqu'au lieu de servir la clientèle de la ville on est contraint de transporter des munitions pour le front, il va sans dire que cela n'emplit pas les caisses... Mais c'est là affaire de l'armée qui ne regarde — paraît-il — ni les autorités civiles ni les créanciers. Nous nous demandons si nous ne voulons pas renflouer notre caisse en reprenant le service des voyageurs, mais notre expédition de Varsovie a mis à mal nos réserves de mazout et personne ne consent à échanger contre de l'argent ou de l'essence nos bons de l'administration militaire.

Tout à coup, au milieu de la discussion, tonnerre sur les toits ! Rrummm... Rrummm ! Les bombardiers ! Mugissement des sirènes ! Le bâtiment de la direction se trouve en ville, et en ville il n'y a pas d'abris souterrains. Bien, nous resterons au bureau... mais bientôt je demeure seul : mes deux compagnons se sont évaporés comme par enchantement... Où peuvent-ils bien être ? Les avions se rapprochent ; ils sont maintenant tout près... Instinctivement, je me réfugie sous la table, abri illusoire. Les bombes font un bruit infernal et je compte cinq explosions... Il me paraît prudent tout de même de rejoindre le comptable et la caissière. Je les découvre dans la cave, accroupis près de la chaudière du chauffage central d'où ils se refusent à bouger. La conférence est déclarée suspendue et la discussion remise au lendemain.

Lorsque je suis de retour au garage, apparaît aussitôt l'expert du contrôle des automobiles. Se promenant comme un paon dans mon bureau, il me déclare tout de go que l'office des carburants ne nous livrera plus une goutte d'essence. Il brandit le contrat de concession. Si nous ne sommes plus capables d'assurer le service des voyageurs, la concession nous sera retirée *ipso facto*. En revanche, il est prêt personnellement à nous aider en nous donnant la possibilité de nous procurer de l'alcool le jour même, mais bien entendu au comptant. Cet homme ignore que l'alcool ne peut être utilisé pour nos Diesels. Je le lui dis en termes assez vifs, et, après échange de propos aigres doux, il se retire avec dignité.

Aurais-je enfin plus de chances de pouvoir partir pour la Suisse ? Cet espoir me met en appétit. Mais, je ne trouve

chez moi, au lieu de mon repas habituel, que quelques pommes de terre et des harengs nauséabonds. Mon hôtesse gémit : « L'armée vide les magasins, emporte tout. » Sans doute, trouverai-je meilleure pitance à mon café préféré, où il y a de la bière et un menu soigné. Mais hélas, le garçon ne me propose que de la salade de pommes de terre et du pudding. Il paraît que les paysans n'apportent plus rien en ville et que les chemins de fer ne transportent plus de vivres. Je tente encore ma chance au « Saint-Georges », le restaurant le plus réputé de Vilna, où le maître d'hôtel, qui me reconnaît vaguement, veut bien me conseiller un rôti desséché et de la salade flétrie. Nous en sommes là, après trois semaines de guerre seulement !...

Grande animation en ville ! Sur la place principale, une musique militaire donne un concert. Il y a des haut-parleurs partout et la musique accompagne le récit des actions d'éclat accomplies par l'armée. Le maréchal dit aussi quelques mots que la foule écoute religieusement. Puis on se met à discuter avec fièvre. L'orgueil enflamme les visages, mais je reste, quant à moi, assez froid. Le souvenir de ce que j'ai vu près de Varsovie et qui contrastait singulièrement avec la manifestation de ce soir ne s'est pas effacé de mon esprit. Et puis pourquoi n'y a-t-il ici aucune défense contre avions ? Dans cette ville qui compte 40.000 habitants, je n'ai pas entendu tirer une seule fois ! A mon arrivée au garage, je trouve le commissaire de la gare venu m'informer que mes autobus seront réquisitionnés le lendemain pour le transport des blessés qui arriveront par de nombreux trains. Et l'essence ? Il paraît que c'est à moi à me débrouiller ! Et effectivement je réussis dans la nuit à me procurer 3500 kg. d'huile Diesel, beaucoup plus qu'il n'en faut pour le transport des blessés. Cela me permettra de faire la nique à mon ami l'expert...

Ordre a été donné de nous trouver à la gare à 9 heures, mais ce n'est qu'au début de l'après-midi que le premier train arrive. Le personnel du convoi est en proie à la plus vive émotion et j'apprends petit à petit ce qui est arrivé. A 8 km. de la ville, les avions ennemis ont attaqué le train sanitaire. Un peu incrédule au début, je suis bien forcé de me convaincre de la véracité des récits, lorsque les preuves de l'agression me sont mises sous les yeux. En queue du train, quelques wagons, ou plutôt quelques restes de wagons, offrent le spectacle lamentable de parois écroulées, de poutres tordues, de lambeaux de toits qui pendent encore aux châssis. Il y a du sang partout et un médecin de ma connaissance qui conduisait le convoi, me dit en me fixant de son regard profond et douloureux : « Heureux homme qui avez une telle patrie, remerciez Dieu ! »

Mes autobus, portant leur triste charge, ont quitté la gare. Un lieutenant d'aviation, légèrement blessé, prend place à côté de moi dans la Chevrolet. Son bras droit est en écharpe. « Eclat de grenade », dit-il simplement, en réponse à la muette interrogation de mes yeux. Son visage juvénile demeure grave et fermé, mais peu avant d'arriver à l'hôpital, son secret lui échappe. Il ne peut plus se contenir. Ni lui, ni aucun de ses camarades n'ont tenu le manche à balai depuis le début de la guerre ! Il est impossible de voler sans essence, mais c'est là une vérité première que le haut commandement semble ignorer. Impuissants, les pilotes ont été condamnés à voir leurs avions détruits au sol par les bombes de l'ennemi. Pourquoi dès lors une aviation ? Des brevets de pilotes ? D'un regard dur, l'officier fixe le sol. Il murmure encore : « Quel malheur que d'être blessé seulement par un éclat ! »

A peine avons-nous conduit les blessés à l'hôpital que déjà les sirènes se remettent à hurler. Nous accélérons autant que possible pour arriver au garage avant le bombardement. Mais cette fois nous gagnerons notre abri souterrain. Toute l'équipe se presse dans l'espace exigü. Au-dessus de nous, le sifflement devient infernal... Huiiii... Huiiii... Une bombe éclate tout près. Nous sommes projetés les uns sur les autres. Encore une explosion plus près encore. La pression de l'air nous a collés aux parois. Plus de lumière, les veilleuses se sont éteintes. Puis le bruit des moteurs s'éloigne et on entend le crépitemment des mitrailleuses. Mais les revoici. Ah ! s'il n'y avait pas ce bruit effroyable ! Ça tonne et siffle de plus belle. Un silence suivi immédiatement de l'alarme-incendie ! Dans la direction de la gare s'élève une immense colonne de fumée noirâtre. Ailleurs, deux foyers d'incendie éclairent le ciel de leurs flammes. Les pompiers passent en trombe devant le garage, suivis par la police du feu et par deux voitures sanitaires. Entre le garage et la gare, les bombes ont creusé trois entonnoirs béants. L'alarme-incendie devient plus pressante et, mêlé aux sons du tocsin, il y a toujours le mugissement des sirènes. Encore des avions ! Nous dévalons de

nouveau vers notre abri. L'observateur descend de son toit en se laissant glisser comme un éclair le long de son échelle. « Cette fois ça va être terrible, ils sont au moins trente », nous crie-t-il et il disparaît quelque part. Nous sommes rejoints par des femmes affolées qui viennent des maisons voisines. Alors, l'ouragan se déchaîne. Comme une trombe, les avions ennemis s'abattent sur la ville et les moteurs font un vacarme à vous déchirer la chair et les nerfs. Le bruit s'enfle, s'apaise, reprend, une vraie symphonie diabolique. Je m'appuie au mur de l'abri et la terre froide fait frissonner mon dos ruisselant de sueur. Quelqu'un vient à côté de moi, une main inconnue se pose sur la mienne.

Chose curieuse, tout à coup, le bruit des bombes a cessé tandis que l'on entend encore crépiter les mitrailleuses. Le calme revient.

Nous rampons hors du souterrain. Nos yeux sont éblouis par le soleil du soir. Abîmé dans ses pensées, l'un ou l'autre d'entre nous allume machinalement une cigarette.

Premiers préparatifs de fuite

Est-ce bien moi qui me retrouve un peu plus tard assis dans mon bureau et feuilletant des dossiers sans trop savoir pourquoi ? Diversion. Mais voici que mon fameux expert fait son entrée, gonflé à bloc, frémissant de colère. Il m'indique immédiatement la cause de sa fureur. Il paraît, ce qui, à ses yeux, est plus grave que la guerre elle-même, que nous avons eu l'audace d'obtenir de l'essence sans nous adresser à lui. Sa petite situation à l'office des carburants semble compromise. Il m'appelle avec dédain « jeune homme » et comme s'il n'y avait rien de mieux à faire, exige, sur un ton impérieux le contrôle des voitures. Je crois que le malheureux est devenu un peu fou. La guerre des nerfs a ses victimes un peu partout. Quant à moi, je me mets à rire. Il me menace alors de l'article 21 de la loi polonaise sur la circulation des véhicules. Signé : expert Krukow. Sa sortie est du plus haut comique.

Il faut néanmoins mettre un terme à ses procédés, je téléphone au commandant de place qui me convoque aussitôt à son bureau. Dieu, que cet homme a changé ! En quelques jours il est devenu vieux. Il paraît fatigué et malade et en m'offrant une tasse de thé, il s'étonne, lui aussi, de me trouver changé. Naturellement, je ne me suis pas rasé depuis quinze jours ! Je vide mon sac. A peine ai-je achevé qu'il fait venir M. Krukow. L'expert accourt, se trouble en m'apercevant et se jette dans des explications à n'en plus finir. Mais le commandant lui coupe la parole et lui dit son fait d'une manière telle qu'un sentiment de pitié fait place à mon coupable désir de vengeance. Le bonhomme est congédié. Il n'est pas question de contrôle des voitures et je reçois une absolution générale. Hélas, je vais bientôt me rendre compte que les chicanes qui concernent la distribution d'essence sont devenues sans importance aucune.

Le commandant de place, pesamment assis dans son fauteuil, commence à me faire des confidences qui, malgré le scepticisme avec lequel j'avais accueilli les nouvelles officielles optimistes, me plongent dans la stupeur. Ça va mal. En bonds puissants, l'ennemi a pénétré à l'intérieur du pays, battant les divisions polonaises les unes après les autres. Une bataille terrible s'est engagée dans les environs de Varsovie... Mais voilà que le commandant se trouble. Il voudrait aborder, je le sens, un chapitre qui l'émeut davantage. Il hésite et à la fin se décide : les Russes deviennent inquiétants. On signale à la frontière des mouvements de troupes suspects. Il faudrait donc encore se battre contre les Soviets... Il me supplie de garder le secret, puis il me demande encore, en tout état de cause de garder au garage trois autobus prêts au départ. Pourquoi ? Un court silence... Puis sérieux, le commandant avoue « pour nous et nos familles »...

Attaques incessantes des avions

Je décide de regagner ma demeure. La nuit est venue. Il n'y a personne dans les rues. Une pluie dense arrose les pavés et un vent détestable courbe les arbres. Faut-il croire les bruits qui circulent ? Le gouvernement aurait déjà quitté le pays ; il se serait réfugié en Roumanie. Je m'arrête net sur le seuil de la porte de ma chambre. Mon poste de radio a disparu et, à sa place, je trouve une fiche rouge : « Par ordre de la police de sûreté, les appareils de radio sont séquestrés. » Bien qu'il soit interdit d'écouter les postes étrangers, le gouvernement semble craindre qu'on ne prenne des renseignements ailleurs qu'aux sources mêmes du pays. Ce n'est pas rassurant ! Je m'apprete à aller me coucher, mais voici que

de nouveau le téléphone m'appelle. C'est encore le commandant de place. On attend dans la nuit vingt-cinq autobus transportant des réfugiés venant de Bialystok. Les voitures seront remises dans nos garages. Il est dit que je ne dormirai pas encore cette nuit. Me revoilà au garage. Trouverai-je au moins quelque nourriture ? J'envoie aux provisions notre portier qui craint bien de revenir bredouille. Un chauffeur me raconte qu'en effet il n'y a plus de marchandises en ville. Pour se procurer un peu de pain, sa femme a fait la queue pendant deux heures, sans rien obtenir du reste en fin de compte. Le portier réapparaît. Il a réussi à trouver trois concombres et un morceau de pain dur comme de la pierre. C'est tout de même inouï ! Plus rien à se mettre sous la dent après trois semaines de guerre !

Alarme ! C'est fou ce que mes gaillards peuvent filer vite dans cette nuit de tempête si obscure... Au moment où je les suis vers notre abri, je remarque une lueur qui pourrait bien provenir d'un obus éclairant, et au même moment je me sens projeté sur les pavés par une force irrésistible. Une explosion formidable m'assourdit et peu après j'entends encore le coup sourd d'une bombe qui tombe dans l'eau. Je vais me relever, mais une nouvelle rafale me colle encore une fois au sol. Je protège ma tête de mes bras étendus, tandis qu'une odeur âcre de soufre me brûle le nez et les yeux. Mes vêtements sont trempés. J'arrive quand même à me redresser et à gagner enfin notre abri. J'y trouve une inondation. L'eau monte jusqu'aux genoux. Un ouvrier m'apprend que la partie postérieure du souterrain est effondrée. En ville, je l'ai su peu après, le bombardement a également causé des dégâts importants. Le poste d'aiguillage de la gare a été détruit et près du garage, le bâtiment abritant l'exposition polonaise des fourrures a été réduit en cendres.

Mais j'y pense, c'est aujourd'hui dimanche ! Je vais rester ici encore jusqu'à demain soir lundi. On verra bien, d'ici là, la tournure que prendront les événements. Cette histoire de troupes russes à la frontière me semble particulièrement inquiétante... Mais voici les réfugiés de Bialystok : vingt-huit autobus d'où descendent des femmes et des jeunes gens, des enfants gémissants et des vieillards tremblants. Ces pauvres gens ont entassé leur fortune sur les toits des voitures. Ils se laissent tomber sur le sol du garage en remerciant Dieu de leur donner quelques heures de sécurité du reste problématique. Vision tragique et profondément émouvante !...

Bombes à retardement

Il nous faut aller dans la forêt voisine mettre ces voitures en sûreté à l'emplacement qui leur a été réservé. Je m'occupe dans mon bureau de faire une esquisse de l'état des lieux lorsqu'un bruit sec et un sifflement strident me font sursauter. Les vitres des fenêtres, près de ma table de travail volent en éclats et dans la paroi d'en face vient de se planter un objet sombre qui m'a passé sous le nez. Qu'est-ce ? Au premier moment je suis abasourdi et je me demande ce qui a pu ainsi brusquement fendre l'air. M'étant approché de la paroi pour en extraire l'objet qui y est profondément enfoncé, je ne fais que me brûler les doigts. Pas de doute, c'est un éclat de bombe ! Je comprends maintenant pourquoi, pendant la dernière attaque, je n'ai brusquement plus entendu d'explosions. Les avions lâchaient des bombes à retardement. Pas gai. Je n'ai plus guère envie de rester au bureau. L'abri est sans doute moins dangereux... Mes gens y sont tassés dans l'obscurité. Il n'y a plus de pétrole dans les veilleuses. Les pieds trempent dans l'eau qui par ailleurs dégouline aussi sur les têtes. On a néanmoins un certain sentiment de sécurité. Nous attendons longtemps... Il ne se passe rien. Les ouvriers se mettent à raconter des histoires scabreuses et peu à peu la patience s'émousse tandis que le courage revient. Mais c'est comme un fait exprès. Nous n'avons pas mis le nez hors de l'abri que ça recommence... Dans la rue, à peine à cent mètres de nous, une maison est littéralement envoyée dans les airs : planches et poutres voltigent au milieu d'une colonne épaisse de fumée. En quelques instants quatre bombes éclatent sur le terrain qui entoure le garage. En ville rien ! C'est sur nous qu'est tombée la manne des bombes à retardement.

Cinq heures du soir. La cour du garage est vide. Je suis en train d'essayer encore de sortir de la paroi de mon bureau l'éclat de bombe que je désire emporter comme souvenir, lorsque j'entends tousser légèrement derrière moi. Deux inconnus exhibent les insignes de la police secrète et m'invitent à les suivre. De nouveau prévenu ? Ça devient presque une habitude. On me rassure aussitôt ; il s'agit cette fois, et on me le révèle après beaucoup d'hésitations, de transporter en lieu sûr les archives de la police d'Etat. A l'hôtel de ville, je pourrai me rendre compte exactement de l'importance de l'opération. Ah ah ! C'est donc ça ! Je pénètre dans des

locaux dont l'entrée en temps ordinaire m'aurait été rigoureusement interdite et je me trouve devant un amoncellement de dossiers et de cartothèques. En plus, 14 coffre-forts. Il va bien falloir 8 à 10 autobus. Où irons-nous ? Avec beaucoup de peine on me nomme une petite ville, à la frontière de la Lettonie.

L'histoire du visa letton

Dimanche soir. Est-il vraiment impossible de souper convenablement ? Dans les restaurants, il n'y a sur la carte que les sempiternels concombres, les harengs et la *vodka*. En cherchant mieux, je passe devant une villa qui éveille mon attention. C'est là qu'habite le consul de Lettonie... Une idée subite me pousse à arrêter ma voiture et me voici devant la porte. « Le consul reçoit de 9 à 11 heures et de 14 à 17 heures. » On ne dit pas s'il reçoit le dimanche. Je tire néanmoins la sonnette et une femme de chambre accorte ouvre un vasistas pour me dire sur un ton pointu que c'est aujourd'hui dimanche, jour où M. le consul désire ne pas être dérangé. Je me mets à parlementer et j'exhibe mon passeport. J'implore de ma voix la plus suave, car j'ai l'impression très nette qu'un visa letton pourrait donner une valeur exceptionnelle à mon passeport. Avec ma barbe de trois semaines et mes vêtements frippés, je n'ai pas précisément l'air d'un Don Juan. Mais... s'il vous plaît... s'il vous plaît, mademoiselle !... Enfin elle s'attendrit. L'attente devant la porte est longue, mais je me rappelle que le consul passe pour avoir bon cœur et pour aimer la Suisse. Je ne me suis pas trompé. On me fait entrer et je suis reçu par un homme qui me regarde de ses yeux bleus, pleins de bienveillance... Une seule anicroche, il faut au moins quinze jours pour obtenir un visa pour la Lettonie. Pourtant le fonctionnaire cède le pas à l'homme sensible qui trouve le biais nécessaire pour apposer immédiatement la petite inscription indispensable. Merci, merci mille fois. Si la police d'Etat elle-même songe à la retraite, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Je ne sais pas encore très bien à quoi me servira le visa letton, mais il paraît d'ores et déjà me porter bonheur. Car, à peine ai-je quitté le consul que dans l'auberge d'un Caucasien je me vois offrir du « schaslik », une grillade de mouton. C'était le dernier morceau. Les armoires et les caves sont vides. Je m'en vais le cœur réjoui, me promettant d'avoir enfin deux bonnes heures de sommeil au fond de mon lit. (A suivre)

Wengen

1275 m

Vacances à la montagne

De bons hôtels
dans tous les prix malgré
toutes les difficultés.

Piscine et bain de soleil modernes. Tennis. 70 km de promenades soignées.

Nouvelle Ecole d'Alpinisme
Direction : Hans Schlunegger

Renseignements et prospectus : Bureau de renseignements Wengen
Tél. 43.73 et les bureaux de voyages.



PHOTO E. GYGER, ADELBODEN



PHOTO E. GYGER, ADELBODEN

Mürren

1650 m

Le village montagnard hospitalier

excursions gratuites,
sports, repos.

Bureau de renseignements
Mürren, Tél. 4646

Grindelwald

1057 m

Près des glaciers, loin des
soucis.

Sport et délasserment au milieu d'une splendide nature

20 hôtels de toutes catégories

Renseignements et prospectus par les bureaux de voyages et de tourisme et au

Kurverein Grindelwald
Tél. 3.23.01



PHOTO R. SCHUELI, GRINDELWALD



MOSSE

PHOTO E. GYGER, ADELBODEN

Adelboden

1400 m

Séjour d'été idéal

pour tous ceux qui cherchent
le repos, les sports et les
divertissements.

Piscine - Tennis - Pêche
Promenades - Orchestre du
Kursaal

Bureau de renseignements,
Tél. 39

Il est très important, dans le choix d'un papier photographique, outre sa haute qualité infallible on puisse mettre en ligne l'excellence de son rendement photographique pour garantir à l'amateur le meilleur des succès.



Agfa

Lupex

pour copies par contact

Agfa

Provira

pour agrandissements

Renseignez-vous auprès de votre fournisseur!



Pour
vos dents de perle

Le mystérieux
Kolynos seul peut donner
à vos dents ce doux éclat
séducteur, ce fondant de
la perle, et, à votre bouche,
cette indescriptible sensation
de fraîcheur

KOLYNOS

Doetsch, Grether & Cie. S. A., Dépt. cosmétique

TELL EST LÀ

Nouvelle inédite de Maria Dutli-Rutishauser

Il était midi, et le soleil était haut dans le ciel, lorsque Tell attachait solidement sa barque à un endroit solitaire de la rive, entre Brunnen et Gersau. Personne ne l'aperçut lorsqu'il prit un sentier écarté qui, grimpant entre forêts et pâturages, conduisait au Righi. Il évita les endroits où il savait qu'il y avait des pâtres et des fruitiers. Il voulait et il fallait qu'il fût seul pour accomplir la tâche qu'il s'était fixée. Il fit une seule et courte halte devant un chalet solitaire. Seule une fillette se trouvait là, qui le regarda avec de grands yeux. Il lui demanda un peu de lait. Sa mère lui avait défendu de laisser entrer qui que ce soit. Mais l'enfant pouvait-elle renvoyer celui-là, qui lui paraissait être le maître des pâturages et de la montagne ? Son regard droit et fier n'inspirait-il pas dès l'abord, une confiance totale ? Non, cet homme ne pouvait nourrir aucune pensée mauvaise, et elle ne risquait rien en lui offrant du lait et du pain, tout ce qu'il y avait au chalet. Avec un bol de lait, elle lui tendit une tranche de pain noir, et elle le regarda manger, cependant qu'une expression d'admiration éclairait le visage de l'enfant.

Comme il remerciait la fillette avant de repartir, elle lui demanda timidement :

— Qui êtes-vous donc ?

Il reprit son arbalète et la plaça sur son épaule, en se bornant à lui répondre :

— Salue ton père de la part de Tell, de Burglen.

La fillette resta immobile, figée soudain.

Tell de Burglen ! N'avait-elle pas déjà entendu prononcer ce nom, qui laissait une impression si singulière, et qui résonnait si étrangement ! Ce devait être un personnage important ! Elle se sentait heureuse et fière de l'avoir vu une fois devant elle, en chair et en os. Jamais plus elle n'oublierait sa haute et fière stature. Comme elle l'aperçut, un peu plus tard, tout là-haut, suivant une arête rocheuse, elle joignit les mains, et levant les yeux au ciel, elle balbutia : « Mon Dieu, qui êtes au ciel, prenez Tell sous votre protection !... »

Tell avait-il pressenti la prière qui était montée pour lui d'une bouche innocente ? Il se sentait si léger, et le sentier lui paraissait si facile, qu'il avait l'impression de marcher sur du gazon.

Il connaissait sa tâche, et il était résolu à la mener jusqu'au bout. Plus, c'était un devoir qu'il lui incombait de remplir, de par une volonté supérieure à la sienne. Derrière lui tout un peuple attendait sa libération.

Les ombres du soir étendaient leur manteau sombre sur les vallées, lorsque Tell arriva à peu de distance de Kussnacht. Il évita le village. Il ne voulait pas dormir cette nuit-là. Il attendrait, caché tout près, jusqu'à ce que le bailli parût.

La nuit est longue.

Tout dort loin à la ronde. Tell surprend le dernier gazouillis d'un oiseau, le murmure d'un ruisseau qui attend la venue du jour ; puis le silence lourd et épais l'enveloppe de son linceul.

Tell est le seul, dans le silence qui l'entoure, qui ne dort pas, mais qui songe à la vengeance qui approche. Pourtant un instant, il aspire à la paix dans cette quiétude qui l'entoure. Mais aussitôt il songe à son fils, qu'il a laissé chez lui, et une colère folle s'empare de lui lorsqu'il revoit en pensée la pomme placée sur la tête de l'enfant, et qu'il a dû transpercer de sa

flèche au risque de le tuer. Son fils ! Tout le pays gémit sous les exactions du bailli et de ses suppôts. Il entend les plaintes et les larmes de ses concitoyens, dans cette nuit pourtant si douce et si calme.

Il baisse la tête, accablé, et se plonge dans des pensées amères. Non, il n'y aura pas de paix dans le pays, ni chez ses concitoyens, tant que le tyran n'aura pas été chassé pour ne plus revenir.

Que ne peut-il, à cette heure grave, s'entretenir avec Stauffacher, et avec le vieillard qui est le père d'Hedwige, sa femme bien-aimée ! Eux savent, peut-être, où se trouve en ce moment Gessler, s'il doit s'arrêter longtemps à Gersau. Ou bien doit-il, lui Tell, se rendre à Atdorf, afin de l'y rencontrer ?

Tell décide d'attendre la venue du jour ; si Gessler ne paraît pas, alors il ira le chercher ailleurs.

La nuit s'écoule ; l'aube va blanchir l'horizon. Elle commence à paraître. De son haleine fraîche, qui descend des monts qui se dressent tout alentour, tel un formidable rempart, elle chasse le sommeil qui alourdit les yeux et le cœur. Le regard et l'esprit de Tell redeviennent clairs et précis, comme aux jours où il se rend aux fêtes populaires ou au tir avec son arbalète et son carquois rempli de flèches qui ne manquent jamais le but visé. Il lève les yeux vers les hautes montagnes d'où descend le souffle inspirateur de liberté. L'aurore, timide encore, s'essaie à rougir les plus hauts sommets et les neiges éternelles, puis semble disparaître ; mais bientôt, ayant vaincu la nuit, elle revient triomphante, éclate, rougit le ciel et toutes les cimes, pour se précipiter ensuite, en une lumière dorée, dans les vallées profondes. Tout est lumière maintenant, pureté, clarté : seuls le cœur et l'âme du tyran restent sombres.

L'Illustré

DU 1^{ER} AOÛT

paraît aujourd'hui au prix habituel de 40 cts
avec deux pages en couleurs
qui lui donnent un cachet spécial

Vous recevrez gratuitement

ce numéro et les deux suivants si vous souscrivez un
abonnement à prix réduit en utilisant le bon ci-dessous

BON

pour nouveaux abonnés (expédier comme imprimé
à l'Administration de « L'ILLUSTRÉ », ZOFINGUE).

Je m'abonne à « L'Illustré » dès le No 31 (livraison
gratuite jusqu'au milieu d'août)

et m'engage à verser : fr. 4.50 par trimestre
fr. 8.50 par semestre
fr. 17.— par an

Prière de percevoir le premier montant, soit : fr. 6.55
(4¹/₂ mois) jusqu'à fin 1943.

par remboursement - je paye par chèque postal au
compte Lausanne II 2193. Dans ce dernier cas, noter
au verso : nouvel abonné à « L'Illustré ». - * Biffer ce
qui ne convient pas.

Nom

Profession

Adresse

Tell est saisi d'admiration, il reste silencieux devant ce spectacle, comme s'il le voyait pour la première fois. Son âme tressaille, tout son être frémit. Toute cette beauté devrait être créée pour les yeux d'un peuple d'esclaves ? Non, Tell sait que ce pays magnifique a été créé par la main de Dieu, que ces hautes montagnes sont un rempart pour son peuple qui gémit et soupire sous le joug étranger — pour son peuple qui va se lever pour secouer et bannir à jamais l'esclavage et la servitude.

Que peuvent les châteaux-forts des baillis contre la main du Tout-Puissant et contre des montagnards résolus ! Quelles murailles pourraient résister contre les montagnes éternelles ? Quels fossés sont aussi larges et profonds que le lac aux eaux vertes qui unit les trois pays forestiers ligués pour défendre leurs libertés ?

Non, un si beau pays n'a pas été créé pour abriter un peuple de serfs et de valets ! Il l'a été pour être la patrie de modestes paysans, de rudes chasseurs, de pêcheurs et de montagnards libres ! Ses lois et ses coutumes doivent être celles des ancêtres, qui ne craignaient et ne s'inclinaient que devant Dieu. Et ce peuple ne doit pas avoir d'autre maître que celui qui leur parle du haut des montagnes, dont il entend la voix dans le roulement du tonnerre ; qui bénit leurs récoltes ou les détruit, selon qu'il l'a mérité : vers lequel montent aussi ses prières dans les jours de détresse. C'est le peuple des Waldstätten. C'est le Tout-Puissant qui a écrit dans le cœur des hommes libres les lettres de franchise ; c'est lui qui leur a donné en héritage le sens de la liberté, et qui fait dire au mourant, quand il s'adresse à son fils : « Nous sommes un peuple libre ; l'empereur a étendu sa main sur nous ; notre devoir est de secouer son joug. »

Que sont pour les Waldstätten les liens qui unissent quelques seigneurs aux principes de la maison d'Autriche ! Que leur importent des lettres de franchise qu'ils n'ont jamais vues, qu'aucun parmi eux ne peut lire ! La liberté des ancêtres vaut plus que tous les parchemins. Ils sont nés pour la liberté, et non pour la servitude. Leurs montagnes leur serviront de rempart. Ils n'ont que faire des faveurs des grands et des puissants de ce monde. Que les baillis soient chassés, et annulées les lourdes dîmes prélevées sur les maigres récoltes. Ils n'entendent plus plier le genou que devant le Dieu tout-puissant devant lequel ils s'agenouillent chaque dimanche.

Tell regarde la lumière du matin éclairer les vallées, et le lac scintiller sous les feux du soleil. C'est une merveille que ce beau pays, et ceux qui l'habitent en sont responsables comme d'un dépôt sacré. Ils le savent, ils sont résolus de mettre un terme à l'oppression qui les écrase, et qui ternit l'image de la patrie. Il faut qu'elle redevenue la libre terre des aïeux.

Tell s'est caché derrière un buisson, car il vient d'entendre le bruit de sabots de chevaux qui approchent. Il guette ; il veut reconnaître ces cavaliers.

Ce sont les valets du bailli — les écuyers. Ils viennent de Kussnacht. Ils se hâtent vers Gersau, en éclaireurs de leur maître — songe Tell — et il espère qu'il en est ainsi.

La journée s'écoule lentement.

Tell doit chercher maintenant un endroit où il puisse se cacher, sans risquer d'être découvert. Il aperçoit des paysans qui travaillent dans les champs. Il connaît un chemin creux, entre Immensee et le lac, par où doit passer le bailli pour regagner son château. C'est un mauvais chemin, étroit, encaissé, bordé de hauts arbres de chaque côté.

L'ombre fraîche du bois enveloppe Tell. Cette fraîcheur lui est agréable, après les heures passées au grand soleil. Il mange le morceau de pain qu'il a emporté avec lui. C'est maigre, mais c'est assez. Celui qui a une haute mission à accomplir, ne songe guère à manger.

Alors que le soleil décline, et que l'ombre s'allonge, et que Tell songe à sa femme et à son fils restés seuls à la maison, le son d'un cor de chasse retentit à son oreille.

Le bailli !

C'est le signal habituel qui annonce son approche.

Le signal aussi que le chemin doit être libre pour les cavaliers qui vont passer. Tell voit l'attelage d'un pauvre paysan qui doit péniblement faire demi-tour dans le chemin étroit.

Ce n'est pas une petite affaire. Les vaches beuglent sourdement sous les coups, tandis que le paysan fait de vains efforts pour laisser le passage libre. Soudain, on entend les cavaliers qui approchent ; les vaches s'affolent, l'attelage barre la route.

A quoi servent les cris et les imprécations du paysan d'Immensee ? Les vaches, devenues folles sous les coups, s'élançant au-devant des cavaliers. Le paysan perd la tête aussi. Les cris de colère des valets l'atteignent comme autant de coups de cravache.

Tout est inutile.

Le désordre se met dans le groupe des cavaliers. Leurs cris et leurs coups de cravaches excitent davantage encore les vaches, si bien que l'une d'elles effleure le cheval du bailli. Chose impardonnable !

Le bailli considère les efforts et la confusion du paysan. Son rire est mauvais, et il se réjouit de l'angoisse qui courbe le pauvre homme. Hier, c'était Tell qui a échappé, en sautant de sa barque et en la repoussant dans les flots soulevés du lac — aujourd'hui, c'est un vil paysan qui ose barrer le passage ! — C'en est trop !

— Eh, paysan, faut-il donc qu'on t'enlève tes vaches ?

Le paysan lève les yeux, et voit le rire mauvais du bailli. Il répond humblement :

— Ces vaches sont le seul bien qui me reste, seigneur !

— Alors, débarrasse le chemin ! Je ne suis pas habitué à m'arrêter et à attendre pour de sales vaches qui encombreront mon chemin !

Le paysan s'efforce en vain de ramener ses bêtes. Tout est inutile. La peur le trouble.

Gessler est furieux. Sa voix éclate dans l'étroit passage : « Assommez-le et enlevez-lui ses bêtes ! Un paysan qui ne sait être maître de son attelage, n'est pas digne d'en posséder. »

Les écuyers descendent de leurs montures. L'un d'eux saisit le paysan, tandis que les autres maîtrisent les bêtes.

Pendant qu'on le lie, le paysan supplie :

— Grâce et pitié, seigneur bailli ! Vous m'avez déjà fait emprisonner pendant six mois, et ma femme vient d'accoucher de son premier-né. Il me faut du lait pour ma famille...

Il ne peut terminer.

La cravache du bailli le frappe au visage. Le sang coule.

— Maudit coquin ! Que m'importe ta famille ! Si tu avais fait ton devoir, tu n'aurais pas été enfermé dans la tour !

Le paysan lève de nouveau les yeux. Le martyre et la misère se lisent dans ce regard, mais il s'y devine aussi une ombre de révolte.

Gessler frissonne malgré lui. Hier, dans la barque, Tell ne lui a-t-il pas aussi jeté un regard qui l'a fait trembler ! Ils ont tous un mauvais regard, maintenant, ces rebelles ! S'ils n'étaient pas tous aussi stupides que ce paysan, et s'il n'avait pas la puissance et le pouvoir à sa disposition, Gessler aurait raison d'avoir peur. Mais il saura bien les mâter !

De nouveau la cravache cingle le visage et les épaules du paysan qui s'effondre, pendant que le tyran s'écrie : « Voilà comment je te dompterai, peuple des Waldstätten, — et toi aussi, Guillaume Tell ! »

Soudain, un bruissement se fait entendre dans un fourré qui borde le chemin. Gessler se retourne. Il devine et lève la main. Mais la flèche qui siffle dans l'air frappe le tyran en plein cœur.

La flèche de Tell n'a jamais manqué son but. Elle frappe l'aigle en plein vol. Elle a abattu la pomme que le tyran avait fait placer sur la tête du petit Walter. Elle t'a frappé à son heure, Gessler !

Le bailli tombe de cheval.

Un écuyer s'empresse, le soulève.

Le sang fait une tache rouge sur le pourpoint de soie bleue. Une écume sanglante s'échappe des lèvres qui, tout à l'heure, ont prononcé des paroles si cruelles. La main qui a frappé sans pitié, se pose sur le cœur qui s'arrête.

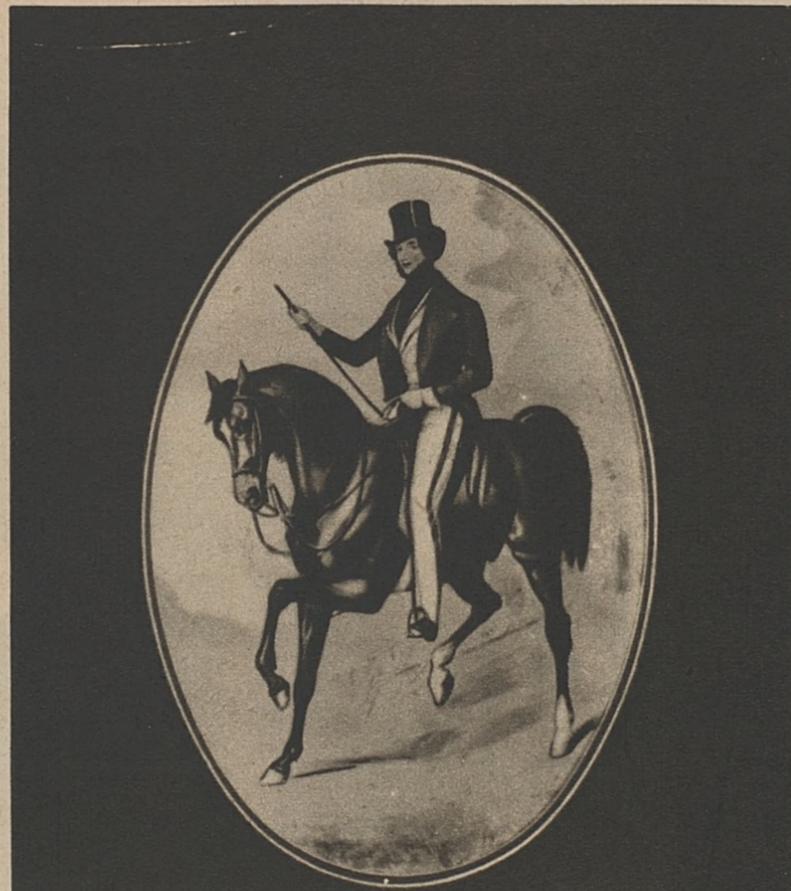
« C'est Tell qui m'a frappé. »

Gessler est mort.

Comme ils meurent vite les puissants !

Le paysan, à moitié évanoui, se rend compte que quelqu'un le débarrasse de ses liens. Il n'ouvre pas les yeux, mais il sait que Tell est là...

Traduit de l'allemand par V. Bertolini.



*Les Parfums
du Chevalier*

D'ORSAY

DUO

★

DANDY

★

MILORD

★

TROPHÉE

★

BELLE DE JOUR

parachèvent la féminité...

M^c d'orsay
PARIS

SUCCURSALE POUR LA SUISSE : RUE DES PÊCHERIES 10, GENÈVE

LA SITUATION MILITAIRE DE LA SUISSE

1^{ER} AOÛT 1291 — 1^{ER} AOÛT 1943

PAR LE COL. DIV. GROSSELIN

Les Waldstaetten

Quelle analogie frappante cette situation militaire de notre Suisse que nous vivons en ce 1^{er} août 1943 avec celle que vivait notre jeune Confédération le 1^{er} août 1291 ! Les Waldstaetten étaient encerclés presque de toute part par la puissante maison de Habsbourg. On peut se représenter la disproportion des forces, si l'on songe que la victoire suisse du 14 novembre 1315 à Morgarten mit en présence environ 1450 Confédérés contre 20.000 ennemis. Quant à l'armement, les Suisses étaient dans une infériorité inquiétante, vis-à-vis des destriers puissants des vaillants chevaliers autrichiens.

Mais les Suisses ont une intense préparation militaire. Les cadres ont appris la tactique au service étranger. De gros sacrifices financiers ont permis d'établir un réseau fortifié. De redoutables fortifications barrent les vallées de Rothenthurm et d'Alpthal, coupent le passage d'Arth, le Brunig, défendent Stansstad, où des milliers de pieux dans le lac forment une infranchissable estacade, et c'est entre Sattel et le retranchement de la Letzturm qu'on attire l'ennemi, comme le dit exactement l'historien Raoul Privat. L'armement, malgré les frais énormes, répond au but : frondes, arcs, arbalètes, vouges, fauchards, plus tard halberdes et piques vont devenir célèbres. — L'armée nationale confédérée, créée par le service militaire obligatoire, allait connaître pendant deux siècles des succès inouis. Le service militaire obligatoire restera la pierre d'angle de notre indépendance. — Cette analogie stratégique suisse de 1291 et de 1943 est assez naturelle, c'est la conséquence de notre position géographique.

Lorsque, fonçant vers le soleil, les Helvètes se heurtent à Jules César à Bibracte, il semblerait que sur ce champ de bataille, le principe de vie d'une nation et, en particulier, la destinée du peuple helvétique, aient été écrits par le sang des faibles guerriers des Alpes et des légions styriennes romaines. — Après



Représentation schématique de notre défense nationale. Le pays est divisé en un nombre donné de secteurs de guerre (ceux de notre carte sont évidemment théoriques) dont chacun a sa mission bien définie. Le réduit comprend à son tour un certain nombre de secteurs. On voit plus bas la coupe de l'un d'eux, auquel nous donnerons le No 16.

NOTRE RÉDUIT NATIONAL

Jusqu'à la débâcle de la France, chacun savait en Suisse que nos plans stratégiques étaient dressés en fonction d'une agression venant du nord et de l'est ou de l'ouest ou du midi et que, dans chacun de ces cas, nous pourrions compter sur un allié probable ou tout au moins appuyer notre défense à un front européen. Or, tout cela était désormais caduc. Il ne s'agissait plus de cas A ou B ou C, mais d'un cas ABC qui épuisait à la fois toutes nos hypothèses stratégiques : l'encercllement. C'est alors que le général mit à exécution un nouveau plan opératif en créant le réduit national.

Ce terme de fortification signifie : ouvrage construit à l'intérieur d'un autre pour en prolonger la défense et permettre même d'en chasser l'ennemi. Notre réduit assure la protection immédiate de notre bien le plus précieux : les grands passages transalpins.

Ouvrage cloisonné, il est divisé en cellules étanches organisées pour la défense contre un ennemi pouvant surgir du nord, du midi, du levant, du couchant ou... du ciel. Chaque secteur du réduit possède ses dépôts de munitions, ses arsenaux, ses vivres, ses établissements d'arrière.

touchés écrits par le sang des légions stylées romaines. — Après la bataille, heureuse ou malheureuse pour les Helvètes, mais perdue stratégiquement par le vieux Divicon. César, impressionné par tant d'héroïsme les laisse rentrer chez eux. Non point par générosité, mais pour ne pas laisser envahir les solitudes des Alpes par les Germains en mouvement. Bien plus, un traité formel fut conclu entre Rome et les Helvètes, 58 ans avant Jésus-Christ, leur laissant le droit de se gouverner eux-mêmes; ils auront leurs chefs, leurs juges, leurs magistrats de chez eux. Mais en contrepartie, César leur demande d'assurer la garde des Alpes.

Défaite ou victoire, Bibracte, où l'honneur militaire a été sauvé, consacre un grand principe: pour qu'une nation vive, il faut qu'elle sauve l'honneur. L'honneur d'un pays se sauve dans le martyre et dans le sang. C'est l'honneur militaire. — C'est pourquoi à Saint-Jacques-sur-la-Birse, l'adversaire, le futur Louis XI, impressionné par l'héroïsme des Suisses, recherchera l'alliance des cantons. C'est pourquoi, à Marignan, perdu par les Confédérés, l'adversaire François Ier, frappé à son tour par tant d'héroïsme, recherchera l'alliance des cantons. — C'est parce que l'honneur militaire porta haut le nom suisse, que Neuenegg, Stans, Schindellegi, le Bois de Finges, Polotz, la Bérésina interdirent l'annexion de la Suisse à la France sous Napoléon et donnèrent au congrès de Vienne la place qui revenait à notre pays.

Gardiens des Alpes

Bibracte, car l'honneur militaire a été sauvé, c'est la consécration de l'immense valeur stratégique de nos routes suisses, des cols des Alpes, dont les Helvètes vont rester les gardiens jusqu'à nos jours, car c'est la tâche de notre armée.

Préparation militaire

Si les Helvètes, chaque fois qu'ils furent unis, restèrent indépendants et les gardiens des Alpes, ils le durent à leur intense préparation militaire. C'est par le degré de sa préparation militaire qu'on peut juger la volonté d'un peuple de rester libre.

1934

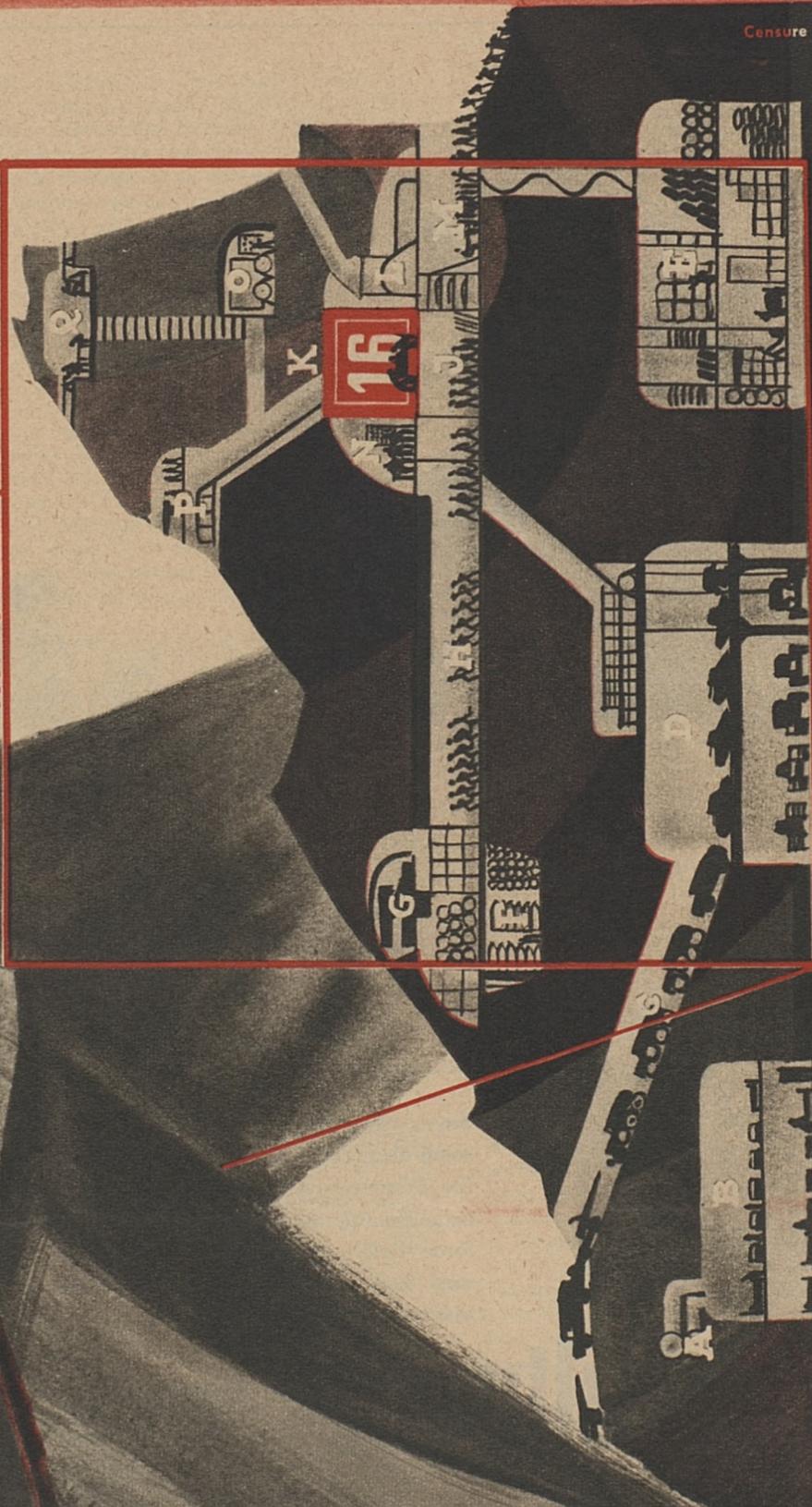
En 1934, notre peuple votait, dans sa souveraineté, une loi prolongeant les services d'instruction afin de faire face au progrès technique des armes. Il savait qu'il consentait là d'immenses sacrifices de temps, de travail, d'argent au service du pays. Quelle volonté de rester indépendant exprimait cette votation de notre peuple qui décidait les plus lourds efforts pour assurer la défense du pays! Ses mandataires accordaient 6 millions qui permettaient la construction de notre puissante ceinture de forteresses frontalières. En 1936, on souscrivait 235

Suite à la page 973.

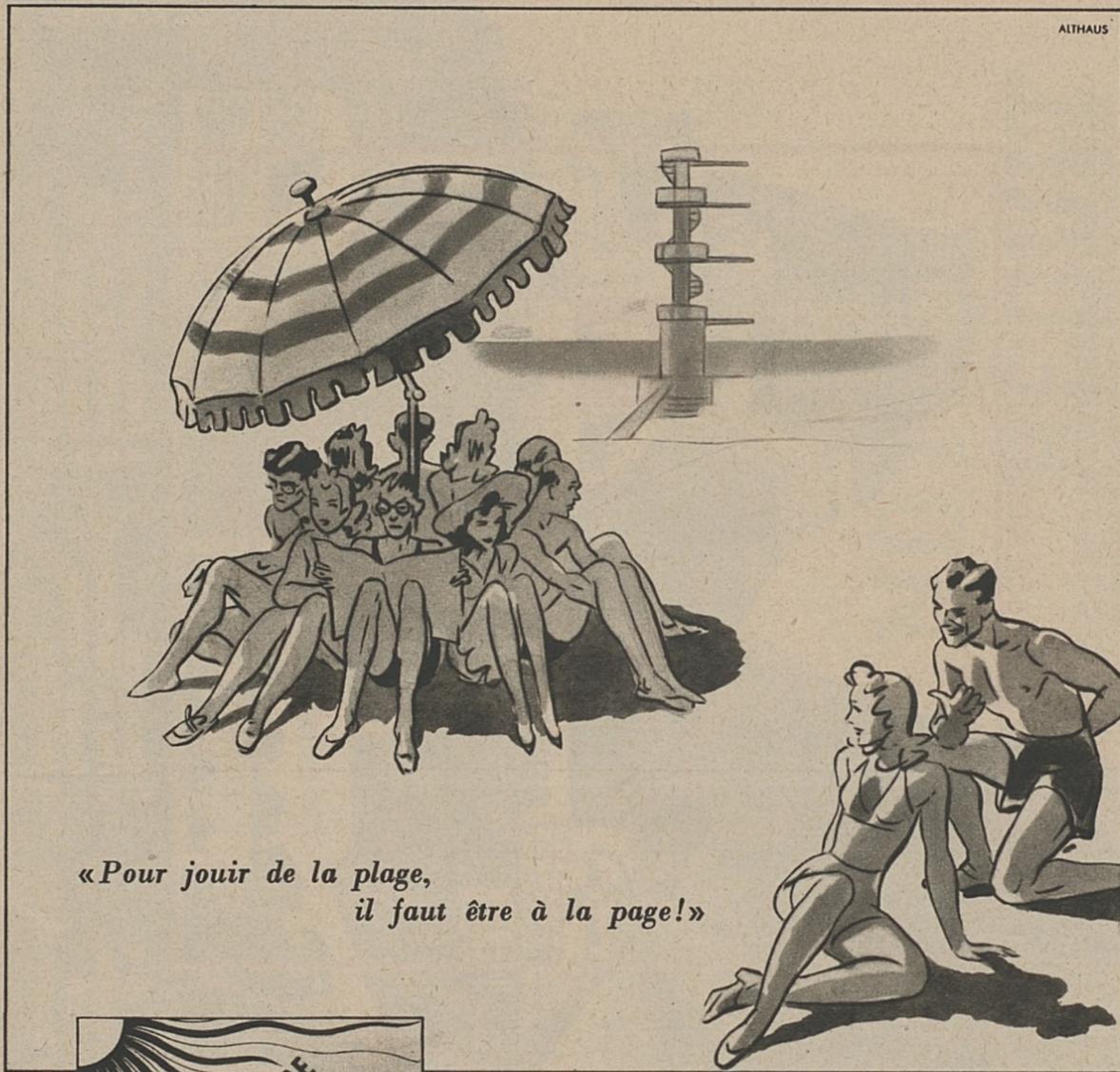
Chaque alvéole de ce nid d'abeilles est une citadelle pour soi qui peut vivre, se battre, soigner, ses blessés, récupérer son matériel, même si elle est coupée du reste du monde. Loin d'être une « prison » pour ses défenseurs, ouvrage solide, puissant, redoutable à tout assaillant, quels que soient ses moyens d'attaque, le réduit fait corps avec la défense intégrale du territoire. A aucun moment, en effet, le général n'a modifié la mission des troupes frontalières. Celles-ci, en liaison avec les autres troupes dont la consigne est de se battre hors du réduit, défendent le pays du territoire national n'est livré d'avance, intact, à l'ennemi. Tant que nous tiendrons le réduit, citadelle de la place, donjon du château-fort suisse, nous n'aurons pas perdu notre guerre et l'ennemi n'aura pas gagné la sienne!

(Notes tirées d'un récent ouvrage que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs: « Le Réduit national » par le colonel Louis Couchepin. Cahier XIV des Pages Suisses, chez Kundig, Genève. — La Rédaction.)

COUPE SCHEMATIQUE DU SECTEUR No 16



- A Aération
- B Lazaret
- C Sortie
- D Parc pour autos. Essence
- E Magasin de vivres
- F Dépôt de munitions
- G Artillerie lourde
- H Galerie de communication
- I Cantonnement
- K Poste de commandement
- L Dispositif d'aération
- M Abri antiaérien
- N Centrale téléphonique et de T. S. F.
- O Electricité et eau potable
- P Artillerie mi-lourde
- Q Poste d'observation



« Pour jouir de la plage,
il faut être à la page! »



Soyez de votre temps! Moquez-vous des coups de soleil en recourant à Hamol-Ultra. Opposant, selon les dernières données scientifiques, un filtre infranchissable aux « ultra-violets », Hamol-Ultra renforce l'effet des rayons bienfaisants. Ce produit sans égal vous permettra de brunir vite, parfaitement et sans danger.

hamol ultra

Ces rayons schématisés figurent sur tous les emballages d'Hamol-Ultra. Veuillez y prendre garde, s. v. p.

Huile Hamol-Ultra Fr. 2.10 et 3.—
Crème Hamol-Ultra 2000 Fr. 1.— et 2.—
Crème Hamol-Ultra (non grasse) Fr. 2.—

HAMOL S.A., ZURICH



LE CUBE VEGETAL
Knorr

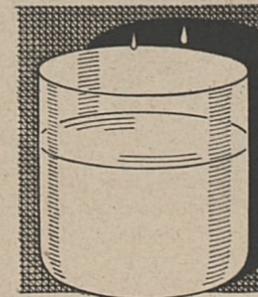


pour une cuisine meilleure!

Propre

JUSQUE
DANS SES PLUS PETITS RECOINS

• Aucune tache, aucune impureté ne peut adhérer à votre dentier après l'emploi de Stera-Kleen. Ce traitement constitue la méthode la plus parfaite pour nettoyer les dentiers. Laissez simplement votre dentier dans une solution de Stera-Kleen pendant 20 minutes ou pendant la nuit. Stera-Kleen pénètre jusqu'aux plus petits recoins, rend les dents fraîches, propres et saines. Stera-Kleen est expressément recommandé par les dentistes. En vente dans toutes les pharm. et drogueries.
Petit modèle fr. 1.80
Grand modèle fr. 2.80



Stera-Kleen

NETTOIE ET STÉRILISE LE DENTIER
REPRÉSENTANT GÉNÉRAL
F. UHLMANN-EYRAUD S.A., GENÈVE-ZURICH



C'est un **chalet Winckler**
une maison familiale de qualité
pourvue de tout le confort moderne. Demandez notre nouvelle brochure — 64 pages — 100 illustrations — envoyée gratuitement, qui vous documentera sur les méthodes Winckler.

WINCKLER
FRIBOURG

Rationnement...

les soucis de la cuisine!



Le poisson
est meilleur servi avec une sauce au beurre, un peu de moutarde de table HELVETIA et des oignons. Le goût de poisson est neutralisé et affiné par la moutarde HELVETIA. Une recette fameuse!

la moutarde qui met de bonne humeur

Société Anonyme A. Sennhauser Zurich 4

Un fortifiant

d'une action rapide

dans des cas d'exténuation générale, d'affaiblissement, de surmenage, de manque de sommeil, d'excitation nerveuse et d'échanges irréguliers, aussi des pertes nerveuses chez la femme:

3 pilules PERDEX

avant de s'endormir.
Ce qu'il y a de particulier dans les pilules PERDEX, c'est la combinaison d'extraits précieux de plantes médicinales, stimulant la fonction de nos glandes, avec du phosphate et des sels minéraux. Recommandées par des médecins.
La cure de pilules PERDEX, suivant le Dr. en chim. Engler et le Dr. Prus. Cure entière de 100 pilules fr. 5.70, dans toutes les pharmacies. — Labor. pharm. du Dr. Engler, EROS S.A., Küssnacht 15 - Zurich.

Suite de la double page précédente.

millions pour notre défense nationale. — En 1937, les troupes sont réorganisées d'une façon moderne. En septembre 1939, notre armée peut se présenter à la frontière apte à remplir sa lourde tâche. Chaque jour qui passe voit l'instruction, l'armement, le réseau fortifié acquérir davantage de valeur, car notre armée travaille. Par cette votation de 1934, nos frontières furent respectées.

Milliards

Il nous faudra payer encore 6 milliards ou davantage. Chers lecteurs, jetez un regard sur notre Suisse de 1798 à 1813.

Occupation

Un auteur français évalue à 46 millions de francs ce qui a été pris à Berne seule en 1798, en argent, vin, blé, armes. Tous les chiffres cités, traduisez-les en francs actuels. Le trésor de Berne, qui eût pu être mieux employé à préparer la défense helvétique plutôt qu'à financer l'expédition des pyramides, partit, suivi des trois ours de la fosse afin d'ajouter l'insulte à l'extorsion. — En 1799, Zurich doit payer à Masséna 800.000 francs, Bâle 1.400.000, St-Gall 400.000, Thurgovie 1.500.000, Einsiedeln et Lucerne 1.000.000 de livres, Sion 1.000.000 également. La Suisse dut entretenir les armées d'occupation. Les biens des hôpitaux sont enlevés. Une foule de villages incendiés ou détruits. Rien qu'en Valais, les soldats de Xaintrailles, furieux de la résistance, brûlent 20 villages, égorgent les hommes, pendent une femme par les pieds à Brigue. L'occupation nous coûte plus de 2 milliards. Sans parler des cruautés, de la déportation qui est introduite, des prisons qu'on remplit, de la conscription destinée à fournir à la France, dès 1798, 18.000 hommes; dès 1803, 16.000. Cette levée, les jeunes gens refusant de marcher, souleva de terribles révoltes, suivies de cruelles représailles. — De ceux qui partirent, peu revinrent des pontons torrides d'Espagne aux plaines glacées de Russie. La forêt de Bremgarten, près de Berne, était pleine de cadavres de femmes violées. La famine, la misère, les épidémies, particulièrement le typhus, s'abattirent sur toute la Suisse. Des milliers d'enfants affamés erraient par le pays. Plus aucune liberté, politique ou personnelle... Les dépêches de la guerre actuelle semblent dire que rien n'a changé, pas même pour les Etats qui se rendent sans combattre. Consentons les plus lourds sacrifices pour notre défense afin d'éviter l'occupation. Aussi, lecteur, sens-tu ce qu'il y a de sinistre dans ce mot « occupation » ?

Objectifs

Sans or, sans pétrole, sans charbon, sans matières premières, quel objectif peut attirer chez nous une armée étrangère? Ce sont nos ponts, nos cols, nos tunnels, ce sont ces routes qui partent dans toutes les directions de la rosé des vents, comme les torrents coulent de nos montagnes. Aucune armée ne saurait manœuvrer autour de notre pays, si ces routes, qui menacent ses flancs et ses arrières, ne sont pas barrières, c'est-à-dire si elles sont neutres ou en sa possession. Si donc, en septembre 1939, notre armée n'avait pas été apte à sa tâche, les premiers combats se livraient chez nous! Aujourd'hui, ces ponts, ces tunnels sont d'une immense utilité pour nos voisins, en tant qu'il s'agit de transports commerciaux, à l'exclusion de tout transport militaire, hommes ou matériel. Tant que notre armée en garantit la neutralité, l'inviolabilité, ce sont des communications rapides et sûres. Si l'on tentait de s'en emparer, elles seraient détruites en temps voulu.

Enseignements

Les campagnes militaires de cette guerre fixent certains points: 1° L'aviation, sans laquelle on ne peut rien sur le champ de bataille moderne, si terrible soit-elle, ne peut pas tout. C'est une arme. Seule, elle ne saurait amener la décision. Quel que soit le vainqueur dans la lutte aérienne qui se livrait dans le ciel d'Angleterre en 1940, il n'y eut pas de décision, puisque l'on se bat encore. Il faut donc l'action terrestre, le choc des armées, jusqu'au combat rapproché. — 2° Les chars de combat sont une armé très dépendante du terrain. — 3° La fortification permanente joue un rôle de premier plan. Songez aux travaux cyclopéens de la « forteresse Europe ».

La montagne

4° La montagne est pour le défenseur un auxiliaire puissant. Lorsque dans leur avance rapide vers les pétroles caspiens, les armées allemandes, en septembre 1942, abordent le Caucase, elles ralentissent l'allure et s'arrêtent. Les dépêches allemandes l'expliquent. La route qui longe la mer Noire est dominée par des hauteurs couvertes de mitrailleuses, la route par la montagne est encore plus difficile, le défenseur utilise avec

mes et en matériel, l'aviation dans ce terrain montagneux perdait son efficacité et les chars étaient inutilisables. Le combat devint un combat de fantassins où la lutte corps à corps fut gagnée par le mieux préparé.

Tenir

Mais pour notre pays, quelle leçon nous donnent les partisans de la Yougoslavie sur la valeur de la montagne quand on veut la défendre! Parce que l'aviation y est presque inefficace, et que les chars n'y peuvent pas pénétrer, ce réduit serbe est inexpugnable. Ces hommes qui n'ont de communication avec l'humanité que par le ciel en sont à leur 28me mois de résistance. De durs combats se développent actuellement au Monténégro. D'importantes forces de l'Axe, appuyées par des troupes bulgares, se heurtent aux troupes serbo-monténégrines, de Bosnie et d'Herzégovine. 30.000 partisans auraient été tués. Malgré les régiments alpins de l'Axe, le réduit continue à tenir. Si, comme la Finlande et la Grèce, cette Yougoslavie avait été unie et préparée à la guerre, le réduit prévu par le commandement yougoslave: Split, Sarajevo, Nisch, eût été inexpugnable. Cette situation de la Yougoslavie reflète bien la période suisse de 1798, où notre désunion fut chèrement payée par les horreurs de l'occupation avec tous ses crimes. — Lorsqu'en montagne on veut tenir, point n'est besoin d'avions innombrables, de chars de 70 tonnes ou de canons de 400 mm. Notre armement, de notre magnifique arquebuse de 24 mm. à notre obusier de 10,5 cm., notre mitrailleuse, notre beau mousqueton ne le cèdent en rien à tout autre armement. Que feraient les colonnes de tanks, longues de plus de 100 kilomètres, dans nos défilés du Jura et des Alpes, où un ou deux chars auraient peine à avancer de front? Elles seraient détruites! Comme, dans les défilés forestiers au nord du lac Ladoga, fut détruite la 18me division blindée russe qui, pénétrant dans la forêt avec 18.000 hommes, n'en avait plus que 100 lorsqu'elle se rendit, et où furent anéanties les 44me et 163me divisions blindées russes, sous l'attaque des petites unités de la vaillante Finlande dans la campagne de 1939-40.

1^{er} août 1943

Par les immenses sacrifices de temps et d'argent consacrés à notre défense militaire, nous sommes aptes à interdire l'accès de nos routes. Mais il est bien entendu que si l'on parvenait à les aborder malgré nous, elles sauteraient du plus petit ponceau au plus grand tunnel, devenant ainsi inutilisables pour des années. Nous pouvons tenir longtemps notre ceinture de fortins frontières, nos lignes fortifiées derrière le Rhin, dans le Jura, sur le plateau, lignes qui s'appuient à nos rivières profondes et à nos lacs.

Réduit

Enfin, au centre, il serait dur à croquer notre réduit appuyé aux trois verrous de nos Alpes: Sargans, le St-Gothard et St-Maurice. — Durant la première guerre mondiale, ce n'est ni en Belgique, ni dans le nord de la France abandonnée avec raison par Joffre que la Belgique, la Roumanie, la Serbie, les départements français occupés furent délivrés, mais sur la Marne. On n'augmente pas comme on veut les effectifs d'une armée. Il est donc nuisible d'en faire un cordon frontière qui, percé, parce qu'il ne peut être tenu en force partout, amène la catastrophe. Comme on l'a vu en Pologne, en Grèce et en Yougoslavie. Il faut raccourcir le front aux endroits où nous pouvons agir avec le



La situation actuelle de la Suisse, entourée de tous côtés par les puissances de l'Axe, présente une analogie frappante avec celle des Waldstätten en 1291, époque où ils étaient presque entièrement encerclés par la toute puissante maison des Habsbourg. Carte tirée de « Aigles romaines et croix de Savoie en Helvétie » par C. Richelmy (Ed. La Baconnière, Neuchâtel).

Durant l'occupation étrangère, des agents recruteurs parcouraient les cantons suisses, mettant le grappin sur nos jeunes gens pour fournir à la France un contingent annuel de 16 à 18 000 hommes.

Esquisse de Fr. Waltherdt tirée de l'« Histoire de la Suisse » par A. Gobat (Ed. F. Zahn, Neuchâtel).

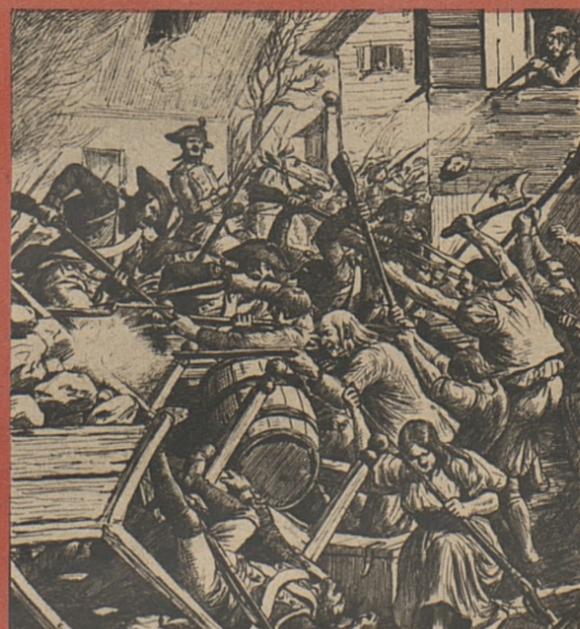
adresse l'avantage naturel. Si on a pu s'emparer de Novorossisk, Tuapsé ne sera jamais abordée. Les montagnes et les défenseurs barrent le chemin. C'est une guerre de petits détachements et de rencontres d'homme à homme. — Si les Allemands, aujourd'hui, tiennent si bien leur tête de pont du Kouban, c'est que leur flanc sud s'appuie aux contreforts caucasiens aux gorges profondes. Les défenses allemandes, par ce fait, y sont puissantes. Dans ce terrain, l'aviation perd son efficacité, et les chars n'y peuvent pas pénétrer. La belle résistance de l'Axe dans la tête de pont de Tunisie a, durant six mois, arrêté l'ennemi. Parce que, disent les Anglo-Saxons, malgré la supériorité en hom-



La garde des Alpes, mission helvétique qui remonte à la bataille de Bibracte (58 av. J.-C.)



Retour de Marignan. Meurtris, saignants par mille plaies, mais demeurés magnifiquement disciplinés, les Suisses rentrent dans leurs montagnes la tête haute, car en sauvant l'honneur, ils avaient assuré le salut de la nation.



En 1798, dans certains cantons, notamment à Nidwald, la résistance à l'envahisseur fut désespérée: à côté des hommes valides, les vieillards, les femmes, des enfants même prirent part de toute leur âme à cette lutte à la vie et à la mort. Quand une telle flamme brûle dans l'âme d'un peuple, il est, quoi qu'il advienne, assuré de retrouver tôt ou tard la libre disposition de son sort.

L'Arome Maggi



améliore les soupes

maximum d'efficacité et où l'ennemi ne peut utiliser qu'un minimum de matériel. Alors que l'agresseur pourrait attaquer dans beaucoup de secteurs du plateau avec une division, dans le réduit il y a beaucoup de secteurs où il ne pourrait agir qu'avec une patrouille alpine. Alors qu'en Russie on assiste à des engagements de 1000 chars, sur notre plateau ce seraient quelque 200 chars, à supposer qu'ils aient pu franchir le Jura ou les rivières. Dans le réduit, il serait très rare à 10 chars de pouvoir se déployer. Prenons la région Righi-Pilate, sur 20 kilomètres, deux chars pourront agir. Sur la route de Weggis ou celle d'Alpnachstad, un char sera bien aise de se promener seul.

Brisé une première fois à la frontière par notre défense, puis sur la ligne de nos lacs et de nos rivières, exposé aux contre-attaques partant du réduit en direction du plateau, l'assaillant réfléchira sur le temps que nécessitera l'approche de cette puissante citadelle. Là, il lui faudrait alors engager une bataille dont il ne peut mesurer la durée, perdant ainsi l'avantage qu'il cherchait : utiliser à temps nos routes. L'immense avantage de ce réduit réside dans le minimum de grands déplacements de troupes dont les marches ne peuvent s'exécuter que la nuit; il fait face à la supériorité mécanique ennemie, en avia-

tion et en chars. C'est une solution stratégique élégante.

Hérisson

Est-ce à dire que comme ceux de 1291, nous devons toujours faire le hérisson? On se bat en Sicile. Cette bataille a pour nous Suisses deux significations. Ces routes du canal de Sicile évoquent l'image de nos routes suisses. Aucun mouvement stratégique dans la région méditerranéenne ne peut s'effectuer avec sûreté si le canal de Sicile n'est pas neutre ou assuré. De même, aucun mouvement stratégique ne peut s'opérer autour de nos frontières si notre armée ne garantit pas la neutralité de nos routes, ou alors une des armées étrangères doit les assurer en s'en emparant.

Avenir

L'autre signification de la bataille de Sicile pour nous, c'est que le front de bataille se rapproche de notre pays et qu'il peut courir, comme il l'a déjà fait des marais du Pripet aux Carpathes, pour s'accrocher aux Alpes et de là à la mer. A ce moment, nous retrouverons notre situation dans le front comme en 1914-1918 et en septembre 1939. Nul doute qu'avec la rapidité dont notre commandement a fait preuve en créant le réduit sur la base de la situation de 1940, il ne s'adapte avec

ECHOS DE L'ASSURANCE

11.

Un cautionnement est exigé ...

Souvent les employés ou fonctionnaires — comptables, caissiers, chefs de succursales, voyageurs, gérants, etc. — astreints à fournir cautionnement, ne sont pas en état de déposer à cet effet des espèces ou valeurs, soit qu'ils ne disposent pas de moyens suffisants, soit qu'ils en aient besoin ailleurs.

Devront-ils alors recourir à un emprunt, chercher une caution, contracter des engagements onéreux ou même renoncer à la place ?

En aucune façon ! Il suffit, en effet, de souscrire une assurance-cautionnement, dont le certificat sera déposé entre les mains de l'employeur. Ainsi, en cas de détournement ou de fraude de l'employé cautionné, la société d'assurance répondra envers l'employeur, à concurrence de la somme fixée dans la police, de la réparation des dommages causés.

L'assurance-cautionnement est une bonne garantie que sa forme particulièrement opportune fait toujours plus apprécier.

Nos représentants vous donneront tous les renseignements sur la prime modique de cette assurance.

Winterthur ACCIDENTS

Société Suisse d'Assurance contre les Accidents à Winterthur



MOSSÉ ECOLES et INSTITUTS



Les vacances d'été à la montagne procurent joie et santé.

Demandez prospectus à:
ALPINA, Champéry
1070 m (Valais)

INSTITUTION ALPINE POUR GARÇONS

Direction : P. Honegger & J. Monney.



Séjour d'été idéal, cours d'allemand.
Rentrée des classes en septembre

L'Institut préalpin Prof. Buser

POUR JEUNES FILLES **TEUFEN**

Région du Sæntis (par St-Gall)

Etudes approfondies de l'allemand (dipl.) Enseignement complet. Diplôme off. de commerce et maturités. Certificats d'université anglaise. - École ménagère, cours de semestre Jardinage. **Grande ferme.**

Tous sports - Piscine moderne - Excursions



St-George's School CLARENS près MONTREUX

Internal - External Tél. 6.31.67

Cet institut permet aux jeunes filles qui ne peuvent se rendre en Angleterre, d'apprendre la langue anglaise dans les meilleures conditions. Ambiance et organisation anglaises. Tous les sports. Belle situation près du lac. Excellentes références en Suisse et à l'étranger.

Nouvelle École de Commerce Berne

Wallgasse 4, Téléphone 30766

Cours d'allemand. Préparation p. Commerce, administration, P. T. T., CFF, douane, écoles techniques, examens de contremaître, aides de médecin, gouvernantes, diplômes. Références. Prosp. gratuit. Cours: janvier, avril, juin, sept., octobre.



Névralgie?

Alcacyl calme la douleur.
N'affecte ni le cœur
ni l'estomac.

Alcacyl

du Dr Wanderl
Dans toutes les pharmacies

Ça, c'est chic!

Maman nous fait tous les jours de bonnes tartines avec - bigrement bon -, le petit fromage ¼ gras. Ça lui économise le beurre et c'est... bigrement bon!



GUERISON ET REPOS

dans les maladies des femmes et des enfants, troubles cardiaques et nerveux, goutte et rhumatisme, sciatique, maladies des voies respiratoires, phlébites, résidus de la grippe, suites d'accidents, convalescence.

Hôtel des Salines
SCHUTZEN
RHEINFELDEN-LES-BAINS
R. & F. KOTTMANN

la même aisance à cette nouvelle situation. Notre réduit, dans ce cas, aura une puissante valeur en assurant les arrières et les flancs de nos troupes et en menaçant de flanc toute progression ennemie. Ce sera comme aujourd'hui une forte base d'offensive.

1917

Lorsqu'en 1917, les forces en présence entre Bâle et la mer se balançaient ce fut un souci constant de l'Allemagne et de la France, de savoir si nous étions en mesure de résister, toutes deux craignant de voir leur flanc tourné par leur adversaire à travers notre Jura. Afin de les tranquilliser, nous dûmes renforcer dans le Jura nos troupes déjà nombreuses. Cependant quel belligérant, à cette époque, en nous attaquant, eût obtenu un avantage tel qu'il compensât les 250.000 Suisses entraînés et équipés dont il aurait, en nous assaillant, renforcé les effectifs de son adversaire ?

Relativité

Cet exemple montre la haute valeur stratégique de notre armée, valeur de relativité qui s'accroît à chaque jour que se prolongent les hostilités. Quel terrible effort exigerait aujourd'hui l'attaque de notre peuple en armes, uni, uni et décidé à se défendre ! Le front se rapproche. Ayons

sur pied les effectifs nécessaires pour parer au grand danger stratégique de la surprise.

Politique

La politique de notre haut Conseil fédéral est pleine de force, c'est celle d'hommes honnêtes. Elle reflète cette honnêteté, force de notre peuple. Serrons-nous autour de ce Conseil fédéral uni, dans l'union et la discipline. Cette guerre totale est un dur, un épouvantable calvaire pour ceux qu'elle atteint. Si nous sommes prêts au sacrifice, nous resterons indépendants.

Cloches du 1^{er} août

Sonnez, cloches du 1^{er} août, appelez-vous de la clochette haut perchée de nos montagnes au gros bourdon de la cathédrale. Chantez-nous les terribles paroles de Werner Steiner de Zoug, à l'aube de la seconde journée tragique de Marignan. Il range ses hommes de l'avant-garde en bataille. Ramassant trois mottes de terre, il les brise sur leurs casques et s'écrie : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous trouverons ici aujourd'hui notre cimetière. Mais, Confédérés, soyez hommes et, loin que cette pensée trouble votre courage, n'ayez devant les yeux que l'honneur et le devoir ! »

Sonnez, cloches du 1^{er} août !

Col. div. GROSSELIN.



TOSCA

un chef d'œuvre de la maison mondiale «4711», plein de charme et de poésie, est le parfum classique par excellence. Une composition des essences les plus pures du monde entier, de raffinement et de haute culture - créé pour compléter l'élégance et la beauté de la femme moderne.

TOSCA

PARFUM EAU DE COLGNE
CREME POUDRE BRILLANTINE

renversant !!

43.542 gagnants
à la loterie romande le 14 août

LAUSANNE	Place Bel Air, 4	Tél. 3.21.36-37	Ch. postaux: II 7500
FRIBOURG	Bd. de Pérolles, 8	Tél. 16.12	Ch. postaux: IIa 1600
SION	Place du Midi	Tél. 2.17.27	Ch. postaux: IIc 1800
NEUCHÂTEL	Faubourg du Lac, 2	Tél. 5.28.00	Ch. postaux: IV 2002
GENÈVE	Passage du Terraillet 20	Tél. 5.46.00	Ch. postaux: I 222

Savez-vous

que «L'illustré» peut être livré avec une assurance contre les accidents ? (Somme d'indemnité maximum Fr. 5000.-). Le prix de l'abonnement-assurance n'est pas plus élevé que celui des revues de famille. Nous vous donnerons tous les renseignements nécessaires.

ÉCRIVEZ A L'ILLUSTRÉ S.A., 27 RUE DE BOURG, LAUSANNE

Laine,
pure laine
naturelle

sur le dos du mouton rendue d'une façon saisissante grâce au Leica, le véritable appareil novateur de petit format, mais de grand rendement.

E. LEITZ
MANUFACTURE D'OPTIQUE

PERROT S.A. BIENNE
AGENTS DU DÉP. PHOTO

LA VOIX DU DRAPEAU

— C'est entendu, monsieur Saubraz, je compte sur vous et les vôtres dès 15 heures, le 1er août ?

— Enchanté, monsieur Villard. Cette année encore et, sauf imprévu, force nous est de compter avec les circonstances — nous serons au poste. On vous en remercie tous d'avance.

— Surtout n'oubliez pas votre accordéon, recommande encore monsieur Villard qui se réjouit de grouper de nouveau tous les Suisses de la région à l'occasion de la fête nationale. Il a dû beaucoup lutter et beaucoup travailler depuis des années dans ce Borinage, centre industriel et minier où il est heureux de jouir de la considération de tous. Sa villa de briques, d'une architecture anglaise, que tapissent les roses, s'élève au milieu d'un parc où le soleil joue dans la pluie d'un jet d'eau. Un Saint-Bernard aux yeux rougis par l'âge, sommeille devant sa niche.

Dans les réunions helvétiques que, depuis des années, patronnent M. et Mme Villard, voisinent des commerçants, des employés d'hôtels, des horlogers, quelques intellectuels, professeurs et pasteurs qui ne peuvent assez louer les largesses de leur hôte, à la tête aujourd'hui d'une grosse entreprise de ciments. Chez lui, deux fois l'an, au 1er août et à Noël, c'est la patrie retrouvée sous les plis du drapeau fédéral, dans l'atmosphère de cordialité démocratique que renforce le sentiment du cher pays lointain.

Soleil d'août : allées fleuries et robes claires. Vins généreux et jodels sous les ombrages. Ciel gris de décembre : lustre miroitant dans un salon doré, cheminée d'où rayonne une chaleur douce et, dans un coin, un sapin illuminé, avec de mystérieux paquets sous les branches.

1942 : 1er août de guerre. Le pays est aux mains de l'occupant. Le roi des Belges est prisonnier. Au-dessus des tours de charbonnages croissent souvent, le jour comme de nuit, les grands oiseaux de proie venus d'outre-Manche.

Terre et ciel de guerre. La famine rôde. On la rencontre dans la rue où des enfants au teint jaune jouent. Pauvre pays où des Suisses vivent et peuvent tenir mieux que d'autres, grâce aux paquets qui, chaque mois leur parviennent.

— Femme, interpelle M. Villard, quelques jours avant le 1er août, nous ferons tout ce que nous pourrons, nous quatre (il y a une jeune fille de dix-huit ans et un garçon de quinze ans) pour leur offrir une belle fête, malgré tout !

— Il y a longtemps que j'y pense, répond Mme Villard, femme entendue et ménagère parfaite, laissez-moi te donner connaissance du menu :

Soupe aux légumes de Kemptal.

Lapins du Jorat.

Pomme purée de Bumplitz.

Salade confédérée.

Fromage du Moléson.

Crème de nos monts.

— Eh bien, cela te va-t-il ?

— Excellent, mais, dis-moi, la provenance de toutes ces denrées ?

— Ah ! ça, c'est mon affaire.

— Attention, je ne veux pas d'histoires ! De mon côté, j'ajouterai : des bouteilles de Neuchâtel et de Cully, plus, bien entendu, quelques « Grandson », dont ma provision commence à baisser, d'ailleurs.

La croix blanche sur fond rouge, à cause des événements, ne flotte point dès le matin, au grand mâ, mais chacun, en entrant, peut la voir, largement déployée, dans le hall, comme si les couleurs aimées devaient chanter l'hymne de bienvenue aux arrivants.

Dès 15 heures, arrivent les premiers invités, reçus par deux femmes de chambre empressées : la famille Margot, le pasteur Maurice et son épouse, les Nardin, les Bolomey, les Meyer, les Vischer, M. Regard, employé du consulat et beaucoup d'autres. Une quarantaine de personnes.

Après le goûter, tir au flobert, boggias, fléchettes. Quelques citoyens « en bras de chemises », autour d'une table de jardin, font un jass avec un sérieux profond, à l'ombre d'un sapin. Entre les claquements secs des floberts, on entend : « Stock, à vous de couper, monsieur Verly. » — M. Jordi, un authentique des bords de l'Aar, fut proclamé roi du tir par M. Villard lui-même. L'accordéon du restaurateur Saubraz et les jodels des frères Hubelhardt soulignent les succès des vainqueurs.

— Vraiment, on ne s'ennuie pas chez vous, monsieur Villard remarque une grosse dame au corsage fleuri.

— J'espère bien, répond le brave homme qu'un vague sentiment de malaise commence à gagner à la pensée des milliers de gens qui, dans ce pays occupé, bombardé, sur-

veillé, ont perdu le rire et la gaieté. Mais eux, les Suisses, ne sont-ils pas réunis au nom d'une idée supérieure ? Celle de la patrie.

Au dîner, quarante-cinq couverts et un beau service de Langenthal sont disposés au milieu d'une décoration de pavots et d'œillets blancs, due au bon goût de Mlle Irène Villard. Le vin doré pétille dans les coupes de cristal, tandis que le joyeux bruit des fourchettes est dominé par le brouhaha d'une conversation dans laquelle se mêlent, de la façon la plus patriotique, tous nos idiomes nationaux.

Quelque chose (on ne sait quoi au juste) fait pressentir aux convives que le moment est venu de parler moins et d'écouter. Ecouter quoi ou qui ? N'est-il pas obligé que la patrie prenne une voix, à un moment donné, et se fasse entendre ? Une patrie vivante ne peut rester muette !

Alors, ému, M. Villard se lève et dit :

« Chers Confédérés du Borinage, une fois de plus, notre patrie bien-aimée n'aura pas été absente de nos cœurs. Malgré la guerre, nous avons pu nous réunir. Et si Mme Villard et moi-même avons été obligés de faire modestement les choses (rumeurs de protestations) tout de même, nous avons tenu à vous recevoir en ce jour qui nous rappelle que, comme Suisses, nous devons vivre selon notre belle devise : « Un pour tous, tous pour un ! » Je veux vous demander seulement une chose qui me tient à cœur, c'est de ne pas oublier que nous sommes des privilégiés et que notre position, relativement bonne, ne doit pas nous faire oublier ceux qui souffrent autour de nous. Je lève mon verre à la prospérité de la Suisse, qu'elle vive ! »

Tous debout, entonnent d'un seul cœur :

O monts indépendants

Répétez nos accents

Nos libres chants...

Dès le banquet terminé, des groupes se forment et se promènent dans le parc tout en admirant les rocailles fleuries.

— Quelle heure avez-vous, monsieur Nardin, à votre chronomètre ?

— Onze heures, exactement.

Les « yasseurs » ont repris leur partie, imperturbables... Le malaise, déjà signalé, tend maintenant à envahir l'âme de M. Villard qui n'est pourtant point de naturel morose.

— Les occasions de vous dévouer ne vous manquent pas, je pense, demande M. Villard au pasteur Maurice, auprès de qui il va s'asseoir.

— En effet, ces temps-ci, elles se multiplient et le moment de détente que vous voulez bien nous procurer avec Mme Villard, est le bienvenu, je vous assure, surtout...

Il ne put achever sa phrase, car, stridentes, les sirènes jettent soudain l'effroi au milieu des joyeux compatriotes.

Partout on la préfère !

Quel plaisir de se baigner et quoi de plus sain que la nage ! Yvette et Gaby, deux jolies habituées de la piscine, sont aussi de cet avis !... A la plage, Yvette se trouve toujours en joyeuse compagnie et prend part à tous les jeux. Partout on la préfère ! C'est que, jour pour jour, Yvette a un teint frais et soigné qui ne

présente jamais la moindre trace de fatigue de la peau. Pour sa toilette quotidienne, Yvette emploie la savonnette Lux, spécialement créée pour éviter la fatigue de la peau. La mousse merveilleuse de la savonnette Lux vivifie le teint et lui prodigue une fraîcheur de rose. Après vous être savonnée, rincez-vous à chaud, puis à froid.

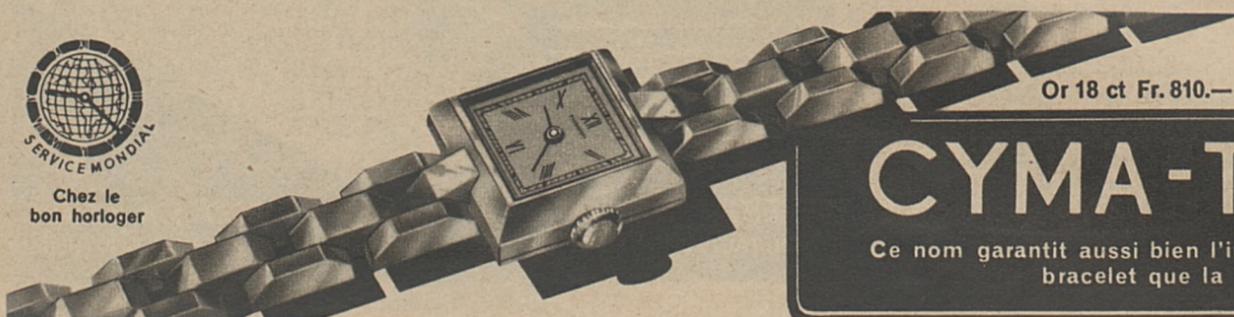
SAVONNETTE LUX

PRÉVIENT LA FATIGUE DE LA PEAU !

(P.S. Du reste, la savonnette Lux est aussi très appréciée des hommes.)



Chez le bon horloger



Or 18 ct Fr. 810.—

CYMA-TAVANNES

Ce nom garantit aussi bien l'impeccable exécution de la boîte et du bracelet que la qualité du mouvement.

« Huue ! Huue ! », appellent les voix aiguës. Les habitants de la région savent qu'il ne s'agit pas d'un exercice mais d'une menace imminente. Au loin les premières détonations se font entendre. Elles se rapprochent. Les hôtes de la villa « Lémania », disciplinés, car ils n'en sont pas à leur première alerte, eux aussi sont rapidement descendus à la cave. Les plaisanteries en patois bernois, cette fois, manquent leur effet ! Elles dissimulent mal la nervosité qui gagne tout le monde. Distinctement, on entend les avions, leur terrible ronronnement.

— Nous prenons quelque chose ce soir, dit quelqu'un avec le plus pur accent de Saint-Gervais :

— Jamais ils n'en ont autant lâché !

Boum ! Boum !
— Ça se rapproche.
— La terre a tremblé !
— Ils devraient venir voir comment ça fait ici, tous nos bons amis de Suisse !

— Ça fait boum !
Personne ne rit. On ne rit plus maintenant. Il y en a trop qui tremblent et qui crient tout près d'ici !

Une heure passée, terrifiante, sous les bombes sifflantes, qui écrasent tout. Quand retentit le signal de fin d'alerte, c'est au tour du tocsin à répandre l'alarme. L'incendie ravage la ville. Une immense lueur remplit tout l'horizon. Du jardin, où sont montés les convives heureux de tout à l'heure, on voit le sinistre à quelque 800 mètres. Le tocsin continue d'appeler dans la nuit rouge comme l'enfer. M. Villard prend alors la parole :

— Chers amis, nous ne pouvons rester ici sans rien faire. Je vous propose donc d'organiser promptement une action de secours.

— Approuvé !
— Allons-y !
— Nous, les messieurs, nous nous rendons sur les lieux pendant que nos dames préparent ici des pansements avec des lits pour les blessés que nous leur amèneron

Quelques instants suffisent pour transformer la belle villa en ambulance. Les meubles sont poussés et serrés dans deux chambres, tandis que, dans les autres pièces, vidées de leur mobilier, lits et matelas sont disposés côte à côte. Dans ce branlebas, les mains empoignent, les dos s'arc-boutent, les cœurs battent à l'unisson, l'énergie est décuplée. Une raison d'être s'impose : secourir. Les hommes conduits par M. Villard, gagnent la zone de la fumée et du feu où s'effondrent, à chaque seconde, les décombres incendiés. Par où

— C'est tout de même fort ! proteste M. Villard. Prêts à secourir, à offrir leur cœur, leurs bras et leurs mains, les Suisses, respectueux des ordres et des règlements, sont contraints de reculer.

Faute d'aliment, le feu finit par s'apaiser. On compte, dit-on, plus de cent victimes. Comme ils ne peuvent tout de même pas être utiles, les Confédérés jugent bon de rejoindre leurs femmes qui, ils le devinent, les attendent avec anxiété. Mais les voyant rentrer, celle-ci sont déçues, s'étant préparées, elles aussi, à aider jusqu'au bout.

— Et mon mari ? demande inquiète Mme Villard, il n'est pas avec vous ?

Je l'ai vu, dit quelqu'un, au moment où nous avons décidé de rentrer à la villa. Il m'a crié qu'il nous rejoindrait tout à l'heure.

Quelques-uns partent à sa recherche mais reviennent sans lui. On téléphone à la police : communications interrompues. Une heure, deux heures s'écoulent, angoissantes.

Soudain, M. Villard apparaît. Comme il a l'air fatigué ! Visage mâchuré, sans chapeau, avec sa veste déchirée. Un petit garçon sur le bras, il tient encore une fillette par la main.

Essoufflé, il explique :
— Caché au pied d'un mur, dans la fumée, j'ai attendu que quelqu'un vienne à passer. Et voici, bientôt, ces deux enfants tout en pleurs. Leurs parents avaient

été écrasés sous une poutre de leur maison effondrée. L'homme de cœur n'avait pas achevé son récit qu'on vit ceux qui l'avaient écouté repartir tous ensemble dans la direction des maisons qui brûlaient encore.

Quelques heures plus tard, lits et matelas sont occupés : blessés gémissants, vieillards hallucinés, enfants au regard d'épouvante reçoivent l'accueil de la charité helvétique.

Le drapeau dans le hall, avec sa grande croix blanche, avait retrouvé sa signification. Les Suisses venaient d'entendre à nouveau sa grande voix ! Jean-Pierre VALOIS.

DES ALPES AU JURA...

Vaisseau de brume et d'or et tonneau des Burgondes, Sur tes lacs, tes marais, sous tes chutes de neige, Havre gallo-romain sur le plateau des ondes, Je vois se partager la troupe et le cortège Des armaillis et des vachers,

Où fumaient doucement les demeures lacustres, Des ducs d'Alémanie et des rois de Bourgogne, Chant grinçant des pressoirs, haleine de mes rustres, Et tes peuples porter, haute et dure besogne, Beau rivage au doux clapotis, La terre en hottes aux rochers !

Paysage tourné vers la grande aventure, Paysans du soleil des hautes solitudes, Sous l'étoile polaire et la haute mâture, Habergeants, forestiers des hivers les plus rudes, Des caravelles d'Orion, O Sibériens de Neuchâtel,

Sur la mer de brouillard et le dos des nuages, Héros et défricheurs des Annales de Boyve, Des Alpes au Jura, sur l'océan des âges, Au flacon de gentiane, aussi haut que je boive, Char écumeux, Septentrion ! Sur le sommet de Sommartel,

De bâbord à tribord, ô vaisseau d'Helvétie, Je vous vois dominer du regard le vertige, Incliné vers le nord et sur les dents de scie, Des ans et des labours, des siècles les vestiges, De tes monts, îles du soleil, O montagnons valanginois,

Echoué dans le temps après mille tempêtes, Bourguignons de mon cœur, Francs-Comtois de ma race, Guerres, invasions, pillages et conquêtes, Mes pères, mes aïeux, dans le temps et l'espace, Dans un vertigineux sommeil ! Déserts des bergers et des rois !

Arthur Nicolet.

attaquer ? D'ailleurs le service d'ordre est sévère et bien fait.

— Ne pouvons-nous pas nous diriger de ce côté ? demande M. Villard à un soldat.

— Impossible.

— Et par là ?

— C'est défendu, je vous dis. Comprenez-vous ?

— Je vous offre les services de vingt hommes, acceptez-les !

— Mais ne voyez-vous pas que vous êtes déjà en pleine zone interdite ? Allez, reculez ; en arrière rapidement.



JEZLER
ARGENT MASSIF

Prêts

sont accordés à personnes de toutes professions. Service rapide et sérieux. Des milliers de prêts ont été versés à ce jour. Discretion complète assurée.

Banque Procrédit, Fribourg
Timbre-réponse s. v. p.

QUINZAINE DE L'ÉLÉGANCE & II^e CONCOURS HIPPIQUE NATIONAL

du 14 au 31 août 1943 à

GENÈVE

Secrétariat général de la quinzaine de l'Élégance :
Rôtisserie 2, Genève Tél. 4 24 00

du 14 au 31 août	EXPOSITION DE MONTRES ET BIJOUX Hôtel des Bergues
mardi 17 et samedi 21 août	PRÉSENTATION DU CHAPEAU
vendredi 20 et lundi 23 août	GALA DU GRAND-THÉÂTRE - PRÉSENTATION DE LA MODE D'AUTOMNE - Haute Couture - Fourrure - Mode etc.
jeudi 26 et vendredi 27 août	PRÉSENTATION DES TEXTILES SUISSES POUR LA MODE par l'office suisse d'Expansion Commerciale
samedi 28 et dimanche 29 août	II ^e CONCOURS HIPPIQUE NATIONAL
samedi 28 août	BAL DU CONCOURS HIPPIQUE ET PRÉSENTATION DE ROBES ET FOURRURES DU SOIR à l'Hôtel des Bergues

LA VRAIE TENUE DU MOIS D'AOUT

LE TAILLEUR BLANC

LES DEUX PIÈCES

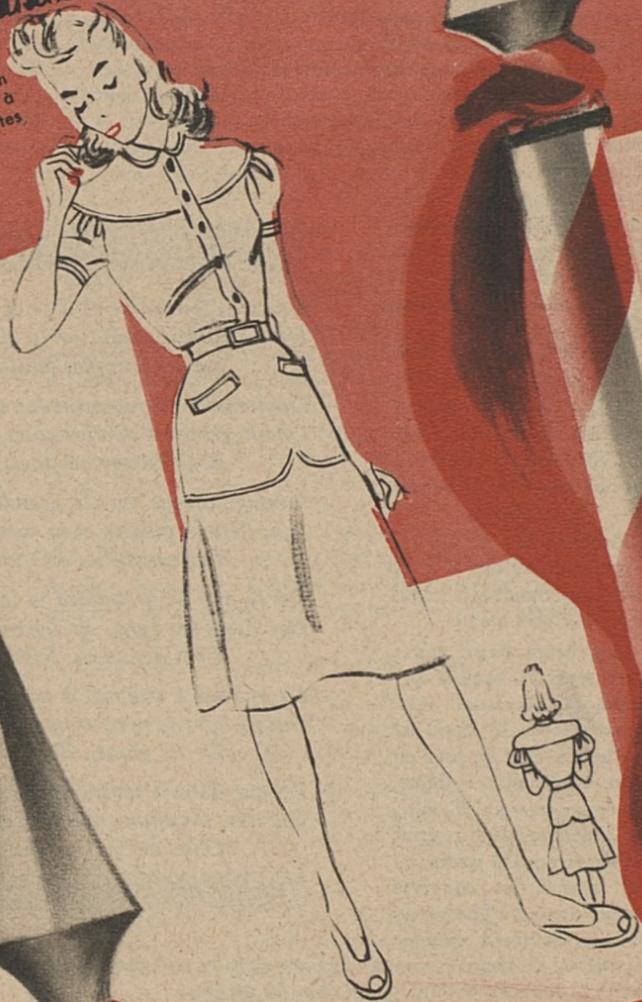
1. Élegant deux-pièces en crêpe mat. Longue tunique à corsage souple. Jupe plissée tout autour.



2. Deux-pièces en fibrane. Le corsage à col tailleur a une basque ornée de gros plis devant.



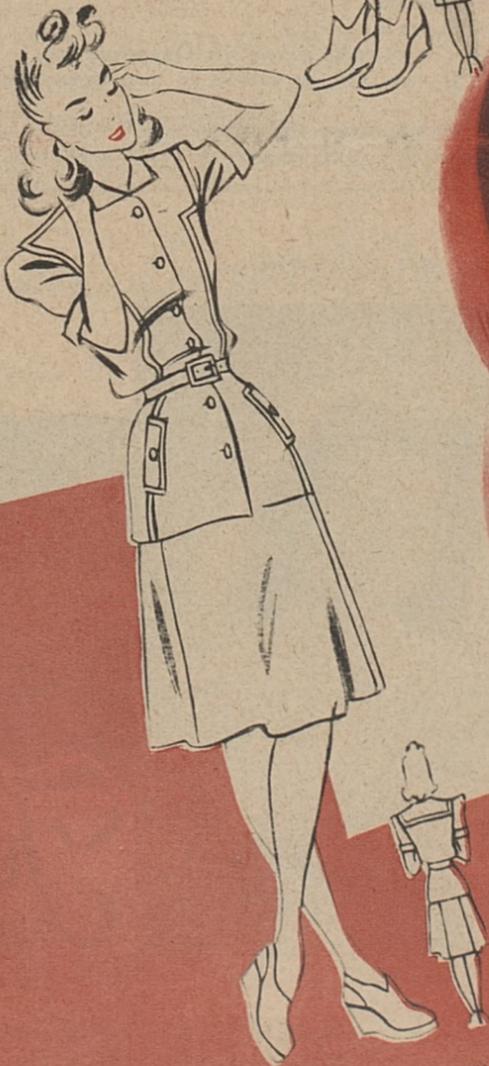
3. Charmant deux-pièces en toile de rayonne. Corsage à empiècement rond et petites manches bouffantes.



4. Ensemble en toile de rayonne. La tunique sans manches est portée sur une blouse légère.



5. Ce charmant deux-pièces a un corsage boutonné devant orné de découpes et de petites poches.



LE REPOS DE VOS CHEVEUX

Comme vous, vos cheveux ont besoin de repos et de soins. Voici l'été: mettez-les en vacances. Les trois points principaux d'un bon traitement sont: aération, brossage, massage. L'aération s'obtient en soulevant le cheveu du cuir chevelu par le brossage; le massage s'effectuera matin et soir à raison de cent coups de brosse, en tous sens, de la racine à la pointe. Evitez les brosses de fer, de baleine ou de laiton qui cassent les cheveux. Ayez deux brosses en soie, rondes si possible. Trois fois par semaine, faites la culture physique du cuir chevelu par un massage en quatre temps: 1° la partie frontale; 2° la partie temporale; 3° le sommet de la tête; 4° la nuque. Appuyez les doigts sur le cuir chevelu en faisant glisser celui-ci sur le crâne. Une huile de ricin rendra le massage encore plus efficace. Arrêtez pour un temps les teintures et les décolorations trop fortes. Remplacez les shampooings fréquents par l'usage alterné de la brosse, du peigne fin et d'une bonne lotion tonifiante. Adoptez une coiffure simple, souple, qui suive l'implantation naturelle des cheveux. Une coiffure courte — dans le genre Aiglon — éliminera toutes les mèches desséchées par les permanentes précédentes, libérera et allégera votre chevelure. Elle en rendra aussi le traitement aisé. — Une lotion à base d'alcool iodé est excellente pour les cheveux gras. Soignez au soufre les cheveux secs. — Non seulement brossages et massages reposeront et vivifieront vos cheveux, mais ils vous procureront une merveilleuse sensation de bien-être.



UN SAC IMPRIMÉ POUR VOS ROBES BLANCHES

Avec un mètre de tissu et autant de doublure faites ce charmant sac que vous assortirez à votre toilette. Notez sa forme très particulière et fort pratique permettant de séparer les objets du sac: un compartiment «coquetterie» (poudre, rouge, peigne, mouchoir), un autre pour les papiers. EXECUTION: Coupez en double les parties principales du sac dans un carton fort et la doublure, mais en laissant 1 cm. en plus pour les coutures et rentrés. Ouatinez, doublez et recouvrez les deux devant et les deux côtés et les deux soufflets du bas, ainsi que la poignée et les «passants» de fermeture. Préparez ces derniers et préparez les ouvertures qui serviront à la fermeture. — Faites les deux pattes de fermeture en bois ou en cuir. Assemblez à la machine les différents morceaux en les piquant sur l'en-droit à la machine après les avoir bâtis au préalable. Placez la poignée au milieu des deux rabats.

LES TAILLEURS

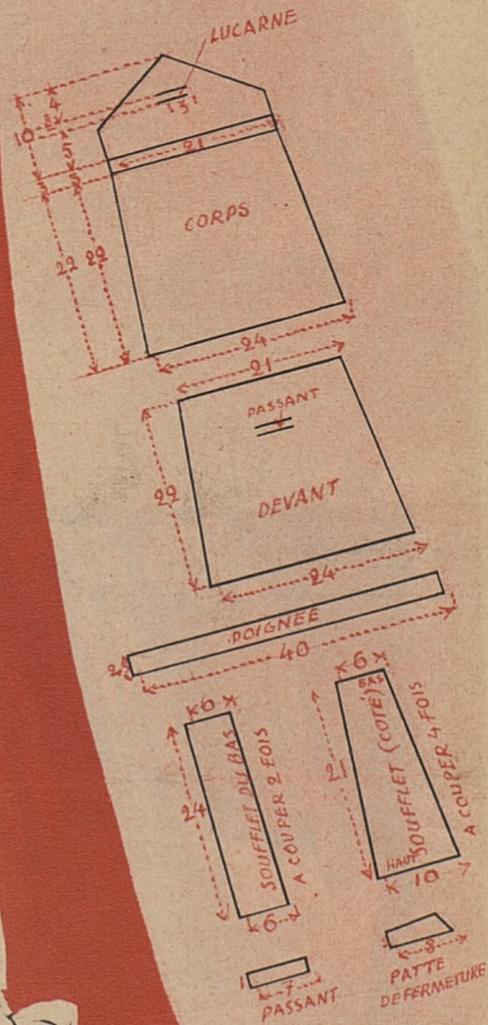


6. Tailleur classique de coupe très élégante en lainage. Il est fermé à la taille par des boutons jumelles.

7. Charmant tailleur, très jeune d'allure. Veste ajustée par des pinces et jupe à gros plis tout autour.

8. Tailleur fantaisie à petit col et revers arrondis. Large ceinture incrustée dans le dos. Poches appliquées.

9. Élegant tailleur de ligne amincissante. La découpe de la veste se continue par le rabat de la poche. Jupe en forme.



NUIT

POÈME INÉDIT DE JOSEPH COUCHEPIN

Vois, mon amie, la nuit est belle, et douce comme une lente caresse. Elle éclate de mille feux, sur nos têtes penchées. Et dans l'ombre bleue, on l'entend respirer, au murmure de son souffle calme, là-bas, sur les flots du lac lentement agités.

Nul bruit humain ne casse plus le silence. Toute vie semble arrêtée. Et, dans la ville immense, les hommes, sans doute, regardent la nuit passer.

Les enfants endormis reposent en leur chambrette. Ils rêvent et ils sourient, et l'on sait que leur esprit fait un merveilleux voyage vers les ports d'étoiles, tout au fond de la nuit.

L'ombre paisible est seule à vivre encore, et les astres qui palpitent se meuvent en silence sur la voûte cloutée d'or.

Une paix miraculeuse coule en nos cœurs, dont les battements ralentissent pour s'accorder à la cadence lente de la ronde des heures.

Il y a dans l'air un parfum très doux, très discret. Un parfum de printemps et de vie toute neuve. Et qui, dans nos âmes, éveille la foule étrange de nos désirs secrets.

Vois, mon amie, la nuit est belle et nous sourit de ses mille prunelles dorées.

Mais, soudain, qu'est-ce ce bruit sacrilège que l'on entend, très loin, et qui vers nous s'avance, en détruisant de nos pensées l'harmonieuse ordonnance ?

Et voilà que, tout près de notre maison, les sirènes se mettent à hurler. La nuit s'emplît de leurs clameurs désespérées, et il semble que le voile de l'ombre se déchire d'un seul coup, parce que l'on croit voir une flamme écarlate, vers le ciel monter.

Là-haut, sous les étoiles, des avions passent, qui portent la mort en leurs flancs. Ils volent vers des lieux où, comme chez nous, dans la nuit, dorment et sourient des enfants.

Le calme est revenu dans l'ombre un instant éveillée. Mais le charme est rompu, et la paix merveilleuse n'est point redescendue en nos âmes troublées.

Là-bas, maintenant, une ville étrangère n'est plus qu'un volcan. La mort grimace sous les astres voilés, et elle frappe, elle frappe dans les foules affolées.

Les bombes sifflent, hurlent, explosent en feux d'artifice meurtriers. Les incendies s'allument, innombrables, où hurlent des enfants, dans l'agonie effroyable.

Des femmes deviennent folles, auprès des petits cadavres carbonisés. Et, les enfants de là-bas ne méritent pas plus d'être tués, que nos deux anges, Pierrot et Josette, qui rêvent ici, sur leurs frais oreillers.

O, mon amie ! que la nuit est affreuse maintenant, qui voit, loin de nous, le désespoir pitoyable des mamans !

Vite, que renaisse le jour, et que l'aube protège à nouveau les enfants que l'on égorge, et qui rêvaient en leurs berceaux. O, mon amie ! fermons la fenêtre et prions Dieu afin qu'Il épargne désormais les tout petits que frappe la mort aveugle, auprès de leurs mères, dans la nuit...

A NOS LECTEURS

« L'Illustré » d'aujourd'hui étant un numéro spécial consacré en grande partie au 1er août, notre belle fête nationale, certaines rubriques ont dû être différées de huit jours : feuilleton, tricots, échecs, etc. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs. La Rédaction.

AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE AU BLE QUI LÈVE



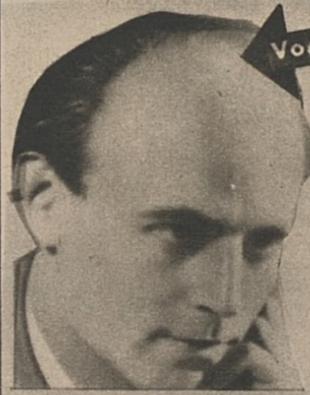
BIBLIOTHÈQUE CHRYSLER POUR ENFANTS ET ADULTES
GALERIES DE COMMERCE TÉLÉPHONE 4 27 99 LAUSANNE
CATALOGUE GRATUIT ET ENVOI SANS ENGAGEMENT
EXAMEN POSTAL



Cuisinières, femmes de chambres, ménagères, seront trouvées rapidement par une annonce dans le réputé Indicateur des places de la « Schweiz. Allgemeine Volks - Zeitung », Zofingue. Tirage 111.000. Clôture des annonces : mercredi 11 h. Observez l'adresse exacte : Schweizer. Allgemeine Volks-Zeitung, Zofingue (Argovie)

Vous avez souci !!!
Votre chevelure s'éclaircit ...

Quelques places apparaissent déjà complètement dénudées... combattez énergiquement cette calvitie menaçante et la chute des cheveux avec le



Sang de Bouleau
de réputation mondiale. Milliers d'attestations. Produit 100% suisse

Recommandé par les médecins. Fortifie les cheveux et leurs racines, combat la chute, active la croissance. Mais exigez bien le Sang de Bouleau qui est la garantie du succès. Fr. 2.90 et 3.85. Pour cheveux secs demandez Sang de Bouleau avec Pina-Olio. Brillantine ou fixateur au Sang de Bouleau pour une belle coiffure 1.75

Dans les Pharm., Drogueries, Salons de coiff. Centrale d'herbes des Alpes du St-Gothard, Faido



Sans bas,
Les jambes brunies sainement
par...

Bas Liquide
En vente partout PARFA S.A.



Val Nil
LA BELLE LINGERIE
POUR HOMMES

FABRICANTS: LIÉGEOIS & CIE S.A., GENÈVE
SERVICE DES VENTES: PL. SAINT-FRANÇOIS 16, LAUSANNE

LISEZ LES ANNONCES
VOUS ACHÈTEREZ MIEUX

HOTEL **Reinhard Melchsee**
Bon comme toujours

Nolle tes soucis dans l'écume des torrents alpins ! On se couche aux bords ensoleillés des lacs de montagne, on se baigne ou on fait du canotage, on pêche des truites ou se promène à travers les champs de rhododendrons, on jette ses soucis dans les torrents bouillonnants, et puis de nouvelles forces de l'air sain de nos montagnes. Dans l'Hôtel Reinhard au Lac on se laisse gâter. Tout confort, cuisine riche et de premier ordre, alpage privé. Téléphérique privé Stöckalp-Melchsee. Propriétaire: Reinhard-Burri. — Demander des prospectus. Téléphone Melchtal No. 881 43

Dents éblouissantes de blancheur - haleine pure aromatique - nettoie à fond



ZAHNPASTA COLGATE
IN DER SCHWEIZ HERGESTELLT
CREME DENTIFRICE COLGATE

GRAND TUBE fr. 1.25

Pour le 1er août de nos gosses

L'ÉCOLE AUX CHAMPS

par Varré



Déception

— Dire que j'ai eu le premier prix de botanique, et on me fait arracher les mauvaises herbes...

Spécialistes

— Ce sont des élèves de l'Ecole de Coiffure.
— Vous leur faites tresser le fumier ?
— Non, on leur fait friser la chicorée...

L'épouvantail

— Et la maîtresse ? ...
— Elle reste dans le « plantage » pour faire fuir les moineaux.

A la chaîne

— Nous, on montera sur l'arbre, et puis les filles resteront dessous pour qu'on crache les noyaux dans leurs tabliers.

La récréation

— Vite, va chercher un potiron pas trop mûr ; on-fera une partie de football !

Pour distraire l'ennemi

— Tiens, vous avez aussi des gosses de l'école infantine ?
— Oui, on leur fait faire des rondes autour de l'inspecteur fédéral !

LE BLÉ DUR

Nouvelle inédite de Daniel Anet

On défournait chez Josseume. Dans le clos des étables, à l'angle des bâtiments de la ferme rangés en carré autour de la cour pavée, l'odeur du pain montait dans le grand poirier. On était dans le commencement de l'été. Sur la sauge amère, sur l'ortie et le sureau douceâtre, le soleil se pressait paresseux et lourd. L'air avait un goût de sève, le goût miellé, charnel, des vergers en fleurs. Mais, dans le clos, tournait lente comme l'encens d'une grande fête, l'odeur inimitable, vivante, du pain brûlant qui fumait au creux de toile fraîche des corbeilles. Le four appuyait ses murs de moellons, ses tuiles creuses au tronc musculeux qui portait, déployées, des ramures d'ombre, dessous, et des trouées en plein ciel, tout un vaisseau de tendres feuilles, de vertes étincelles : cathédrale au vent jaillie, gerbe mousseuse de blanches floraisons. Tout près, les maisons des abeilles, bleues, jaunes ou de paille blonde bruissaient, dans la chaleur, d'une chanson intense, continue, d'une onde bourdonnante rayée d'éclats fous, d'envols de flèches vives comme des gouttes de lumière. Cela faisait, plus haut que les arbres, une voûte de joie.

Dame Josseume avait ouvert la porte du four.

— Il est cuit. Allons, fils !

De la petite voûte basse en plein cintre écrasé, à hauteur d'épaule, la touffeur des pierres surchauffées coule et s'étale. Jean saisit la longue pelle au manche ployant et la plonge, penché, la retire d'une leste glissade d'escrimeur, retourne à la grotte ardente, en rapporte un pain, un autre, un autre encore. A chaque fois, demi-tourné, il les dépose dans la manne d'osier que lui tend Dame Josseume au visage vernissé de sueur, plaqué de la même farine qui farde ses bras et volète dans le soleil avec le pollen et le trille des grillons.

Une robe luit entre les hautes herbes, une fille s'avance, au pas léger.

— Ah ! voici Mona, dit Jean. Laissez, mère reposez-vous.

La manne est maintenant portée par de jeunes bras aux poignets marqués de bleues racines. Mona se penche vers les corbeilles, souple se redresse, tend les bras encore à l'offrande dorée, plie avec le mouvement doux des blés verts sous le vent. Son travail est comme une danse où ses cheveux ondoient, sur la nuque, de l'une à l'autre épaule. Mais l'éclair des yeux, amandes sombres, chante la joie d'un jeu nouveau et le rire des lèvres déclosoes est un oiseau de beau temps. L'arbre épand ses corolles jusqu'à terre.

La nuit est venue dans la brise du lac. Maintenant, le vent de terre l'empporte au profond des golfes tissés d'algues et de roseaux. La porte de la cuisine ouvre sur la masse obscure des granges dont les pignons mordent, très haut, le ciel pâle, à l'ouest. La fontaine reprend sa place dans le silence.

Ils ont d'abord mangé la soupe, sans parler, tout à leur faim, le maître au haut de la table, les valets au bas bout. Puis Dame Josseume a posé le fromage et le pain et Mona la cruche de cidre. Ils décroisent leurs pieds, dessous les escabeaux, allongent les jambes, remontent un peu les épaules, s'appuyant du coude. La fatigue les quitte, les fronts s'allègent ; ils étendent les mains vers les miches. Ils taillent de larges tranches. Leur geste est de ceux que font les mains toutes seules et qu'elles ont toujours sus, comme de pousser la faux dans l'herbe ou de jeter en terre la semence.

— Ah ! ah ! Dame Josseume, c'est la fournée des apprentis ! dit l'Ancien.

Il est assis le dos à la fenêtre où s'efface un peu d'or vert. Chenu, cassé par les ans mais dur encore, il est resté quand le père est mort. Ensemble, ils avaient autrefois planté les ormeaux de la cour et le verger ; ils avaient affronté les années mauvaises, la sécheresse, la grêle foulant les récoltes ; ils avaient régné sur les saisons d'abondance quand les gerbes débordaient des granges, dans les soirs gorgés de raisins mûrs. C'est la sagesse de la ferme et le maître de Jean à qui il a enseigné la terre.

— Hé ! oui, fait Dame Josseume, c'est le pain de cette jeunesse ! Elle ne s'en est pas mal tirée. Mais, Jean, ce n'était pas la première fois qu'il boulangeait.

— Ma foi, répond l'Ancien, c'est pour le mitron, surtout, que c'était neuf !

Jean sourit à Mona songeuse.

— Il est bon, notre pain, demoiselle ?

— Si bon ! Quelle fête ce serait, à la ville, que ce pain encore chaud !

— C'est presque notre dernière farine, répond Dame Josseume. Il n'en reste plus qu'une sache.

— Maîtresse, dit l'Ancien, le froment croît à merveille, je ne l'ai jamais vu si dru, la sache ne sera pas vide que nous battrons le blé nouveau.

— Sera-t-il tendre ? Monsieur Jean, reprend Mona.

— Tendre ? Non... Je ne sais pas...

— Vous ne savez pas que le grain n'est plus aussi dur qu'autrefois ? On dit que la terre, ici, est usée et qu'elle ne

le nourrit plus assez. Alors le blé reste tendre et fait le pain moins nourrissant. Les enfants ont les os moins solides, les yeux vite fatigués, des dents qui se gâtent.

Comme elle parle, ce soir, Mona. Les valets ont pour elle le regard du voyageur aux fontaines.

C'est son troisième jour de ferme. Déjà les roses de ses joues sont plus foncées, plus brun le front ; mais les mains fines ne sont point formées encore aux rudes outils paysans et ses chevilles qui s'essayaient à oublier les tendres avenues des parcs, sont lourdes aux jambes qu'elle a croisées, genou sur genou. Quand elle lève le menton pour parler — assise sur le banc très bas de l'âtre — on voit ses traits un peu tirés par la fatigue et les yeux éclairés du reflet des grands espaces où ils ont bu tout le jour. Mais le corps s'endort dans l'allégresse née de l'après-midi aux abeilles, devant le four, et des gestes propres à porter les corbeilles de pâte et de pain. Il lui semble qu'elle retrouve la vie. Elle parle. Et Jean s'enchantait aux courbes de ses lèvres qu'il regarde plus qu'il n'écoute.

Mais l'Ancien, dont les bras ont vieilli à lier tant de gerbes l'interrompt :

— On dit ça, en ville ; mais est-ce qu'on sait ? De notre grain, qu'est-ce que vous faites ? Du pain triste dans des fours comme des machines, pétri sans que la main réveille la pâte. Après, vous allez dire que c'est la faute du blé s'il n'est pas bon ! C'est votre bruit, toute cette poussière pas naturelle, les grandes bâtisses chassant le ciel qui vous font pâles et chétifs ! Et la peur du soleil, des rideaux partout, ces lunettes qui vous font des trous morts dans la figure. Heureusement, celles-ci, vous les avez quittées, demoiselle !

— C'est qu'ici la lumière est douce. On se lève avec elle, elle ne surprend pas. Et puis, il y a les prairies, les forêts, et l'ombre est bleue jusqu'au bleu du lac !...

— Bon. Reste que notre froment, c'est un fier froment. On peut faire des enquêtes, avec des tas de chiffres ! Faut le prendre là, dans la main et le faire couler ; ça sonne clair comme sable de rivière. Non. Notre froment... hein ? maître Jean !

Vidant d'un trait leur verre et le posant d'un coup sec sur la table, les valets se lèvent, dans un remuement de souliers cloutés et l'aboi des escabeaux poussés des reins en arrière. Ils vont à la porte, la veste jetée sur l'épaule, et l'ouvrent sur la nuit.

Alors, Jean, ayant allumé sa pipe d'un tison pris au foyer dit à son tour :

— Notre froment ? Oui, l'Ancien, c'est de la belle graine, propre, sans rouille. Pourtant, je crois qu'elle a raison, la demoiselle, il devient tendre. Pas le nôtre seulement ; c'est dans tout le pays. » Et parce que l'Ancien hausse un peu les épaules, il ajoute : « C'est vrai ! Je ne sais pas pourquoi. On nous l'a dit à l'Ecole d'agriculture. »

— Ah ! ah ! monsieur l'agronome ! L'as-tu seulement vu ? Ils vous en ont conté de belles, dans leur école ! Enfin, heureusement, ils ne t'ont pas gâté ! Mais le tendre, c'est pas le blé, c'est toi, Jeannot. Bien sûr, tu aimes mieux entendre cette belle jeunesse qu'un vieux grigou comme moi. Là-dessus, bonsoir la compagnie !

Silence du feu qui s'éteint. Mona s'est retirée vers sa chambre. Dame Josseume range les chaudrons, serre le pain dans le buffet, avec les gestes courts, adroits mais faibles des gens lassés par l'âge. Jean songe, la pipe éteinte dans le creux de la main. L'Ecole. Les jours légers, là-bas, sous le coteau versant vers le lac. Les camarades : Favre, Fonjallaz, Lugrin, Vaudoz ; tout le pays qu'évoquent ces noms ; tous ces jeunes hommes venus des terroirs de la Côte, du vignoble, des luzernes du Jorat. Le joyeux travail dans la ferme plus belle que nature. Les jeunes filles croisées le dimanche soir sous les marronniers de l'avenue. Maintenant, c'est le domaine reçu avec l'honneur à maintenir, des traditions à garder, à faire vivre.

— Allons, fils ; il est tard, il faut se coucher.

Plus tard. La ferme dort dans la chanson de la fontaine. Une vache meugle sourdement. Un cheval s'ébroue d'un bref galop fantôme. Frisselis de chaînes froissées. Nuage, le chat traverse la cour sur l'ombre du toit coupant en biais le carré de lune. Le vent frôle les feuilles de la treille et les rêves de Mona.

Le matin se lève sur le champ du Boiron. Sous la pierre à aiguiser une faux sonne clair ; c'est d'abord un plain-chant d'acier mordant ; et puis ça devient aigu à mesure que la pierre va vers la pointe où le fil rejoint la nervure. De l'est, tissé par les airs de longs réseaux tréfilés, le lac descend une

première fois sur la grève. Au soupir du ressac répond le chuintement rythmé de la faux dans les trèfles. Dans la prairie trempée de rosée, Jean s'est mis à faucher, le torse balancé au-dessus du velours vert nué de rose. Il va, la faux entame les tiges grasses, sur l'épaule gauche glissent les peupliers, le bois de chênes, l'étoffe bleue de la montagne, jusqu'à la rive ; un temps ; la pierre choque l'étui de bois à la ceinture ; il se redresse, la faux s'élève, brillante, sur l'épaule droite passent le champ du Boiron, les blés et les toits de la ferme ; derechef il se penche et la faux prend son vol. Le soleil gagne les hauts du ciel par des gradins de longs nuages très blancs épannelés. Un grillon essaie son sifflet à roulette. C'est le signal. Par myriades, les grillons acclament le jour.



Jeune citadine apportant une aide bienvenue à la population d'un village valaisan.

Photo Zefad, Sion

Dans cette salutation de l'aube, Mona s'en vient par le chemin de terre ; elle apporte le déjeuner du faucheur. Sa robe blanche flotte comme une voile sur le golfe terrien, le vent de sa course anime son corps d'une vie allègre, un calme sourire la pare de grâce.

— Monsieur Jean, dit-elle, assise déjà sur le talus, voici le déjeuner. Vous l'avez bien mérité ! »

Il achève l'andain, y couche sa faux et s'assied :

— Merci, demoiselle. Vous êtes matinale, bravo !

— Le beau mérite ! C'est le soleil qui m'a invitée.

— Il va faire chaud. Maintenant, c'est la belle heure, avec le vent du lac...

— J'aime cette odeur d'herbe coupée, dites, monsieur Jean, que cela sent bon !

— Oui, meilleur qu'à la ville...

— N'en parlons pas, voulez-vous. D'ici, on ne voit que des champs et des vignes ; voyez, l'herbe est plus haute que moi.

Il coupe le pain, le fromage et mange avec ce contentement qu'on a des nourritures simples. Dans le bol de grosse faïence, il verse le café.

— Vous en boirez bien aussi ?

— Volontiers, Monsieur Jean ; mais il n'y a qu'un bol.

— Eh bien, ça suffira pour deux, ou quoi ?

C'est une offrande encore qu'il se font, comme celle du pain, hier, sortant du four. Bonne, moins pour la soif apaisée que pour les bras qui l'offrent et les bras dorés qui l'acceptent.

— Mona, dit Jean, ne m'appellez donc plus monsieur. Je crois, chaque fois qu'il s'agit d'un autre...

— Maître Jean, alors ? (Ah ! malicieuse, dont le regard est plus difficile à fixer que le soleil.)

— Oh ! si peu maître ! Vous voyez bien qu'il y a déjà l'Ancien. Si je commande, c'est que le père n'est plus là ; avec les hommes, c'est facile, ils savent leur métier ; mais ces terres, pour les connaître, il me faudra des années encore...

A ce moment, les cloches ont semé l'heure sur le pays. Celles de la ville d'abord, derrière les champs ; puis celles des villages, inégales, parfois à l'unisson, parfois successives ; et la dernière, par-dessus les toits des Josseume, toute proche et lente. Jean sourit :

— Elle retarde, notre horloge. On est comme ça à la campagne. On vient après les autres. Pour aller jusqu'au soir des jours commencés à l'aube, il faut mesurer sa force et la patience qui va des labours d'automne à la saison des blés mûrs. C'est bien calme, ici, pour vous, Mona.

— Il me semble, dit-elle que j'ai toujours vécu ainsi. Je me découvre l'âme paysanne.

— Oui... pour les vacances !

— Mais non, Jean ! J'ai oublié que ce sont des vacances. C'est bien mieux que cela. Avant, je croyais vivre; je faisais seulement « passer » le temps. C'était un jeu souvent fatigant, souvent ennuyeux. Maintenant, je me sens vivre.

— Et moi (Jean se lève), j'oublie que l'ouvrage m'attend ! Mais, dites-moi, Mona, c'est vrai, cette histoire de blé tendre que vous disiez, hier soir ? Ça ne plaisait guère à l'Ancien.

Mona se ramène dans l'herbe, en arrière, appuyée sur les bras et le regarde, amusée :

— Vous voyez bien, Jean, que j'ai la vocation paysanne ! Mais bien sûr, c'est vrai. Au moins, mon père l'affirme; des messieurs de l'École d'agriculture le lui ont dit; et mon oncle, le médecin, le dit aussi.

— On entend bien des choses, aujourd'hui. On en parlait aussi, entre camarades, à l'École d'agriculture. Oui. Travailler la terre, c'est pas si simple; c'est toujours moins simple; la maladie, les traitements, des choses que l'Ancien, que mon père ne connaissaient pas. On dirait qu'il y a une faiblesse, que la terre s'appauvrit. Pourtant, on lui en donne, des engrais... Peut-être que ça ne suffit pas ?

— Comment savoir ? On dit, Jean, qu'elle est fatiguée. Tous les ans on lui demande des moissons, des fruits, des

est pauvre, ici; tout plat, étrange et ridicule, ébloui par la lumière comme un oiseau de nuit. Sans force, maintenant. Il y a une semaine, oui, peut-être... Que dit-il ? « Très chère, on vous attend au Club-House; vous nous manquez et j'en suis dolent. La saison est délicieuse et la mode est à la guitare hawaïenne. Vous n'allez pas vous enterrer tout l'été ? C'est donc si passionnant de jouer Juliette au village ? Ou serait-ce qu'un rustique Roméo ?... »

Ah ! que ce bavardage est bête; inutile. Comment a-t-elle pu le trouver agréable ? Ils l'attendent encore, sur la plage; et ailleurs aussi. Finies cette vie trop mince, ces joies qui se fanaient vite à l'air, le temps où l'on parlait trop haut, où l'on riait trop fort pour oublier le vide des heures, ces moments, la nuit, où l'on se sentait éphémère, en dehors des saisons et du vivant, sans rôle et sans but sinon soi-même (et c'est vite atteint, vite épuisé). Ici, le blé lève, croît et mûrit, la vigne fleurit et se charge de grappes, avec chaque peine il y a la joie d'un grain semé, d'un arbre planté, d'une récolte amassée; et ce qui meurt renaît au centuple. La vie est bonne et il y a cet air, avec un goût et une odeur, qui descend jusqu'au fond de la poitrine portant du soleil, des forces, du bonheur. Je reste !

Mona ouvre la porte du four où le fagot est prêt à flamber pour la prochaine fournée, froisse la lettre et la pousse sous les rameaux secs. Au moins sera-t-elle ainsi utile à quelque chose !

— C'est une drôle d'idée, Jean. Il faut me laisser le temps d'en faire le tour.

— Tu es bien le premier à qui j'en parle.

— Tu n'as rien dit ?

— Pas encore. Ma mère croit que je suis venu acheter des bois. Même qu'elle n'était pas tant d'accord, vu la distance...

— Pour ça, elle avait raison, Dame Josseume...

— Bon. Je suis tout de même parti. L'Ancien n'était pas trop content de ne rien savoir. Mais Mona a compris.

— Ah ! vous avez une servante, maintenant ?

— Oh ! non. C'est une qui vient de la ville, tu sais, pour le « plan »; l'aide agricole, qu'ils disent.

— Une demoiselle ?

— Si tu veux. Mais une toute bonne, Gaspard.

— Ça sert à quelque chose ?

— Joliment. Oh ! elle n'a pas tellement de force encore; mais elle est habile. Surtout, je crois quelle aime cette vie. Si tu veux lui faire plaisir, tu l'appelles : paysanne.

— Ça, alors, c'est curieux. Enfin, je vois, elle te plaît ?

— Oui. Mais il ne faut pas trop que j'y pense; d'ailleurs, je n'oserais pas le lui dire; et puis, probable qu'après vendanges elle s'en ira. Bref, c'est elle qui m'a parlé de cette histoire de silice. D'abord, je n'y croyais guère; et me voilà !

— Pour en revenir à ton idée...

— J'ai pesé tout ça dans ma tête en coupant mon foin du Boiron. A la fin, je suis allé voir Marcelin. Tu te rappelles, le chef de culture, à l'école ?

— Bien sûr ! Tiens, il m'a écrit pour des graines d'épicéa.

— Eh bien, Marcelin l'a trouvée excellente, mon idée. Une initiative intéressante qu'il a dit. Il m'a encouragé et je me suis décidé à tenter le coup. Tu vois ça hein, le blé dur, le blé Josseume ?

— Tu dis, le blé; mais tu penses : le blé et Mona, Jean !

— Ah ! Gaspard !

— Allons, t'emballer pas ! De toute façon, ça vaut la peine. Bon. J'ai les machines : le concasseur, des meules; et de la silice, je t'en trouverai. Cent kilos pour commencer.

— Tu es un frère ! Je ne me suis pas trompé. Je me suis dit : il n'y a que Gaspard, pour ça. Il comprendra. Maintenant, il faut que j'aille. Je reviendrai après moisson, en août.

Le vent de cinq heures descend le long du val, tout chaud du parfum des résines. Là-bas, le lac est devenu gris avec des veines brillantes, comme une feuille de granit polie par l'eau. Jean allume sa pipe, jette son sac sur l'épaule.

— En août, Gaspard. Adieu et merci !

Jean a dévalé jusqu'au creux du vallon. Après le sentier, c'est la route vers la rive, le bateau du soir, la fin du dimanche. Maintenant, il remonte vers le village. La pluie court dans les rigoles, le long des vignes; la terre boit. Voici les demeures connues, l'œil jaune du café, sur la place., la nuit entre les maisons, plus épaisse dans l'avenue aux buis serrés de la ferme Josseume. Tout est calme et commun, obscur et dense. « C'est mon village, pense Jean, un de cette plantation de villages qui fait le pays fertile et bon, un de tous ces noms écrits en petites lettres sur la carte du canton, petits noms dans l'étendue verte veinée du bleu des rivières. Si je veux, demain, on l'écrira en grosses lettres bien noires, parce que c'est là qu'on va commencer à faire du blé dur. »

La moisson est finie. Le dernier char s'éloigne des éteules du Boiron, énorme, tanguant aux ornières du chemin, portant dans le claquement des essieux et des fouets un monceau de gerbes où brillent l'acier des faux, le manche, des fourches et les rires des moissonneuses, là-haut juchées, fleuries de coquelicots. Contre les bois noirs et le ciel où meurt la lumière, il s'en va, dans une gloire de poussière. Six chevaux l'enlèvent, la terre sonne sous leurs sabots et l'écume de leurs naseaux tombe sur les pierres fendues par la chaleur.

Sur le champ nu, Jean s'est arrêté, seul, la fourche à l'épaule. De lourdes nuées s'entassent au couchant comme des meules. La montagne a fondu dans une lie violette. Des éclairs de chaleur frissonnent dans l'air immobile. Sans force, une hirondelle se coule à raser le sol. Au loin, le village est comme gonflé du roulement des chars. Mais ici, le silence étend une sérénité douce comme une eau de source. Jean s'y rafraîchit, sans geste et sans pensée.

Un pas l'éveille, et la voix qu'il aime l'appelle.

— Jean, qu'attendez-vous ? La moisson est finie.

— Ah ! Mona ! Encore aux champs ? Vous devez être bien fatiguée, pourtant. Oui, c'est fini; et avec le beau temps... Alors, finies, aussi, les vacances ?

— Je ne sais pas...

Elle est près de lui. Dans le crépuscule, ses yeux sont deux lacs tranquilles de lumière profuse. Brune, épanouie et droite sous le vaste horizon, elle est comme l'âme de cette terre, un épi pour quel moissonneur ?

— Si vous le vouliez Mona, il n'y aurait plus de vacances...

— Pourquoi, Jean ?

— Parce que vous ne partiriez pas. Mona, si vous restiez à la ferme, toujours ? Il prend dans sa main la blonde javelle, sur la nuque. Mona... Voulez-vous être ma femme ?

En haut du Boiron où germait le blé dur, elle a mis sa main dans la sienne et son cœur contre le sien. D. A.



Le temps des moissons.

Photo J. Bauty, Lausanne

foins, la pâture des troupeaux, depuis des siècles dans ce doux pays entre la lumière du ciel et la lumière du lac. Les plantes lui ont pris sa substance, cette farine de pierre autrefois apportée par les glaciers et les débordements des fleuves. Vous savez bien, Jean, c'est ça le « sel de la terre »; c'est la silice et rien ne peut la remplacer.

Décidément, quand elle parle, cette Mona rieuse, les choses prennent un sens nouveau.

— Oui. Jean éprouve du pouce le tranchant de la faux qu'il tient devant lui. Le blé, c'est peut-être comme le vin, il lui faut sa part de pierre, cette nourriture où il prend le goût et la force du feu... Je n'y avais jamais pensé... Peut-être...

— Cette fois, dit Mona, je m'en vais. Dame Josseume va me gronder de revenir si tard. Une autre fois, vous m'apprendrez à faucher; ça doit être merveilleux d'entrer ainsi dans l'épaisseur de la prairie et de la tondre ras.

Elle n'est plus déjà, au delà des houles d'épis jaunissants, qu'un épi à peine plus haut mais d'or vif dans le soleil.

Jean redescend le Boiron au balancement de sa faux. Le lac est bouclé de courtes vagues imbriquées comme les écailles de la truite, et bleues. Des arbres aux montagnes, des prés d'herbe aux prés d'eau, le grand mouvement de l'été passe comme le souffle même de la vie que l'éclair de la faux conduirait d'un rythme égal. Jean remue à loisir les idées semées le matin. De souvenirs d'école, de choses entendues, d'un savoir obscurément pressenti et comme formé par la terre qu'il travaille, un projet se crée, une ouverture dans la tradition fermée des jours paysans où passerait son initiative, une tradition nouvelle qu'il ajouterait au métier : au sol appauvri redonner la vigueur, apporter non plus ces engrais tout puants des usines, cette nourriture pas naturelle, mais la silice, la « farine de pierre » comme dit Mona. Alors, la moisson serait sa moisson, le beau blé à l'odeur vivante serait de nouveau du blé dur à faire des gars solides, du blé à Jean Josseume.

Une alouette fuse en plein ciel et trille éperdument.

Sous le poirier des ruches, Mona a rencontré le facteur. Il lui tend une lettre.

— Voilà de la distraction, mademoiselle !

Elle reconnaît l'écriture et pense : un peu d'ennui seulement. Elle s'assied sur la pierre à l'enclume où Jean bat sa faux, le soir. « Qu'est-ce qu'il veut, Amédée ? A cette heure, il est probablement à la plage, le gracieux Amédée, si content de lui-même. Son « flirt ». Tiens, comme le mot

La vallée se resserre et le sentier est si près du torrent que la force de l'eau fuyant aval couvre le bruit des pas. Jean a d'abord suivi le chemin au large d'une prairie où le vent froissait du seigle encore vert. La pente a dressé contre le ciel d'épaisses forêts; après les maisons aux beaux murs ouverts au plat pays, il a passé les hameaux de chalets bas, tassés contre le sol et s'épaulant; après les fontaines de pierre, les bassins creusés dans des troncs. Un écureuil roule d'un frêne et saute devant lui. C'est dimanche. Un paysan qui balayait devant sa maison lui a montré le chemin de Chavolleyre. « C'est là-haut, sous les rochers, au-dessus des bois. » Donc, il monte à Chavolleyre, chez Gaspard. C'est à cause de cette idée de silice, à cause du Boiron et du matin où il fauchait les trèfles. Il a ruminé tout ça; à la fin de la semaine, l'Ancien disait : « Le garçon couve quelque chose. » Un secret, oui, qu'il reprenait et lâchait, écartait du tracés quotidien, fortifiait de beaux rêves. A la fin, il a pensé à ce Gaspard et à sa carrière de pierre. Un rude gaillard, court et trapu, sec de peau sur des os durs, brun sous le feutre noir; il l'a connu à l'École d'agriculture; il lui a plu, étant, comme lui taciturne et comme lui fier de sa terre. Il s'est dit : j'irai en parler à Gaspard; c'est une affaire de roche, il comprendra. S'il voulait, on essaierait de faire de cette sorte de farine particulière, pour le froment. Il a pensé aussi que Gaspard le laisserait venir tranquillement avec son idée, sans se moquer et qu'il pourrait ainsi la déplier avec les précautions nécessaires pour qu'elle ait sa forme vraie et sa vie, comme ces plantes qu'on rapporte quelquefois de la montagne, toutes emmêlées et fragiles, dans le fond du sac.

Il gagne de la hauteur, s'élève du ravin, approche des parois déjà blanches de soleil où pendent les racines de leur couronne d'arbres. Ses pieds tracent une piste verte dans les prés gris de rosée. Enfin voici Chavolleyre, lavé de brume.

Ils se sont assis sur le banc, devant la maison, pour la pipe d'après-dîner. Au-dessous d'eux c'est devenu bleu, sur tout le pays. Doux et bleu dans la chaleur. Au bout du pré, c'est l'entaille de la carrière; on a creusé la colline comme avec une cuillier géante; dans le silence, on imagine le choc des marteaux, les coups de mine, la morsure des scies. La maison tiédit, étire sa charpente. Sur la roue du moulin — mais les meules sont seulement à polir les pierres — l'eau du déversoir appuie un gros bras lisse, sifflant, qui se brise, dessous, en fils de soie.

— Eh ! bien, Gaspard, qu'en dis-tu ?

6575 JOURS DE SERVICE!

12 FRÈRES MOBILISÉS



LES PARENTS

des douze fils soldats : M. et Mme Mauerhofer, laborieux paysans de l'Emmental. Le père a dirigé pendant un quart de siècle la porcherie de la fabrique Nestlé, à Neuenegg. Maintenant encore, quoique jouissant d'une retraite bien méritée, il élève avec ardeur porcs et abeilles. Il est d'autant plus fier de ses douze fils et de ses deux filles que son propre grand-père eut une descendance de 160 fils, filles, petits et arrière-petits-enfants. Ces mœurs patriarcales ne rappellent-elles pas celles que Jérémias Gotthelf s'est plu à décrire au siècle dernier ?

Il n'existe sans doute pas de famille, chez nous, qui ne sente personnellement, d'une façon ou de l'autre, la dureté de ces années de guerre et d'épreuves. Mais il n'y a pas que les soucis d'argent, de pain quotidien, de combustible pour l'hiver : périodiquement un membre de la famille — père, fils ou frère — doit revêtir l'uniforme. A la table commune, une place reste vide. Une fois de plus, les travaux et les devoirs de la vie civile doivent s'effacer devant ceux de la vie militaire.



Douze frères, tous soldats ! Chacun des 12 fils Mauerhofer gagne honorablement sa vie et revêt l'uniforme gris-vert chaque fois que le pays l'appelle sous les drapeaux. Mais cette belle famille ne constitue nullement une exception en Suisse ! Nous la présentons en tant que symbole de cette vigueur physique et morale, de ce fidèle amour de la patrie qui sont le propre de milliers d'autres familles suisses pour lesquelles le service militaire est un devoir élémentaire. — (VI 12971 R)

Chaque femme de chez nous connaît ces adieux à la gare où, après avoir vu une main bronzée de soldat s'agiter une dernière fois à la portière d'un wagon, on reste seule, moralement et matériellement, avec le poids de responsabilités accrues. Mais chaque femme suisse éprouve aussi ce sentiment de fierté qu'il y a à être mère, épouse, fiancée ou sœur de soldat. Cependant, malgré les chagrins et les sacrifices que cet honneur implique, elle ne voudrait pas y renoncer. Oui, chaque famille de notre pays contribue selon ses forces au maintien de la paix et de la patrie. Il est vrai que ces sacrifices sont rarement aussi considérables que pour cette famille de l'Emmental, nommée Mauerhofer,

dont les douze fils ont en commun 18 ans de service actif depuis la mobilisation de 1939... Aussi bien ne sont-ils presque jamais réunis, l'un ou quelques-uns d'entre eux étant toujours au service quand les autres n'y sont plus. Douze fils, douze soldats, une seule famille ! Quel orgueil justifié, quel sentiment de force, mais aussi quel esprit de renoncement dans cette maison ! Et pour nous tous, un spectacle semblable ne symbolise-t-il pas magnifiquement ces milliers de familles suisses qui donnent joyeusement leurs fils afin qu'unissant leurs forces, ils défendent la patrie aimée avec tout ce que le foyer paternel leur a donné de santé, de capacités et d'expérience ?



HERMANN

est magasinier, emploi qui implique pour lui de lourdes responsabilités.



ROBERT,

le fils aîné, a un garage à Gumligen. Il est incorporé dans une colonne motorisée.



ERNEST,

caporal d'infanterie, est le benjamin. Comme l'un de ses aînés, il désire devenir mécanicien.



ARNOLD,

caporal dans une compagnie de can. inf. mot., est au service de l'exploitation agricole de la fabrique Wander, à Neuenegg.



EDOUARD,

fait son service dans l'infanterie de montagne et gagne son pain en qualité de mécanicien chez Wander.



ARMIN

est électricien à Waldenbourg, mais il a travaillé longtemps au Congo avant la guerre. Il a plus de 500 jours de service.

(Cens. No VIII-A. Z. 1763)
(Cens. No IX-a 274)





OTTO
est conducteur de machine dans une fabrique de cartonnages. Comme Robert, il est dans une colonne motorisée. Et quand il rentre chez lui, son brave chien n'est pas le dernier à lui manifester sa joie de le revoir ! (III. D6 7913)



PAUL
27 ans, est militaire de profession : garde-frontière dans un poste du Nord de la Suisse. — (III. D6 7910)

EMILE

a un magasin de chaussures à Neuenegg. Il est depuis 14 ans ordonnance cycliste dans la même unité. — (III. D6 7911)



(REPORTAGE DE H. STEINER, BERNE)



HANS
est S. C. dans une colonne cycliste. Son origine campagnarde lui a fait embrasser la profession de jardinier.

ADOLPHE
est concierge du laboratoire cantonal bernois de chimie. Il aime aussi faire des expériences.

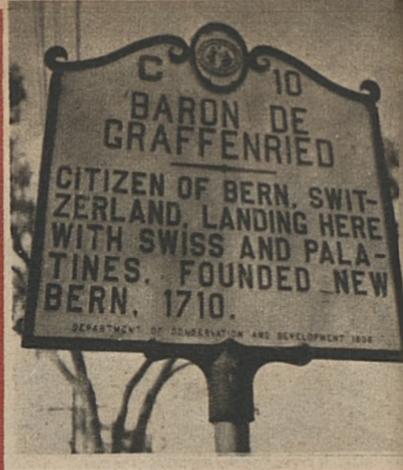
WERNER
travaille à la fabrique Wander. Sous l'uniforme, il fait partie d'une colonne sanitaire.





LA BERNE AMÉRICAINE

NEW-BERN



Quand un Suisse voyage aux Etats-Unis, il n'est pas peu surpris de découvrir soudain, en pleine Caroline du Nord, un écriteau qui porte l'inscription suivante : « CECI EST NEW-BERN (LA NOUVELLE-BERNE). BERCEAU DE LA CAROLINE DU NORD. FONDEE EN 1710. » Et chose plus imprévue encore, ces mots encadrent les armoiries bernoises. Que l'on continue son chemin et que l'on entre dans les lieux qui se signalent d'une façon aussi frappante, on fera la connaissance d'une ville de 12.000 habitants, avec une population plus qu'à moitié nègre ; on découvrira une petite cité au charme un peu vieillot, d'une poésie mélancolique, somnolante dans le soleil, comme on en trouve beaucoup dans cette région du Sud des Etats-Unis, qui garde encore son cachet colonial. Rues dont les gros pavés rouges chatoyent dans la lumière, troupes d'enfants noirs qui piaillent en grappes aux coins des trottoirs, maisons du XVIIIe siècle qui abritent leurs blanches colonnades dans les jardins exubérants, arbres gigantesques qui laissent ployer leurs branches chargées de longues mousses, odeurs de miel et de tabac, douceur de vivre dans un heureux climat. New-Bern est tout cela, tout cela et l'ours des Alpes, l'ours venu du bout de la Nydeckbrücke, pour servir d'emblème et de parure à ce fin fond du fond des Amériques, l'ours qu'on retrouve partout ici, comme blason, ornement et insigne, peint, ciselé ou sculpté, triomphant et pareil à celui des « biscômes », l'ours de Bernel

De fait, New-Bern a bel et bien été fondée par un citoyen de Berne, et ses premiers habitants ont été, en majorité, des Suisses. Au début du XVIIIe siècle, en effet, le baron Christopher de Graffenried avait quitté les bords de l'Aar pour chercher aventure à travers le vaste monde. Le destin le conduisit à la cour d'Angleterre. Fréquentant avec assiduité St. James Palace, et doté sans doute de qualités, voire de charme, il se trouva au mieux avec la souveraine de ce puissant pays. On raconte que les liens les plus tendres unissaient la reine Anne et le baron de Graffenried ; et à New-Bern, on vous montre, dans une des belles demeures anciennes, un linteau d'où émerge une tête de femme entre deux têtes de lion. Les lions seraient ceux d'Angleterre, et l'effigie celle de la reine Anne. On attribue cette sculpture à Graffenried, qui, séparé de celle qu'il aimait, aurait confié à la pierre le secret de sa passion. Peut-être n'y a-t-il là qu'une légende, mais les « Nouveaux-Bernois » tiennent à cette histoire, et se plaisent à penser que leur ville est née de circonstances aussi romanesques. — En tout cas, la reine Anne octroya au baron le droit de fonder une colonie en Amérique du Nord, et elle appuya cette permission par un don de 4000 livres sterling ; les méchantes langues prétendent qu'elle voulait se débarrasser de son Suisse ; ceux qui se passionnent pour les belles aventures disent que la souveraine désirait lui assurer un brillant avenir. — Il y a toujours eu des « réfugiés »

par le monde, et le baron n'eut pas de peine à trouver 650 protestants qui avaient fui le pays de Bade et la Bavière pour raisons de religion, et qui acceptèrent d'aller peupler la colonie en formation. Bon Suisse, Graffenried chercha également des compatriotes. Dans la ville qu'il allait construire, il voulait voir des visages de Confédérés. En attendant de trouver ceux-ci, il envoya une avant-garde, constituée par les 650 Allemands, sous la direction de Christopher Gale et de John Lawson. En janvier 1710, ce premier groupe quitta l'Angleterre sur deux bateaux. La traversée fut un désastre. Les tempêtes se succédaient furieusement. A bord, les conditions sanitaires étaient déplorables, et bientôt, les maladies ravagèrent les colons. Il y eut plus de 300 morts. Enfin, les vaisseaux furent pris en chasse par un corsaire français, qui pillait l'un d'eux des cales à la dunette. Ce fut une maigre troupe de gens haves et épuisés qui aborda sur la côte américaine, dont on avait fait l'Eden de tant de rêves.

Heureusement que quelques mois plus tard, Graffenried lui-même arrivait à son tour, après une traversée sans incident, et accompagné d'un contingent de Suisses. Tandis que septembre rendait la chaleur, moins lourde, la lumière plus transparente, le baron s'éloigna de la côte pour pénétrer à l'intérieur de cette Caroline du Nord, où l'expédition avait abordé. Il n'alla pas bien loin. A une cinquantaine de kilomètres de l'océan, il découvrit un endroit qui devait l'enchan-



Les rues de New-Bern ignorent les arcades.



L'ours symbolique de la mairie.



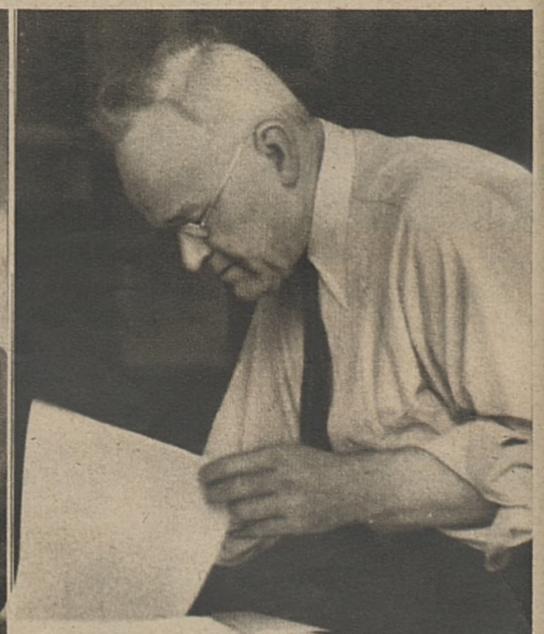
Drapeau offert par la bourgeoisie de Berne.



Le Ford de New-Bern s'appelle Waters. Bien que moins célèbre que son émule, il a aussi construit jadis — et même avant lui — l'une des premières automobiles.



Cette Néo-Bernoise paraît venir en droite ligne des bords de l'Aar.

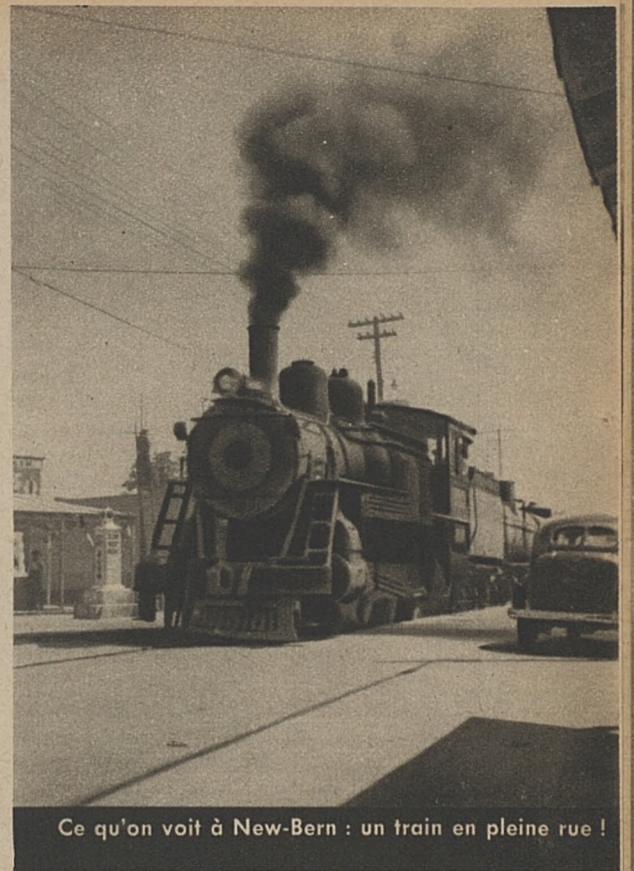


Ce vieux juge connaît comme pas un les archives établissant l'origine de New-Bern.

ter. C'était une presqu'île formée par le confluent de deux rivières, la Neuse et le Trent, et cette langue de terre rappelait au Bernois la boucle de l'Aar et le rocher où s'élevait sa ville natale. Il y avait le même fossé naturel, la même situation idéale pour établir une place forte. Les voies d'eau constituaient alors les principales communications, et l'endroit était donc bien choisi pour jouer un rôle important dans le trafic fluvial. Les environs, tout en terrains plats, seraient faciles à défricher, et l'on établirait des cultures sans trop de peine. On ne pouvait pas trouver mieux. — Graffenried fit l'acquisition de 10.000 acres (environ 4000 hectares) de terrain. Il ne paya aux propriétaires, qui avaient sur la région des droits de type féodal, que 5 cents l'acre. Mais il fallut encore dédommager certains colons anglais et les chefs indiens, maîtres primitifs de ces domaines. L'affaire conclue, on se mit à bâtir la ville. On traça deux grandes rues qui se croisaient à angles droits au milieu de leur longueur ; l'une de ces artères coupait la presqu'île, et allait de la Neuse au Trent ; l'autre partait du confluent des rivières et s'étendait vers l'ouest. On construisit ainsi la nouvelle cité en forme de croix. Ce plan fut choisi pour des raisons religieuses et en vertu de considérations militaires. Mais il inscrivait aussi sur le sol et dans la maçonnerie l'emblème helvétique. Et la ville qui venait de naître reçut le nom de Berne. Mais, malgré la protection

de l'ours, tout n'était pas facile pour les colons. On avait eu beau chercher l'amitié des Indiens en achetant leurs faveurs, ces premiers habitants du pays, les Tuscaroras, ne pardonnaient pas aux usurpateurs, et c'était une lutte continuelle. On avait élevé des fortifications pour compléter les défenses naturelles de la place ; à l'obstacle des rivières s'ajoutait celui d'une muraille dressée le long des berges ; cependant, les Peaux-Rouges ne cessaient de revenir à l'attaque. En septembre 1711, ce fut un soulèvement général, et les Tuscaroras tuèrent 80 colons. Graffenried et son lieutenant Lawson furent faits prisonniers et enfermés par leurs vainqueurs dans le fort indien de Nahoroco. Selon leur habitude, les Peaux-Rouges torturèrent cruellement Lawson et finirent par le mettre à mort. Graffenried ne dut la vie qu'au caractère cupide des Tuscaroras. Après six mois de dure captivité, on le relâcha en échange d'une lourde rançon, et le Suisse put regagner New-Bern.

Cette guerre avec les Indiens dura plus de deux ans. Il fallait être à chaque instant sur ses gardes, et des alarmes, des combats venaient constamment interrompre les travaux de la petite colonie. Dans ces conditions, on ne gagnait sa vie qu'à grand peine, et il n'était pas question d'accumuler les trésors dont on avait rêvé. Le nombre des blessés, des tués s'élevait régulièrement. Peu à peu, le découragement grandissait, et on pensa toujours davantage à la



Ce qu'on voit à New-Bern : un train en pleine rue !



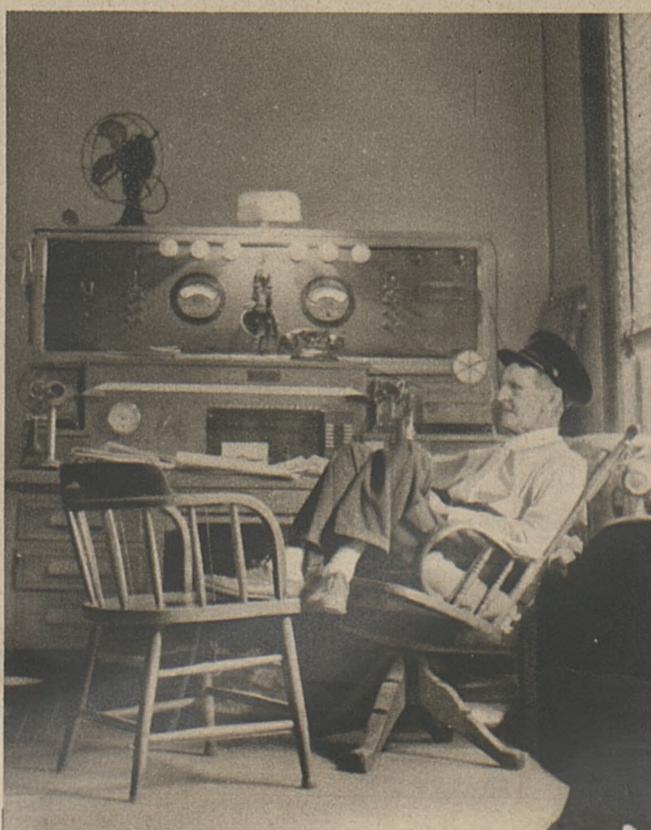
A New-Bern, les matches de base-ball attirent blancs...



...et noirs, mais dans des tribunes nettement séparées.



Vision de l'autre Berne: des négresses du plus beau noir et une blonde jeune fille semblable à celles de la ville fédérale.



«Gemütlichkeit» bernoise... à l'américaine: le chef de la police estime que là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ! (Reportage photographique de Paul Senn, Berne)

vieille ville des bords de l'Aar et à la paisible campagne bernoise. On se mit à parler de retours en Suisse... et plus on en parla, plus on eut le mal du pays. Ce fut bientôt une obsession. On abandonna tous les beaux songes dorés et, enfin, on se décida à repartir. En 1713, le baron de Graffenried vendit ses droits et ses biens au colonel Thomas Pollock, et il s'embarqua avec la plupart de ses Suisses pour retrouver, quelques mois plus tard, la terre natale : le rêve était fini. Mais la ville de New-Bern resta, elle !

On vint à bout des Indiens, et des temps meilleurs suivirent. Les Etats-Unis eurent le prodigieux développement que l'on sait, et pendant un siècle et demi, New-Bern connut une très grande prospérité et une vie mondaine célèbre dans toute la région ; de nombreuses maisons magnifiques, construites à la fin du XVIIIe siècle, un théâtre qui est un des plus anciens du pays, le journal de la cité, qui fut le premier de son espèce en Caroline du Nord, témoignent de ce succès. L'avènement des chemins de fer, qui enlevèrent aux voies fluviales leur importance, et la Guerre civile, qui ruina le Sud au profit du Nord, mirent fin à cet essor. — Dès 1860, l'étoile de New-Bern déclina. Et aujourd'hui, la petite ville, perdue au milieu des immenses forêts où se glissent les rivières et les marécages, n'est plus guère connue que comme centre de chasse pour le gibier d'eau. Des fondateurs de la ville, on ne trouve plus de traces, et l'annuaire du téléphone ne livre aucun nom suisse.

Mais l'ours continue à régner. Il est partout. On le voit sur tous les bâtiments publics, y compris le hangar des pompes à feu, sur les écriteaux qui règlent la circulation, sur les portes des voitures des services urbains, sur les bancs des jolis quais, sur les grilles du parc, sur les « plaques » des automobiles. A l'Hôtel de ville, des ours de bronze surmontent les portes, et dans la salle d'honneur, on garde précieusement, dans un cadre, la bannière ornée d'un ours que la vieille ville de Berne donna, il y a une cinquantaine d'années, à la nouvelle ville de Berne. — C'est une orgie d'ours que les négrillons contemplent en roulant leurs grands yeux brillants, et en écoutant les histoires extraordinaires qu'on raconte sur ce fabuleux animal. Et cet ours bernois, cet ours devenu colonial, il est le symbole d'une petite troupe de Suisses qui eurent l'audace d'entreprendre, sinon la patience de persévérer.

Jean LIGNIERE.



SOLITUDE ALPESTRE

Cet armailli et sa famille auront accueilli avec satisfaction, de même que tous les paysans suisses, la nouvelle de l'augmentation du prix du lait à partir du 1er septembre. Le producteur touchera désormais 29 cts et le consommateur en déboursa 41. La différence sera absorbée par les frais de manutention, transport, etc. Cette hausse de 34 cts par mois sera fort heureusement compensée en partie par une baisse de pain, notre autre aliment national, qui reviendra de 58 à 56 cts. Ce faisant, la Confédération s'est efforcée de tenir un juste compte des besoins des uns et des autres. Sage précaution, car gouverner, c'est avoir le sens de la mesure!